BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
254
1 D
39

Digitized by Google

415 H 12

LES

POÈMES NATIONAUX

DE LA SUÈDE MODERNE

TRADUITS, ANNOTÉS

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

ET D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

PAR L. LÉOUZON LE DUC

LA SAGA DE FRITIOF
LA SAGA D'AXEL
LA PREMIÈRE COMMUNION

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de reproduction réservés

BIBLIOTECA NACIONALE VITT. EMANUELE
254
1 D
39

LES POÈMES NATIONAUX

DE LA SUÈDE MODERNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA FINLANDE. — Son histoire primitive, — son génie national, sa condition politique et sociale depuis la conquête russe. 2 vol. in-8°.

LE GLAIVE RUNIQUE, ou la lutte du paganisme scandinave contre le christianisme. 1 vol. in-8°.

UNE SAISON DE BAINS AU CAUCASE. — 1 vol. in-8°.

ÉTUDES SUR LA RUSSIE ET LE NORD DE L'EUROPE. — 1 vol. in-12.

LA QUESTION RUSSE. — 1 vol. in-16.

LA RUSSIE CONTEMPORAINE. — 1 vol. in-16.

LA RUSSIE ET LA CIVILISATION EUROPÉENNE. — 1 vol. in-12.

LES ILES D'ALAND. — 1 vol. in-16.

LA BALTIQUE. — 1 vol. in-16.

L'EMPEREUR ALEXANDRE II. — 1 vol. in-12.

IVAN. — 1 vol. in-12.

GUSTAVE III. — 1 vol. in-12.

LE CONGRÈS ET LE CONFLIT DANO-ALLEMAND. — 1 vol. in-8°.

ANTIQUITÉS TROUVÉES DANS LE NORD DE L'EUROPE. — 1 vol. in-4°.

ESQUISSES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES DU COMTE OUVAROFF. — 1 vol. in-8.

SOUS PRESSE

LE KALEVALA, épopée nationale de la Finlande et des Peuples finnois. — 2 forts vol. in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.

LES

POÈMES NATIONAUX

DE LA SUÈDE MODERNE

TRADUITS, ANNOTÉS

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

ET D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

PAR L. LÉOUZON LE DUC

IN ROMA

LA SAGA DE FRITIOF
LA SAGA D'AXEL
LA PREMIÈRE COMMUNION

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de reproduction réservés

INTRODUCTION

La littérature du Nord a été jusqu'à présent fort peu étudiée. C'est là un fait que nous constatons avec regret, mais qui ne nous étonne pas. En effet, tandis que le Midi nous illumine de son soleil, qu'il nous berce de son harmonie, et nous embaume de ses parfums, le Nord, au contraire ne nous apparaît, qu'à travers un lointain nuage, comme un fantôme glacé, enveloppé d'éternelles ténèbres, et ne s'agitant que pour verser autour de lui les brouillards e. les frimas; le Nord nous fait peur.

Cependant, si nous avons le courage d'approcher de ce fantôme, nous ne tardons pas à nous apercevoir que, sous son manteau, objet d'épouvante, il cache des trésors réels. Il y a là une séve luxuriante, une rare splendeur de coloris, tous les transports de la vie. Une littérature qui se développe dans un pareil milieu forme donc, ce semble, un sujet d'étude plein d'attrait; ajoutons plein de sérieuse utilité.

Qu'est-ce que la littérature, sinon la manifestation de l'humanité dans ce que ses facultés ont de plus transcendant, de plus harmonieux? Or, à ce point de vue, toutes les nations du monde sont solidaires. Les contrastes qui les distinguent, loin de briser l'accord universel, le constituent, au contraire, d'une façon plus éclatante : le triomphe de l'unité, c'est de régner dans la multiplicité. L'idéal littéraire ne se compose donc point d'éléments épars, isolés, mais d'un ensemble complet. Pour en avoir la perception vraie, il faut avoir abordé cet ensemble dans son *tout*. C'est là le principe de l'esthétique.

Nous savons que de fiers théoriciens, arborant le drapeau de la synthèse, scrutent hardiment les lois du génie, consacrant *à priori* les formules les plus radicales. Qu'ils y prennent garde! La route qu'ils suivent est large, commode, mais semée d'écueils. La théorie fléchit souvent devant le fait; l'humanité ne finit pas à l'individu. D'ailleurs, quoi de plus capricieux que l'esprit humain? Telle est sa fantaisie, qu'elle brise toute férule, secoue toute discipline et s'échappe des serres de la logique, au moment où celle-ci croit l'étreindre le plus sûrement.

Et puis, quelque habiles que soient les législateurs dont nous parlons, n'est-il pas difficile qu'ils s'en tiennent à la spéculation pure? Ne verront-ils pas toujours miroiter, à travers leur loupe, quelque type préconçu, quelques-unes de ces créations aimées qui ont provoqué leurs premiers élans vers le beau? L'homme de la nature n'est qu'un mythe, et les manifestations que l'on croit les plus originales

portent, à leur coin, sans qu'on s'en doute, autant d'*à posteriori* que d'*à priori*. De là vient qu'en matière littéraire, presque toute théorie est boiteuse, incomplète; d'accord avec un fait, elle en trouve mille qui la déconcertent et la mettent à néant. Ceci rappelle ces despotiques réglementations, que les anciens avaient accumulées autour du génie, et dont l'influence a si longtemps réagi sur les modernes. Au nom d'une localité, on prétendait morigéner le monde; d'un moule dressé pour une œuvre, on faisait le moule universel. Comme si, dès lors, l'esprit humain eût dit son dernier mot et qu'on fût arrivé aux colonnes d'Hercule de l'intelligence!

Et voilà pourquoi l'esthétique, cette science de la législation du génie, flotte encore au milieu de tant d'hypothèses et de conjectures. Tant qu'elle n'aura pas réuni sous son sceptre tous les types de création intellectuelle, elle ne possédera qu'une autorité précaire et contestée. Qu'est-ce qu'une science dont tous les systèmes touchent à l'utopie, dont toutes les généralisations menacent de s'évanouir dans l'absurde? Un peintre qui n'aurait crayonné que quelques sites, un historien qui n'aurait lu que quelques chroniques, un navigateur qui n'aurait parcouru que quelques fleuves, seraient-ils bienvenus à se prononcer, en souverains, sur l'ensemble des spectacles de la nature, sur les destinées de l'humanité, sur les trésors et les tempêtes de toutes les mers du monde? L'esthétique peut trouver, sans doute, dans la synthèse un puissant point de départ. Mais il y a là plus d'éclat que de solide. C'est un théâtre où

l'acteur pourra fasciner la foule par la subtilité de son jeu, mais où la force et la vitalité du drame feront nécessairement défaut. Dans une science dont l'horizon a tant d'aspects divers, la synthèse ne peut exercer d'action vraiment féconde qu'en s'appuyant sur une large et sévère analyse, et en l'appelant sans cesse à contrôler ses conclusions.

Ces considérations générales, quand on les applique à la France, prennent un caractère encore plus frappant de vérité. La France est de toutes les nations celle qui se préoccupe le moins des produits du génie étranger. Riche, outre mesure, de son propre fonds, elle concentre sur lui presque toute son activité. Du reste, ce bruit de louanges qui murmure de toutes parts à son oreille n'est-il pas bien propre à la bercer dans l'adoration de son excellence? Elle sent qu'elle est pour tous les peuples une source enivrante d'intelligence, où chacun vient puiser à l'envi. Qu'a-t-elle donc besoin de prendre souci de leurs créations? Certes, la tâche est assez grande de se multiplier elle-même, pour suffire à l'insatiable avidité de ses admirateurs.

Sous certains rapports, cette manière de sentir est noble : c'est l'orgueil de la nationalité. Mais, au point de vue de la science, est-il rien de plus funeste? La science, la science littéraire surtout, ne doit point s'absorber dans la contemplation d'une exclusive individualité; elle doit dilater ses rayons. Nous l'avons déjà démontré. Ainsi donc, au lieu d'affecter pour les littératures étrangères cette indifférence, cette antipathie même qui l'ont distinguée

jusqu'à présent, il faut que la France se porte vers elles avec un avide et sérieux empressement. Du reste, l'esprit du siècle, qui tend chaque jour à devenir plus cosmopolite, la dispose merveilleusement à cette étude ; nous pouvons même dire qu'elle a déjà, sous ce rapport, plus d'un résultat important à enregistrer. Il ne s'agit que de les confirmer et de les étendre. Les pays qui nous environnent ont dû ravir nos premières sympathies : c'était justice. Mais, sans parler du point de vue humanitaire, les littératures italienne et espagnole, les littératures anglaise et germanique sont-elles les seules qui méritent d'intéresser notre nationalité ? N'avons-nous rien de commun avec les Scandinaves ? Ces peuples, ces barbares qui ont si largement débordé sur notre sol, n'y ont-ils rien laissé de leur génie ? Et si l'esprit français est fils du Midi, n'a-t-il pas aussi quelque parenté avec le Nord ? Donc, pour apprécier à fond notre génie propre, il nous faut, avant tout, en connaître toutes les sources. Cette connaissance, en même temps qu'elle fera surgir à l'horizon de notre nationalité des aspects inattendus, nous assurera de nouveaux instruments pour la féconder, pour la développer, pour la revêtir, enfin, de cette plénitude de force et de magnificence dont elle porte en elle le glorieux principe.

Pour justifier ce que je viens de dire touchant les titres de la littérature du Nord à notre étude, je donne, dans ce volume, les trois poëmes qui jouissent en Suède de la popularité la plus étendue, et que l'on peut considérer, en réalité, comme ses

trois poëmes nationaux : *la Première Communion*, *la Saga d'Axel* et *la Saga de Frithiof*. Ces poëmes ont pour auteur l'illustre Tegner, auquel je consacre une étude biographique et critique.

La Saga d'Axel et *la Première Communion* n'ont besoin d'aucun commentaire. Quant à *la Saga de Frithiof*, j'y joindrai quelques réflexions.

Cette *Saga* a son fondement dans une Saga islandaise qu'on s'accorde généralement à faire remonter au septième ou au huitième siècle, mais qui n'a été découverte qu'à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième. Tegner en a conservé les traits essentiels et caractéristiques; mais, il en a singulièrement élargi le cadre et varié les tableaux.

Frithiof est un jeune héros, fils d'un riche paysan norvégien, auquel Ingeborg, fille du roi Bele, a été promise pour épouse. Bele meurt; ses fils, qui lui succèdent, refusent d'accomplir la promesse de leur père. En même temps, le roi Ring, auquel ils ont également refusé la main de leur sœur, leur déclare la guerre. Ils partent, laissant Ingeborg dans le temple de Balder, sous la garde du Dieu. Frithiof vient l'y visiter en secret; il est découvert et forcé de quitter momentanément le pays. A son retour, il trouve toutes ses propriétés dévorées par la flamme. Ainsi, les fils du roi ont puni son audace. Il se venge en incendiant le temple de Balder, dans lequel ils sont réunis avec le peuple pour une cérémonie sacrée; puis il s'exile de nouveau et va trouver incognito le roi Ring, devenu l'époux d'Ingeborg.

Le vieillard le reconnaît, et après avoir éprouvé sa fidélité et son honneur, il se sacrifie à Odin, léguant à Frithiof sa reine et son royaume. Frithiof revient dans sa patrie, où, s'étant réconcilié avec les dieux et avec les hommes, il épouse enfin Ingeborg. Telle est la *Saga de Frithiof*.

Cette *Saga* est comme un vaste sanctuaire où le génie de Tegner a fait entendre toutes ses voix. Récits épiques, scènes dramatiques, chants lyriques, tout s'y trouve. Tegner, en développant son sujet, n'a eu égard pour le choix de la forme qu'au mouvement de l'action et aux passions variées des personnages. Tantôt c'est l'hexamètre avec son ampleur et sa majesté; tantôt c'est le pentamètre, plus vif, plus tranché; tantôt des vers de huit pieds, tantôt même des vers de quatre pieds. Ici, l'action se déroule avec une solennité calme; là, elle se presse plus rapide; plus loin, elle se précipite à travers des flots de rimes brisées, de vers saccadés, de strophes entrecoupées. On entend la tempête qui gronde, l'incendie qui éclate, le frémissement du traîneau sur la glace, les murmures mélancoliques du repentir et de la prière. Quelle variété! quelle richesse! quelle heureuse et triomphante liberté!

Le héros de Tegner n'est pas simplement un type individuel, c'est un type national. C'est la grande nation scandinave avec ses vastes pensées, ses nobles sentiments, ses passions indomptables, ses aspirations infinies. Frithiof est bien le fils des rois de la mer, qui regardaient le monde comme leur domaine, et qui entre toutes les choses redoutables

n'en craignaient qu'une seule : voir le ciel tomber sur leurs têtes. Mais, en même temps, ce héros a un cœur qui s'émeut et qui s'attendrit. Il insulte les dieux, il brûle leur temple, il rêve le sang et la mort, et soudain il redevient calme, il se repent, il pleure, il n'a de paix qu'après s'être réconcilié avec ceux qu'il avait frappés de sa colère : image vivante de cette nature, qui aux mugissements des tempêtes à travers les noirs sapins des montagnes fait succéder les timides soupirs de la brise et les frémissements plaintifs du bouleau mélancolique.

Dans les manifestations de son amour, Frithiof n'est pas moins remarquable. Ce n'est point ici ce sensualisme énervant qu'on rencontre chez les poëtes de Rome et d'Athènes. Les poëtes du Nord, et en particulier Tegner, prêtent à l'amour des ailes plus pures, plus éthérées. « O amour, » s'écrie-t-il dans la Saga d'*Axel*, « amour, merveille de la terre et du ciel ! O âme du bonheur, souffle frais de la Divinité dans les bosquets étouffés de la vie ! Tu es le cœur de la nature, la consolation des hommes et des dieux ! Dans la mer, la goutte cherche la goutte, et là-haut les étoiles dansent d'un pôle à l'autre leur danse d'hyménée autour de leur soleil. Tu es encore dans le cœur de l'homme comme un crépuscule du soir, comme un pâle souvenir de jours plus beaux, plus heureux, alors que dans le ciel il habitait cette salle bleue, aux lustres d'argent, où, chaque soir, fatigué de ses jeux, il s'endormait sur les bras de son père. En ce temps-là, il était riche comme l'imagination, et son langage n'était qu'une prière, et il

avait pour frère chaque bel ange des cieux. Mais, hélas! il tomba sur la terre, et son amour perdit sa pureté. Cependant auprès d'un être chéri il ressaisit encore un trait de ses anciens amis du ciel; il entend encore leur voix dans les chants du printemps ou du skalde, et il se réjouit de nouveau dans son cœur, ainsi que le Suisse voyageur, lorsqu'il entend un air de sa patrie, qui lui rappelle ses Alpes et les souvenirs de son enfance. »

Cette peinture idéale de l'amour caractérise parfaitement celui de Frithiof. C'est le même sentiment élevé, le même enthousiasme, la même délicatesse, la même tristesse douce et rêveuse. « Mon amour, » dit-il à Ingeborg, « est du ciel plus encore que de la terre, ne le méprise point! Il a été nourri au ciel et il soupire après sa patrie. Ah! heureux moi-même si je pouvais mourir maintenant avec toi et m'élever triomphant vers les dieux, porté sur les bras de ma pâle amante! »

Au sentiment d'un noble amour se joint dans Frithiof un patriotisme plein de verve et d'éclat. Malgré les malheurs qui l'accablent dans sa patrie, Frithiof n'éprouve d'affection que pour elle. Deux fois il la quitte pour errer au loin sur la terre et sur les mers, mais nulle part il ne trouve la paix; il faut qu'il revienne la chercher sous le ciel de son enfance. C'est un phénomène mille fois observé, que le patriotisme est d'autant plus ardent que le pays qui l'inspire est plus aride et plus sauvage. Tout amour qui étonne est inébranlable. Voilà pourquoi la rude nature du Nord s'attache si puissam-

ment le cœur de ses enfants. Ils sont fiers d'elle, ils ne l'oublient jamais; pour elle ils sont prêts à tout sacrifice. Comme on aime à étudier dans Tegner ces glorieux instincts! Il porte le patriotisme jusqu'à l'exaltation la plus passionnée. On sent qu'après la fibre religieuse, c'est là chez lui la fibre maîtresse. « Moi aussi, » dit-il, « j'ai soupiré après mes montagnes, après le murmure de mes forêts. Comme le poëte vers son ciel, ainsi mon désir s'est élancé vers les bouleaux qui entourent la maison de ma mère. Ah! pour toutes les âmes, le souvenir de la terre natale est brûlant; le ciel y semble plus bleu, la pourpre des roses plus splendide. » Et quand Tegner arrête sa pensée sur les erreurs ou sur les vices de sa patrie, il faut voir avec quel zèle de prophète il se permet de les lui reprocher.

« O nobles héros, » s'écrie-t-il, « la mousse croît sur vos ossements oubliés; le poëme sublime de votre vie est fermé depuis longtemps! Un autre monde s'élève. Eh bien! donc, ô pères, quelle est cette race qui foule aux pieds vos cendres? O honte! c'est notre race, race frivole avide de parures, au génie étroit, à l'âme jalouse, aux désirs d'enfants, aux vertus sociales à demi éteintes, appelant le luxe du Midi dans la maison même de la pauvreté! Qu'as-tu fait de ton antique force, de ton antique sagesse, de ton nom de héros, ô peuple qui ne portes plus qu'une renommée fatiguée? Où est ce zèle qui enfante le bien, qui nourrit l'honneur de l'État, et les rêves divins de la gloire et les mœurs pures des ancêtres? Tu folâtres sans pudeur sur leur poussière

sacrée, jetant aux vents de futiles paroles et distillant le parfum des fleurs. Va, je n'ai point de chants pour de pareils exploits, dépouille-toi de ces noms dont tu as hérité, et achète d'autres tombeaux. »

OBSERVATIONS.

Comme nous avons conservé, dans cette édition, à l'aide de caractères spéciaux, l'orthographe originale des mots suédois, il importe d'expliquer de quelle manière ils doivent être prononcés.

ä se prononce *ai* ou *è*. — Ainsi, ***Framnäs***, lisez ***Framnais*** ou ***Framnès***.

å se prononce *ô* ou *au*. Ainsi ***Ulleråker***, lisez ***Ullerôker***, ou ***Ullerauker***.

ö se prononce ***eu***. Ainsi, ***Björn***, lisez ***Bjeurn***.

y se prononce ***eu***. Ainsi, ***Angantyr***, lisez ***Angantur***.

u se prononce *ou*. Ainsi, ***Iduna***, lisez ***Idouna***.

Le nom de ***Frithiof*** se prononce en deux syllabes et celui d'***Ingeborg***, comme s'il était écrit ***Injéborg***. Quant à l'*e*, dans ***Bele***, ***Helge***, ***Atle***, etc., il a le son de l'*é* fermé. La syllabe finale dans ***Halfdan***, ***Thorsten***, ***Framnäs***, ***Balder***, etc., a le même son que *an*, *en*, *es*, *er*, etc., en latin; dans ***Hilding*** et ***Ring***, la syllabe *in* a un son analogue, tandis que celui du *g* final est presque insensible.

ÉTUDE

BIOGRAPHIQUE & CRITIQUE

I

Esaias Tegner est né en Suède, dans la province du Vermland, le 13 novembre 1782. Son père était un simple pasteur de village; sa mère, fille d'un pasteur, était une femme remarquable, vive, spirituelle, pleine d'enthousiasme pour la poésie, en même temps que digne et laborieuse maîtresse de maison. Il est peu de grands hommes qui n'aient été favorisés du côté de leur mère; ils ont sucé, ce semble, le principe de leur grandeur avec le lait qui les a nourris. Vers l'âge de neuf ans, Tegner perdit son père, et avec lui toute ressource. La Providence vint à son secours. Le bailli Branting, ami de sa famille, le recueillit chez lui et l'attacha au comptoir de son bailliage. Il s'agissait là d'accoupler des chiffres et de

tenir des écritures. Tegner se plia à ce travail avec une étonnante facilité, en sorte qu'au bout de quelques semaines, Branting, content de ses services, en avait fait le compagnon obligé de tous les voyages qu'il entreprenait, dans l'intérieur de son district, pour la levée des impôts. C'est dans le cours de ces voyages que l'aspect de la grande nature du Nord commença à éveiller dans Tegner le génie de la poésie. Il chantait ses impressions, et, si l'on en croit les confidents de son enfance, on sentait déjà bouillonner, dans les premiers jets de sa muse, cette séve puissante qui devait déborder un jour avec tant d'éclat.

Branting était un homme plein de piété et craignant Dieu. Un soir qu'il revenait de Carlstadt avec son disciple, il prit dans sa main un grain de semence, et, le lui faisant admirer, il lui raconta les œuvres du Créateur, dont la toute-puissance se manifeste si glorieusement dans les choses visibles. Tegner remercia son maître, et montra, en même temps, dans sa réponse, une connaissance si exacte de la cosmogonie et des lois du mouvement des corps célestes, que le vieillard, le regardant avec admiration : — « Où as-tu appris cela? » lui dit-il. — « Dans la Philosophie de Bastholm, à l'usage des ignorants, » répondit l'enfant. Branting garda le silence ; mais, quelques jours après, il fit appeler Tegner et lui dit : « Mon fils, il faut étudier ! »

« O parole décisive ! » s'écrie ici le poëte Fran-

zen (*), « quel a été ton poids, non-seulement dans la vie de Tegner, mais encore dans toute la gloire littéraire de notre patrie! Sans cette parole, que de trésors eussent été perdus pour l'Église et pour la science! C'est elle qui a été le principe de cet éclat et de ce bonheur que les œuvres de Tegner, traduites en tant de langues, ont répandus sur toute l'Europe! Ah! qu'elle est digne de reconnaissance et d'amour, la mémoire du vénérable Branting! Que son nom, uni à celui de son fils adoptif, soit à jamais béni de la postérité! »

La résolution de Branting répondait aux désirs les plus chers de Tegner, et son bonheur eût été complet, si la pensée de son indigence ne fût venue le troubler. Branting le rassura. — « Dieu pourvoira à tout, » lui dit-il; « tu es né pour autre chose que pour rester dans ma maison. Va trouver ton frère aîné; il te dirigera, et moi, je ne t'oublierai point. »

Tegner se mit donc à l'étude. Une année de préceptorat fraternel suffit à son initiation. Il apprit, comme en se jouant, le grec, le latin et le français. Mais cette éducation particulière et isolée ne pouvait être féconde en grands résultats. Tegner dut songer à fréquenter les Universités. Pour s'en procurer les moyens, il entra comme précepteur chez un riche

(*) Franzen, célèbre poëte suédois, auteur d'une biographie de Tegner, qui, avec celle de Böttiger, nous a fourni d'excellents matériaux pour notre travail.

propriétaire de mines, nommé Myrhman. Tel est, en effet, le parti que prennent ordinairement les pauvres étudiants du Nord, pour suppléer à l'ingratitude de la fortune. Après quelque temps de préceptorat, ils se séparent de leurs élèves pour se rendre aux Universités, sauf à leur revenir plus tard, lorsque, leurs économies étant épuisées, le besoin de nouvelles ressources les forcera d'interrompre leurs cours. Est-il rien de plus intéressant que ces pauvres jeunes gens qui, après avoir été ainsi ballottés par le sort, après avoir été arrachés souvent plusieurs fois à des études chéries, n'ont pourtant jamais perdu courage et ont fourni jusqu'au bout leur carrière académique? Tegner n'avait que seize ans quand il entra chez Myrhman. Il trouva en lui non-seulement un homme spécial, mais encore un ami des sciences et de la littérature. Une riche bibliothèque fut mise à sa disposition. Il y choisit, entre autres ouvrages, Homère, Horace, Virgile, Ovide et Ossian. Dans un intervalle de sept mois, il lut trois fois l'Iliade et deux fois l'Odyssée. Cette lecture lui inspira une médiocre estime pour son propre talent poétique, et, dès lors, il ne l'exerça plus que rarement. « La connaissance que j'ai faite, disait-il, de ces grands et véritables poëtes, m'a appris à regarder mes essais comme de purs enfantillages. »

Par une étrange singularité, la langue allemande, dont on fait un si fréquent usage en Suède, ne se trouvait représentée, dans la bibliothèque de Myrh-

man, que par un livre élémentaire du style le plus épais. Tegner s'en servit avec dépit pour apprendre l'idiome germanique, ce qui lui inspira contre lui une antipathie dont il ne revint jamais. Dans un de ses petits poëmes (*Smärre dikter*) où il passe en revue et caractérise, en quelques traits énergiques, les principaux idiomes morts et vivants, la langue allemande est comparée à une jeune fille élevée dans les bois. Ses traits sont durs, sa taille forte, ses membres vigoureux; elle ne manque pas de beauté, ni même d'élégance, mais elle a la bouche trop large. — « Laisse là ton flegme, » lui dit le poëte, « et tâche de ne pas oublier le commencement de ta pensée avant d'arriver à la fin! » — La langue anglaise n'est guère mieux traitée. C'est, par excellence, la langue du bredouillement : chacun de ses mots est un embryon; à peine la bouche en a-t-elle prononcé la moitié d'un, qu'elle se hâte d'avaler l'autre moitié. Tegner conseille à l'Angleterre, qui fait tout marcher à la vapeur, de fabriquer aussi une machine pour sa langue. — La France est plus heureuse avec le poëte suédois. — « O langue française! » dit-il, « tu t'élances babillarde, éclatante et complimenteuse; mais ta politesse est charmante, ton grasseyement agréable. Si nous cessons de te rendre hommage comme à une reine entre toutes tes sœurs, nous t'écoutons toujours avec plaisir comme la dame des salons. Épargne-nous seulement ta poésie : elle ressemble trop à la danse des morts. Les

pieds y remuent, mais la mesure en est absente. »

Ce dernier trait exprime une opinion assez généralement reçue dans le Nord. On nous y accorde volontiers toutes les palmes, mais on nous y conteste celle de la poésie. Nous sommes trop de notre pays pour courber la tête devant un pareil jugement. D'abord, en matière de forme, nous déclinons absolument la compétence de l'étranger. La langue française a des secrets de famille que le premier venu ne saurait comprendre; ils se révèlent à l'instinct plutôt qu'à l'étude. C'est comme une impression du génie national. Notre prosodie n'est point si vide ni si arbitraire qu'on pourrait le croire. Il y a là des nuances, des harmonies, des effets, qui, pour être plus délicats à saisir, n'en sont pas moins réels. Chez nous, aussi bien que chez les peuples les plus ambitieux de poésie, les consonnes et les voyelles ont leur valeur propre; leur fonction euphonique n'est pas indifférente. Aussi, nulle expression qui nous fasse défaut; et, bien que notre langue n'ait pas la même sonorité que certains idiomes du Nord ou du Midi, il est peu de cas où elle ne puisse offrir un écho fidèle à la nature. On reproche à nos constructions grammaticales une allure trop définie, trop régulière. Titre de gloire et non de blâme, car c'est une condition de clarté. Voyez, du reste, comme, sous le joug d'une syntaxe inflexible, les grands maîtres sont à l'aise; comme, au souffle de leur génie, les mots s'épanouissent et prennent place dans la

phrase, suivant le mouvement qu'ils leur impriment, suivant le caractère dont ils les frappent!

Ainsi donc, vouloir exclure la langue française du domaine des langues poétiques, c'est injustice : il n'est rien, dans son type extérieur et matériel, qui autorise une pareille proscription. Ceci deviendra plus évident si de la forme nous passons au fond même de la poésie.

Dieu, l'homme, la nature, tel est le triple objectif de la poésie. Plus la perception en est claire, pure, spontanée, plus la poésie est vive, radieuse. Si cette perception s'altère, la poésie déchoit. Le plus beau des hymnes fut chanté sur les confins du néant, lorsque la créature, toute frémissante encore de l'étreinte divine, glorifia pour la première fois son auteur. C'est qu'à cette grande phase de la vie du monde, l'univers, c'est-à-dire la nature et l'homme, se trouvaient à l'apogée de leur magnificence et de leurs facultés; une invincible attraction les élevait vers cet infini d'où ils jaillissaient à peine, et Dieu, Dieu lui-même se contemplant dans son œuvre, en exprimait avec une sorte de volupté jalouse les rayons dont il l'avait pénétrée, avant qu'ils ne s'égarassent dans un autre courant.

Mais à mesure qu'avec le mouvement des siècles les impressions originelles s'effacèrent, la grande unité d'inspiration se brisa; Dieu se montra moins appréhensible, et l'action de l'homme prévalut. On vit donc la nature traitée à merci; une nouvelle ère

commençait : l'ère des facultés militantes, l'ère du progrès. Ceci était providentiel, car Dieu n'a pas créé l'homme pour le ravir dans une extase incessante; il l'a jeté dans le monde pour y faire son œuvre ; l'homme doit agir. Dès lors, la poésie, qui n'était encore apparue que comme un souffle du Ciel, une émanation directe de la Divinité, la poésie tombe dans le domaine humain ; elle en prend le caractère, elle en suit toutes les phases; pour en étudier l'histoire, il faudra étudier l'histoire de l'homme.

Or, à ce point de vue, notre poésie est-elle donc si infirme? Sans doute, chez nous, la civilisation a singulièrement modifié le principe de l'inspiration ; la nature s'est évanouie d'une façon exagérée, sous les efforts de l'art, et, s'il y reste encore quelques contrastes, chaque jour travaille à les effacer. Nous ne pouvons donc lutter d'images avec les peuples chez lesquels la nature est plus vivace, l'art moins ambitieux. Ces mêmes peuples seront aussi susceptibles d'une naïveté, d'une simplicité de sentiment dont nous ne saurions approcher. Mais est-ce là toute la poésie ? Nous croyons, au contraire, que c'en est le moindre côté. Selon nous, la poésie est le plus grand, le plus complet des phénomènes psychologiques. Il faut donc que l'âme y déborde tout entière; il faut qu'à la splendeur des images, à la vivacité et à la puissance des passions, elle joigne la force et la majesté des pensées. Nous n'admettons pas ces systèmes qui parquent la poésie

dans le cercle inflexible du sentiment et de l'imagination : c'est lui donner du cœur, des yeux ; or, avant tout, il lui faut de la tête. « L'homme, dit Pascal, n'est qu'un roseau, un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » Il en est de même de la poésie, car la poésie, c'est tout l'homme. Assurément, nous ne prétendons pas dépouiller le sentiment et l'imagination du rôle magnifique qu'ils y exercent ; nous leur refusons seulement un rôle exclusif. Du reste, si nous étudions notre thèse d'un point de vue sérieusement métaphysique, ne sommes-nous pas forcés de reconnaître que, dans toutes les circonstances où les facultés en question se manifestent avec une vertu réelle, elles se trouvent identifiées avec l'intelligence, ou du moins remplissent vis-à-vis d'elle une fonction parasite? C'est là le mystère de la force et de la faiblesse du poëte, le fondement de l'harmonie et de l'unité qui vivifient toute grande œuvre de l'esprit humain. Ajoutons qu'en parlant de la sorte nous faisons abstraction des divers genres sous lesquels se produit d'ordinaire la poésie : ce soin appartient aux rhéteurs ; notre esthétique la prend dans son entité la plus idéale ; elle l'envisage comme type absolu de création.

Ainsi caractérisée, la poésie devient comme un *criterium* d'après lequel on peut juger les nations. Différentes, suivant la part qu'elles donnent à l'élément intellectif, à l'élément imaginatif, ou à l'é-

lément sensitif. Pour ne parler que de notre patrie, nous confesserons tout d'abord qu'elle est infiniment sobre d'imagination et de sentiment. Ce n'est pourtant pas qu'elle manque de ces spectacles dont le reflet est si propre à colorer la pensée, ni de ces commotions qui ébranlent jusqu'aux dernières fibres de l'âme : si nous disions le contraire, toute l'Europe nous jetterait le démenti. Mais, chez nous, de tels effets durent peu; nous rentrons vite dans notre caractère, et notre caractère nous plie instinctivement sous le positivisme de l'intelligence.

L'élément intellectif entre donc à forte proportion dans notre poésie. En est-elle pour cela moins considérable? Ses apparences sont moins splendides, moins saisissantes peut-être; mais elle a plus de chair et de sang, plus de vie solide et féconde. Elle ne berce point l'âme d'émotions mélancoliques et tendres; du moins, ce n'est qu'avec réserve et comme par exception; elle l'attaque bravement par le fond des idées, elle triomphe par l'énergie de la conviction. Notre poésie est l'expression d'un peuple initiateur; elle n'est ni écho, ni reflet, elle crée. Poésie humaine par excellence, loin de maudire l'art audacieux qui détrône la nature, elle applaudit à ses conquêtes, et, développant à outrance la vitalité de son propre principe, elle se pose aux yeux de tous comme le héraut le plus enthousiaste de la civilisation et du progrès.

Écoutons maintenant Tegner célébrer sa propre langue :

« O langue de la gloire et des héros, comme tu marches noble et puissante ! Ton éclat est pur comme le diamant, ton essor majestueux comme celui du soleil. Tu planes dans les hauteurs où résonnent la foudre et les tempêtes ; les grâces timides des vallées ne sont point faites pour toi. Mire ton visage dans la mer, et efface de tes traits virils ce fard étranger qui les souille ; bientôt, peut-être, il ne sera plus temps ! »

La maison de Myrhman était une maison agréable ; souvent elle s'animait au bruit des bals et des soirées. Mais Tegner, tout entier à ses devoirs de précepteur, ne s'accordait d'autres distractions que celles qu'il trouvait dans ses livres. Il paraît même qu'à cette époque, il avait complétement brisé avec sa muse ; ou, du moins, s'il lui souriait quelquefois, ce n'était qu'à de longs intervalles et pour de courts instants. Une étrange circonstance vint interrompre la monotonie de cette existence. Napoléon était en Égypte ; chacun le suivait avec anxiété dans les péripéties de cette expédition aventureuse. Myrhman était de ses admirateurs les plus fervents ; il avait sans cesse le nom de Bonaparte sur les lèvres ; et, à entendre les conversations qui se tenaient dans sa maison, on se fût plutôt cru au milieu du camp français que dans la demeure d'un honnête et paisible propriétaire suédois. Tout à coup, un journal du

pays annonce que Napoléon est mort en Égypte. Cette nouvelle se répète et saisit vivement l'attention publique; les commentaires les plus variés, les hypothèses les plus diverses courent les rues. Tegner reçut le contre-coup de tous ces bruits, et traduisit ses impressions en un magnifique poëme lyrique, qui fut vivement admiré. Malheureusement, ce poëme n'a pas été conservé. Mais, à défaut d'un dithyrambe sur la mort du général Bonaparte, Tegner nous a laissé un petit drame des plus intéressants, où il met aux prises l'Angleterre et la France, telles que les avait faites l'empereur Napoléon lui-même.

« L'Angleterre. — Tu gis là comme un horrible cancer, dévorant les nations, sans pouvoir assouvir ta faim. Glouton, ne me menace point, je saurai échapper à ta voracité. Brise les trônes tant que tu pourras; mais celui d'Albion, il ne t'est permis que de le respecter.

La France. — Les droits sacrés du peuple n'échouent-ils pas sur tes rives? Ton gouvernement est-il autre chose qu'une commission de sauvetage? Tu mets la terre en feu pour pouvoir impunément piller dans l'incendie; semblable au requin affamé, tu allonges ta carène sur la mer.

L'Angleterre. — L'Allemagne a combattu, et elle est tombée, et tu as dispersé ses membres avec le glaive; la Belgique t'a donné son or, et, en retour, tu l'as asservie.

La France. — L'Inde ne rachètera point avec ses

perles et son sang l'Éden que tu lui as ravi. Le nègre est fouetté jusqu'à la mort, hélas! pour qu'il sucre ton thé.

L'Angleterre. — L'Ibérie n'est-elle pas comme un temple pillé par des sauvages? La pauvre Suisse elle-même, tu lui as ravi sa gloire.

La France. — La mer est libre, mais tu la tiens fermée comme si elle était ton entrepôt; la porte du Belt était close, tu l'as brisée comme s'il était à toi.

L'Angleterre. — La terre rend hommage à ma puissance; je trône sur la mer dont je suis l'arbitre; j'achète les guerriers et je prends les rois à ma solde.

La France. — Oui, tu les payes richement tes guerriers! porte leur solde à ces cadavres; tu sais où gisent à Austerlitz ceux que tu achètes.

L'Angleterre. — La guillotine se repose, mais Pichegru est étranglé dans sa prison, et Moreau se cache au fond des marais de l'Amérique.

La France. — Pitt et tes machines infernales ont éclaté en vain. Nelson, le sanguinaire, est tombé; Nelson, le gouvernail du vaisseau d'Albion!

L'Angleterre. — Il est tombé, mais c'est en brisant ta dernière espérance sur l'empire des flots : bâtis-moi donc une autre flotte, j'aurai plaisir à la pêcher.

La France. — Pêche tant qu'il te plaira, car ton règne n'est pas encore fini aux régions de l'abîme;

mais la vengeance marche, elle montera un jour sur ton rivage.

L'Angleterre. — Je suis environnée d'un canal, comme Pluton du Styx; le Styx n'a laissé revenir aucune âme vivante.

La France. — Hercule en est revenu, après avoir enchaîné Cerbère, le monstre à triple tête. Hercule revivra!... ».

A cette dernière menace, l'Angleterre se radoucit et fait des ouvertures de paix. Elle propose à la France le partage du monde : à elle la mer, à la France la terre. Mais les conditions mercantiles de l'Angleterre ne vont pas au génie chevaleresque de la France; elle refuse.

« Eh bien! reprend la voix d'Albion, reste donc comme un volcan, à brûler tout ce qui fleurit autour de toi, jusqu'à ce qu'un jour tu sois dévorée toi-même par ta propre lave.

— Malheur à toi plutôt, s'écrie la France, navire qui crois défier les tempêtes! l'ancre du crédit te manquera, et alors tu flotteras sans puissance au gré des autans et des vagues. »

II

Tegner, ayant subi avec succès les examens préparatoires aux cours académiques, fut reçu à l'université de Lund. Il était alors dans sa dix-septième année. Bien que son dessein, en prenant place sur les bancs universitaires, fût seulement d'acquérir les titres nécessaires pour entrer dans un département ministériel ou dans une chancellerie, il voulut néanmoins offrir à ses professeurs un témoignage de sa connaissance des langues anciennes, et écrivit une dissertation latine sur Anacréon. Cette dissertation exerça une influence décisive sur son avenir; car Norberg, le savant professeur de littérature grecque, la vanta hautement, et, s'attachant dès lors avec une affection qui ne se démentit jamais à la destinée du jeune Tegner, il lui persuada de renoncer à ses projets de carrière administrative, pour

se livrer tout entier aux études scientifiques et littéraires.

Les universités du Nord imposent une rude tâche à ceux qui aspirent à leurs palmes. Organisées d'après les anciennes formes, elles embrassent, fidèles à leur titre, l'universalité des connaissances humaines. Théologie, jurisprudence, médecine, philosophie, telles sont les quatre facultés traditionnelles autour desquelles rayonne leur enseignement. Mais, sous ce nom de philosophie, que de choses il faut comprendre ! Métaphysique et psychologie, théodicée et morale, esthétique, mathématiques, physique, chimie, minéralogie, zoologie, botanique, histoire générale, histoire littéraire, éloquence et poésie latines, littérature grecque, langues orientales. Un candidat au grade de *magister*, un maître ès arts, doit donc être prêt à répondre à toutes les questions que suppose un pareil programme. Examen difficile, car, pour que rien ne soit négligé, il dure d'un mois et demi à deux mois, pendant lesquels le candidat subit deux ou trois séances par semaine. L'épreuve orale y est précédée d'une épreuve écrite en deux exercices, l'un sur le style, l'autre sur le fond de la rédaction. On n'accorde aucune dispense, si ce n'est peut-être pour les langues orientales, lorsque le sujet justifie d'une supériorité réelle dans une autre spécialité. Les règles d'admission ne sont pas moins rigoureuses. Il faut que le candidat obtienne, sur chacune des branches de l'examen, un des trois suf-

frages : *approbatur*, ou *approbatur cum laude*, ou *laudatur*. Une seule note négative suffit pour le frapper d'exclusion.

Tegner mesura dès son entrée à l'Université la vaste carrière qui s'ouvrait devant lui, et il résolut de la fournir avec gloire. Plus que jamais il se recueillit dans l'étude ; il travaillait jusqu'à dix-huit et vingt heures par jour, doublant ainsi la somme ordinaire de la vie intellectuelle, pour la féconder dans la science. Naturellement il marchait à la tête de l'école. Mais entre toutes les facultés qu'il cultivait, c'est surtout dans les mathématiques qu'il faisait éclater ce que son esprit possédait de singulièrement profond et de privilégié, semblable en cela à Victor Hugo, qui, lui aussi, déconcerta plus d'une fois ses professeurs par les solutions inattendues qu'il trouvait à leurs problèmes.

Cette vie de Tegner dura un an, grâce à Branting et à Myrhman, qui le soutenaient de leurs libéralités ; mais sa délicatesse ne lui permit pas de les accepter plus longtemps. Il rentra dans le précepteurat. La maison du baron Leyonhufvud, où il fut accueilli, ne changea rien à ses habitudes. Il y parut comme à Lund, solitaire, laborieux, sévère. Cependant la muse poétique venait de temps en temps l'y visiter, et il ne se montrait pas trop rebelle à ses avances. Il écrivit même pour la noble famille où il se trouvait quelques pièces de vers français qui lui valurent des éloges.

Quand Tegner revint à Lund, l'époque des examens approchait. Il s'y prépara avec tout le zèle dont il était capable. Son triomphe fut complet; il vit son nom sortir de l'urne, entouré des plus hauts suffrages.

Ce qui absorbait surtout l'esprit de Tegner dans la préparation de cet examen, c'est la philosophie. Il l'étudia dans les dialogues de Platon et dans les écrits de Kant et de Fichte. Les grands poëtes se sont toujours sentis portés instinctivement vers les grands philosophes.

Doué d'un esprit essentiellement concret et synthétique, Tegner trouvait fastidieuses les longues déductions, et s'élançait comme d'un bond vers la vérité dont il saisissait les faces les plus lumineuses. L'abstraction lui paraissait un sentier épineux où il y avait péril de se fourvoyer. Cependant, quand, pour satisfaire aux exigences académiques, il se pliait aux formules de l'école, il faisait toujours preuve d'une perspicacité et d'une subtilité rares. Le criticisme de Kant avait pour lui un attrait particulier; il y admirait cette nature puissamment investigatrice qui ne s'arrête qu'à l'impossible et à l'inconnu. Mais des systèmes rêveurs de la philosophie allemande il se riait avec dédain. Chose remarquable! le poëte exploitant l'idée est naturellement plus positif que le philosophe. Cela ne vient-il pas de ce que le philosophe, une fois lancé dans l'infini, marche de possibilités en possibilités, multipliant sans cesse les

êtres, mais sans leur donner de nom qui les révèle, se contentant de les voir à travers la loupe d'une merveilleuse intuition ; tandis que le poëte ne peut rien découvrir sans le traduire aussitôt en spectacle, sans le colorer, sans le sensibiliser?

A peine Tegner avait-il ceint son front du laurier académique, qu'un déplorable événement faillit tout à coup l'arracher à ses études et briser à jamais son avenir littéraire. Il y a aux environs de la ville de Lund un parc nommé Lundagärd, où la jeunesse studieuse a coutume de se réunir chaque soir, pour se reposer de ses travaux et se livrer à de paisibles entretiens. Un jour, à son arrivée, Tegner s'y trouva en pleine insurrection. Tous les jeunes gens étaient armés de bâtons fraîchement coupés et poussaient les clameurs les plus violentes. Ils s'étaient imaginé que la mesure conservatrice prise par l'administration universitaire, en faisant tailler à fond tous les arbres du Lundagärd, était de sa part un acte d'hostilité contre les étudiants, auxquels elle avait voulu enlever la fraîcheur et l'ombre. L'exaspération était au comble. On entoure Tegner, et, malgré tous ses efforts pour ramener le calme, il est obligé de suivre le torrent et de s'armer aussi d'un bâton. Les étudiants se mettent en marche et arrivent à la maison du recteur, qu'ils regardent comme l'auteur du désastre. « Mort au recteur! Vive Lundagärd! » s'écrient-ils tous d'une voix. Et en même temps ils lancent leurs bâtons contre la porte du recteur, de

manière à l'obstruer complétement. Les mêmes scènes se renouvellent devant les maisons de quelques professeurs; toute la ville de Lund est en émoi.

Le lendemain, Tegner fut appelé devant le recteur pour y subir un interrogatoire. Il raconta franchement les faits tels qu'ils étaient arrivés et ne chercha en aucune façon à dissimuler la part qu'il y avait prise. Mais, sans avoir égard à cette franchise ni aux efforts que Tegner avait faits pour apaiser l'irritation de ses camarades, le recteur lui dit avec colère : « Vous aviez déjà un rang honorable dans l'académie, et vous pouviez y attendre un prompt avancement; mais votre faute a tout compromis. Aux termes des constitutions, vous devez être chassé de l'Université avec *infamie*. Je suis fâché de la perte de votre fortune... Cependant, ajouta le recteur après une pause et en adoucissant la voix, il y aurait peut-être un moyen de salut, si vous vouliez seulement me dire le nom des instigateurs de la révolte. » A ces dernières paroles, Tegner releva fièrement la tête : « Me prenez-vous pour un délateur? Nous étions deux ou trois cents, parmi lesquels je n'en connais que quelques-uns; mais je les connaîtrais tous, que pas un seul ne serait trahi par moi! »

Cependant l'affaire tomba d'elle-même. L'intérêt que chaque professeur portait à Tegner le sauva. Bien-

tôt de nouvelles distinctions vinrent lui prouver que tout était oublié, et le jeune lauréat put se lancer dès lors dans cette grande voie de la poésie où l'attendaient de si éclatants triomphes.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTOR. EMANUELE

III

Pour bien saisir dans ses traits caractéristiques le génie de la poésie scandinave, il faut la considérer à la fois du haut de la nature et du haut de la tradition. Tel est en effet son double principe d'inspiration. Quel pays a conservé plus profondément l'empreinte de son type primitif que la Scandinavie? Parcourez-la dans tous les sens : ce sont toujours les mêmes montagnes arides ou chevelues, les mêmes vallées entrecoupées de bois et de marais, les mêmes lacs orageux, les mêmes rivages bordés d'écueils, les mêmes cascades retentissantes, les mêmes hivers brumeux et froids, les mêmes glaces, les mêmes neiges éternelles, les mêmes aurores boréales. La civilisation, qui nivelle toutes choses, n'a osé, ce semble, s'attaquer à cette puissante nature; du moins, si en quelques endroits elle a réussi à la courber sous sa loi, ces modifications partielles n'al-

tèrent-elles en rien l'essence générale de son caractère originel. On aime à contempler de pareilles régions; on s'y sent en quelque sorte en pleine éternité divine, et l'on ne s'étonne plus que des hommes qui y avaient puisé leur sang et leur vie aient eu le bras assez fort pour s'emparer du sceptre du monde.

Les traditions de la Scandinavie ne sont pas moins caractérisées ni moins vivaces que sa nature. Issues d'un tel principe, elles devaient nécessairement en porter le sceau. Ce qui domine en elles, c'est l'idée de lutte, mais d'une lutte éclatante, sauvage, pleine d'aspiration et d'enthousiasme. Voyez ces fiers Vikings s'élancer sur la mer, bravant les flots et les tempêtes, marchant partout où il y a espoir de combat et de butin! On croirait entendre retentir au fond de leurs cœurs ces vastes clameurs d'éléments toujours aux prises, de ténèbres défiant la lumière, de froid défiant la chaleur, de forêts et de rochers battus par les vagues; ces gigantesques efforts dont les triomphes ou les défaites ébranlent au loin les hauteurs et les abîmes.

La mythologie se confond ici avec les traditions héroïques; le même souffle l'inspire. Descendez jusqu'aux profondeurs où elle élabore le monde, qu'y voyez-vous? le chaos sans fin, l'abîme béant, et dans cet abîme deux régions ennemies, d'où surgissent d'un côté les fils de la lumière, de l'autre les fils des ténèbres, entre lesquels s'établit une lutte

éternelle. Puis c'est Odin et ses deux frères qui s'attaquent au géant Ymer, principe des choses, le tuent, et de ses membres déchirés créent le ciel, la terre, les mers; c'est la mort des *Rimtussar*, noyés dans le sang de leur père; c'est la lance d'Odin, jetée au milieu du monde et y suscitant le génie des batailles, qui dès lors y règne en souverain. La déesse de l'amour elle-même, la belle Freya, erre sur les champs de bataille, recueillant les âmes des guerriers expirés. Ainsi, tout dans la mythologie scandinave respire la lutte, tout y invite à la guerre et la consacre. C'est la guerre qui a commencé le monde, c'est par la guerre qu'il finira et qu'il sera régénéré. Allez où sont les morts, vous y trouverez encore la guerre. Car qu'est-ce que le Valhalla sinon un Élysée militaire où les guerriers d'outre-tombe continuent sous les drapeaux d'Odin l'œuvre terrible du glaive?

Ce génie de la lutte dont le Scandinave trouvait le principe et l'inspiration dans la nature de son pays, on sait avec quel éclat il a fait explosion au dehors. Les fils d'Odin ont broyé le pavé de presque toutes les cités de la terre; partout ils ont porté leur ardente impétuosité, leur étonnante initiative, et en plus d'un endroit les souvenirs en sont encore flagrants. Puis ils sont rentrés dans leur pays. Était-ce pour y goûter le repos? Non : à défaut d'ennemis à pourfendre, de navires à couler bas, de monastères à rançonner, ils ont les éléments à combattre. Com-

bat de chaque jour, de chaque heure; combat sans fin! Il faut lutter contre ce climat redoutable qui engourdit l'homme et livre ses habitations en proie aux animaux avides de sang; il faut lutter contre ces mêmes animaux pour les parquer dans leur repaire; lutter contre la tempête qui soulève la mer, contre les flots qui débordent, contre les marais qui exhalent le poison, contre la terre qui retient captifs ses trésors, contre les forêts qui épaississent l'air et emprisonnent la lumière; il faut lutter contre le froid, contre la neige, contre les ténèbres, contre toutes les forces conjurées d'une nature d'autant plus rebelle qu'elle s'applaudit avec plus d'orgueil de ses splendeurs sauvages, de ses implacables duretés.

Cette lutte nécessaire et incessante développe dans les hommes du Nord d'étonnantes facultés. Dirons-nous leur courage poussé jusqu'à la témérité, leur confiance superbe, leur infatigable persévérance, leur héroïsme? C'est le volcan qui vomit la lave. Chez eux, tout prend des proportions colossales : la nature elle-même se transfigure sous l'action de leur magie; ils s'élèvent jusqu'au niveau des dieux. Mais au milieu de ces manifestations splendides, voyez s'épanouir ces vertus si douces, si harmonieuses : sérénité du cœur, simplicité de la vie, respect de la religion, amour chaste et fidèle de la femme! Un autre caractère du génie scandinave, un caractère qui n'appartient qu'à lui, c'est la mélan-

colie. La cause en est sans doute, d'un côté, à cette lutte éternelle qu'il soutient contre un géant indomptable; de l'autre, à ces grèves rêveuses, à ces forêts plaintives, à ces aspects sauvages et désolés qui l'environnent et avec lesquels il s'identifie nécessairement.

Une corrélation aussi intime entre l'homme et la nature, entre les doctrines mythologiques et les traditions des héros doit infailliblement produire dans le pays où elle existe une indélébile nationalité. Qu'est-ce, en effet, que la nationalité, sinon l'incarnation de l'élément naturel extérieur d'un peuple dans son élément moral intérieur, manifestée par le verbe et par les actes? Or, quand ce double élément est revêtu de cette force et de cette immutabilité qui caractérisent la Scandinavie, on doit en attendre un résultat d'une puissance infinie. Voilà pourquoi la nationalité scandinave s'est révélée avec tant d'éclat; voilà pourquoi non-seulement elle a conservé sa vitalité sur son propre sol, mais encore rayonné au dehors et marqué de ses stigmates le front des peuples qu'elle a vaincus.

Tegner avait compris ces grands principes. Par une sorte d'instinct de son avenir, il savait lire à peine que déjà il recherchait les vieilles sagas, ces tableaux énergiques de la nature et des traditions du Nord. Il se plaisait à leur lyrisme sauvage; il sentait qu'il y avait là une séve féconde de régénération pour sa patrie, nous parlons de régénéra-

tion littéraire. En effet, la nationalité scandinave a eu sous ce rapport de rudes épreuves à soutenir. D'abord, ce furent les moines qui, débordant, la croix à la main, sur cette terre païenne, infestèrent de leur mauvais latin jusqu'aux souvenirs des anciens âges. Tout pliait devant leur fanatisme violent; on osait à peine murmurer le nom de ces dieux et de ces héros dont on voyait brûler les temples, renverser les statues, massacrer les opiniâtres adorateurs. Puis les universités surgirent; le grec et le latin, qui, à l'époque de la renaissance, avaient envahi si fièrement les pays occidentaux, remontèrent vers le Nord. Les docteurs suédois revêtirent la toge romaine et briguèrent le laurier d'Athènes. Pendant ce temps-là, les œuvres nationales étaient mises en oubli, ou, si l'on s'en occupait, c'était pour les travestir sous un informe attirail d'oripeaux étrangers. Cependant, par une de ces contradictions qu'on remarque toujours dans les époques de crise, il s'était rencontré, au milieu des révolutions religieuses et politiques du Nord, des hommes, un prêtre surtout, qui, veillant pieusement sur les traditions nationales, leur avaient élevé un monument où elles pouvaient attendre en sûreté l'arrivée de jours meilleurs. Ces jours furent tardifs à venir. Une fois détournée des voies nationales pour sacrifier au grec et au latin, la Suède céda à d'autres séductions. La France, cette France si décriée, si calomniée, et néanmoins toujours aimée, toujours enviée, la France souffla

son esprit jusque sur cette région lointaine. Elle y fut accueillie, courtisée par les rois et les grands; elle y devint l'arbitre du goût, le type du beau, la folie du jour. Les descendants des rudes Vikings jouèrent au marquis et au merveilleux, absolument comme des habitués de l'Œil-de-Bœuf, et la muse des sagas céda sa lyre à la muse des bords de la Seine ou des ombrages de Versailles et de Trianon. On fermait les yeux et l'on se bouchait les oreilles pour ne point voir les rochers de la patrie, pour ne point entendre la voix orageuse de ses lacs et de ses forêts. Tous les grands souvenirs se rapetissaient et s'atrophiaient dans une imitation sans gloire. Abus qu'on ne saurait trop déplorer! Sans doute il n'est pas dans notre pensée d'interdire à une nationalité le contact des nationalités étrangères; ce serait attenter au dogme de la fraternité intellectuelle des peuples; mais il faut que ce contact ait des bornes, et nous ne saurions approuver cette sympathie exagérée qui va jusqu'à abdiquer sa propre individualité, pour se façonner à l'image d'un caprice qui se dissipera peut-être au premier souffle. Soyons nous-mêmes! et si nous appelons dans notre creuset des éléments étrangers, qu'ils y soient fondus sans merci, pour n'enrichir l'or de notre génie qu'en s'identifiant à son type.

L'heure du retour à une littérature vraiment nationale sonna presque en même temps en Suède et en Danemark. Dans ce dernier pays, les grands pro-

moteurs du mouvement furent Grundtvig et Œhlenschlæger: Grundtvig, l'érudit infatigable, l'homme des traditions et des sources; Œhlenschlæger, le poëte sublime qui provoqua la fusion harmonieuse du génie antique avec le génie moderne. Ce grand homme trouva dans Tegner un glorieux rival et un puissant auxiliaire. Tegner fit en Suède ce qu'il avait fait en Danemark; il prit en main le drapeau de la nouvelle école et en élargit la route. Les adeptes ne lui manquaient pas; mais ils différaient dans les principes. Les uns, fanatiques du passé, voulaient y remonter d'un bond, afin d'opérer ainsi dans la littérature une transformation soudaine; ils estimaient néant tout ce qui s'était produit en dehors des éléments traditionnels et n'en tenaient compte. Les autres, tout en partageant leur enthousiasme pour l'antiquité, se gardaient de leur hostilité systématique et exclusive contre le présent; ils pensaient, et avec raison, que, si la nationalité d'un peuple resplendit principalement dans ses manifestations primitives, elle n'y reste point comme pétrifiée; que chaque peuple, ayant une destinée à remplir, reçoit de la Providence l'ordre de marcher; que, par conséquent, chacun de ses mouvements est appréciable, et qu'il est impossible de l'appréhender complétement dans la vérité de son être et dans l'étendue de ses exigences sans avoir égard à son progrès. Mais ils s'élevaient avec éclat, et en cela ils étaient d'accord avec le parti de la réaction vio-

lente, ils s'élevaient contre toute superfétation étrangère. C'était là l'ennemi qu'il fallait poursuivre à outrance, l'ennemi qu'il fallait extirper à tout prix du cœur de la nation.

On peut dire que toute la vie littéraire de Tegner tendit à ce noble but. Il expliqua et fit goûter ses théories dans une foule de dissertations savantes, de discussions académiques, d'articles de journaux, de pièces de vers détachées; mais c'est par la *Saga de Frithiof* qu'il frappa le coup décisif. A l'exemple d'Œhlenschlæger dans son poëme de *Helgé*, Tegner, mit en scène dans la *Saga de Frithiof* la vie héroïque des hommes du Nord; il se pénétra si profondément de son sujet, et en même temps il le nuança avec tant de bonheur que, sans rien lui ôter de sa verdeur ni de sa spontanéité originelles, il réussit à le faire accepter tout d'abord par ceux-là mêmes que son esthétique avait trouvés plus récalcitrants et plus incrédules. Pour signaler, ce semble, d'une façon plus manifeste le but qu'il se proposait, il puisa les éléments de son œuvre, non dans une création de son génie, mais dans une saga que les traditions avaient conservée; il fit ainsi toucher au doigt le point délicat de la régénération littéraire qu'il poursuivait. Sous le souffle de son inspiration, *l'antique devint moderne, le moderne devint antique;* la fusion s'opéra, et l'on vit, enfin, la nationalité scandinave s'élever transfigurée au milieu de ses fleurs et de ses parfums.

IV

Entrons maintenant plus à fond dans les caractères généraux de la poésie de Tegner. Trois éléments y dominent : l'élément traditionnel, l'élément naturel, l'élément personnel. Nous avons déjà observé avec quel zèle ardent Tegner s'efforce de pénétrer dans les entrailles du passé. Son investigation est d'autant plus sûre, son succès plus infaillible, qu'il n'a point à craindre d'y rencontrer, parmi des monuments vraiment patriotiques, de ces lambeaux disparates qui accusent une intrusion étrangère. Toutes les contrées de l'Europe ont été sillonnées plus ou moins par les invasions; toutes ont vu leurs traditions obscurcies, altérées, perdues même, en sorte que rien n'est plus difficile aujourd'hui que de remonter au berceau des races et de dessiner leurs linéaments primitifs. La Suède,

au contraire, est restée vierge de toute atteinte. Depuis la grande migration d'Odin, qui planta sur ses rochers le drapeau de l'Orient, et qui, d'un mélange de lumière et de ténèbres, de courage éclatant et de résignation mélancolique, forma le génie scandinave; depuis cette époque, la Suède a conservé sa liberté et son indépendance. Elle a été envahissante, jamais envahie. Aussi ses traditions sont-elles sorties pures et sans mélange de leurs sources originelles; on y sent la vive empreinte de leur cachet primitif; c'est toujours le même soleil d'Asie luttant contre les ténèbres ou s'enveloppant dans la pourpre splendide des aurores boréales. Ces réflexions, que nous aurions pu faire déjà en nous expliquant sur la nationalité scandinave, nous ont été inspirées par l'examen plus immédiat des œuvres de Tegner. Comme il aime à évoquer la race antique des Ases et à mêler sa voix à celle des Skaldes pour célébrer sa gloire! Comme il se plaît au sein de l'*abîme bleu*, à courber sous l'essor de son noir *Dragon* * les vagues retentissantes, et à défier la tempête! Avec quel bonheur il raconte la destinée des enfants de *Hertha* **, et répète les dialogues mystérieux du *Vafthrudnismal* ***! Puis son chant devient sombre et fatal; il ébranle l'écho des rochers, il en fait sur-

* Les anciens Scandinaves donnaient à leurs vaisseaux la forme d'un dragon.

** La terre.

*** Chant de l'*Edda*, de Sæmund.

gir les dvergues et les trolls, et parmi eux, un géant à la tête hideuse dit ces sinistres paroles :

J'habite au sein des monts,
Je me vêts de ténèbres,
Familier des démons
Et des sorciers funèbres;
Des hiboux, des vautours
J'aime le cri farouche,
J'aime autour de ma couche
Voir rôder les grands ours.

Que m'importent les dieux
Et l'homme qui se vante!
Mon souffle jusqu'aux cieux
Fait monter l'épouvante.
Tremblez! ô vieux nochers,
Voici la sombre fête!
L'éclair de la tempête
Jaillit de mes rochers.

Le juste m'est vendu,
Je débauche le sage;
Tout s'enfuit éperdu
Au bruit de mon passage.
Je répands la pâleur
Sur toute fiancée,
Et de ma main glacée
Je flétris toute fleur.

De mon rocher fatal
Nul ne peut me proscrire;
Le bien comme le mal
Ont droit au même empire.
Oui, vertu, sainteté
N'ont, pas plus que le crime,
Place au trône sublime
De l'immortalité.

Dans ses rapports avec la nature, Tegner n'est pas moins profond ni moins sympathique que dans

ses rapports avec la tradition. La présence des éléments exalte son âme. Il chante le soleil, ce fils du ciel, qui chasse les ténèbres, amies des spectres, et ramène au cœur désolé de la nature la lumière et la joie; il chante les timides étoiles, ces rivales de la lune, qui dansent autour de la nuit une danse d'hyménée et sèment de perles sa robe majestueuse; il chante les saisons vagabondes, la mer orageuse et les lacs mélancoliques, les rochers et les forêts, le gazon et les fleurs. Si l'oiseau l'effleure en passant de son aile légère, il suit son essor, il pénètre avec lui dans les palais de verdure, il assiste à ses joyeux concerts, et, mêlant sa voix à son ramage, il s'oublie lui-même dans l'admiration du chantre céleste. Tantôt aussi la gaieté s'empare de sa muse, et elle éclate en fines épigrammes, en piquantes ironies, en chansons folâtres. Cependant un trait sérieux, une larme même viennent toujours y tempérer le sourire ou le ton badin. C'est ainsi qu'il célèbre l'hiver:

« L'hiver déploie gaiement sur les plaines son blanc pavillon, et le cultivateur étonné retrouve à peine ses propres champs. La lumière du jour et les flammes de la nuit se heurtent avec joie contre la neige; les vagues du golfe dorment près du rivage glacé.

« Une file bigarrée sillonne la ville au bruit des grelots, et je me plais à compter toutes les coquilles *

* Petits traîneaux où il n'y a place que pour une seule personne.

qui emportent une Vénus couverte de fourrures. La neige craque, le vent du nord pince la joue des belles au passage : voyez que de roses il y fait éclore !

« Je veux vous suivre, je veux savoir, ô frimas, ce que vous devenez aux pays du Midi... Venez donc et asseyez-vous près de moi, doux souvenirs de mon enfance; chers compatriotes, racontez-moi de nouveau ce que je sais déjà. Voyez, sur la vitre gelée, j'ai tracé des noms d'amis; les rayons célestes brillent à travers ces lettres chéries.

« Et je lis à la lueur du foyer nos antiques sagas. Quels puissants exploits, quel courage dans la vie et dans la mort! Écoutez! à travers la douce paix de la nuit, la splendeur des étoiles, des voix étranges, profondes, descendent jusqu'à nous...

« Donnez-moi ma lyre! Hélas! elle est restée longtemps suspendue et oubliée à la muraille. Les bruits du jour sont nombreux, écoutons ceux de la nuit. Chantons les trônes du Valhalla, la patrie et les lois des héros. Les accents des hommes du Nord sont fiers et retentissants! »

Ainsi, dans la poésie de Tégner, le sentiment s'épanche en nuances infinies, suivant le caractère varié des sujets qui l'inspirent, tour à tour simple et sublime, ingénieux et naïf, délicat et profond, léger, splendide, sombre, mystérieux, éclatant. Cette poésie transporte tellement que l'on s'aperçoit à peine de ce luxe d'images qui s'y ren-

contre parfois jusqu'à l'abus, et de cette allure prétentieuse qu'y revêt en certains endroits le sentiment. Ceci, du reste, est moins le défaut du poëte qu'un défaut inhérent à la nature même du pays. La vie positive n'a point encore assez pénétré la Suède pour imprimer à ses productions cette mesure, cette sévérité qui caractérisent les pays plus avancés. Nous ne l'en plaignons pas assurément; nous constatons un fait. Mais, au milieu des créations si variées du génie de Tegner, une séve bouillonne qui leur communique une indicible originalité. En effet, Tegner, en s'inféodant au type national et en s'imposant la mission de le faire triompher, n'a pas abjuré pour cela son type personnel. C'est au contraire sur l'intervention de ce type que se fondent la sincérité et la vitalité de son succès.

Nous avons déjà vu le parti dont Tegner était le chef se proposer d'opérer la régénération de la littérature, en fusionnant le génie antique avec le génie moderne. Ce moyen donne libre champ à la personnalité du poëte; c'est là que Tegner fait éclater les qualités qui lui sont propres, c'est là, par exemple, qu'il met en œuvre cette exquise civilisation de l'intelligence qu'il a puisée dans les études académiques et dans le commerce assidu des littératures de l'Orient et du Midi. Mais avec quelle délicatesse il tempère l'essor de cette civilisation, fleur harmonieuse dont il n'a recueilli que l'essence pour la mêler à son parfum! Quoi qu'il chante, Te-

gner est toujours le barde scandinave, le poëte de la nature et des traditions ; mais dans sa voix il y a des accents dont lui seul a le secret, des accents où l'humanité se trouve en quelque sorte incarnée, et où, berçant la nationalité de sa patrie dans la jouissance de sa plénitude, il la force à appeler les générations antiques et les générations modernes à un embrassement fraternel. C'est la transition si vivement désirée, c'est l'arche lumineuse qui unit le passé au présent et ouvre enfin d'une façon décisive les voies réelles de l'avenir.

Une aussi intime compréhension du génie national, jointe à une faculté aussi puissante à l'exprimer, devait exciter l'admiration et l'enthousiasme, non-seulement parmi les savants et les lettrés, mais encore parmi les masses. Telle a été, en effet, la fortune de Tegner. Jamais popularité n'a égalé la sienne. Parcourez la Suède ; entrez, nous ne dirons pas dans les palais des princes, mais dans les maisons des paysans, dans les chaumières les plus isolées, partout vous rencontrez un souvenir de Tegner, un poëme, une gravure, un chant détaché. Tegner ! c'est le poëte de l'enfant au berceau et de la vierge épanouie ; c'est le poëte de la jeunesse et de l'âge mûr ; c'est le poëte du vieillard : car à tous il rappelle les gloires et les vertus de la patrie, à tous il donne joie et consolation, lumière et conseils. Quel est le Suédois, quel est l'homme qui pourrait lire, sans être ému et sans se promettre de devenir meil-

leur, ces paroles sublimes que le roi Bele, l'ami du père de Frithiof, lègue à ses fils avant de descendre dans la tombe, comme un testament d'adieu :

« Mes fils, mon soleil se couche. Régnez dans l'union, dans la paix des frères, car l'union fait la force; elle ressemble à l'anneau sans lequel la lance tomberait impuissante.

« Que la force garde vos frontières, et que la paix fleurisse dans vos États comme dans une enceinte inviolable; c'est pour protéger et non pour nuire que le glaive a été donné, et le bouclier est forgé pour servir de serrure à la grange du paysan.

« Ne sois point dur, roi Helge, sois ferme! Le glaive qui tranche le mieux est le plus flexible. La douceur est la parure des rois, comme les fleurs celle du bouclier; un jour de printemps est plus fécond que les frimas de l'hiver.

« Un homme sans amis, quelle que soit sa puissance, périra comme l'arbre du désert dépouillé de son écorce. Mais celui qui a des amis prospérera comme l'arbre planté dans un bocage où n'ose gronder la tempête, et où sa racine est arrosée par un frais ruisseau.

« Ne t'enorgueillis point de la gloire de tes ancêtres; chacun n'a que sa propre gloire. L'arc que tu ne peux bander n'est point à toi. Que veux-tu faire d'un mérite qui dort dans la tombe? Le fier torrent passe la mer avec ses propres vagues. »

V

Cependant Tegner poursuivait sa carrière académique. Il fut nommé successivement professeur d'esthétique et professeur de littérature grecque à l'université de Lund. Il déploya dans l'enseignement les hautes facultés qu'il faisait éclater dans la poésie; mais ce qui le distingua surtout comme professeur, ce fut une clarté d'exposition rare, une discussion vive et féconde, une vaste érudition et une certaine verve caustique qui animaient ses leçons du plus piquant intérêt. Sur ces entrefaites, il épousa la fille de son protecteur Myrhman; douce compagne qui le suivit à travers la vie, recueillant fidèlement dans son cœur tous les échos de gloire qui retentissaient autour du nom de son époux.

Mais une grande époque s'approchait pour Tegner. Il allait recevoir les ordres et prendre rang dans

l'Église de Suède. Le jour de sa consécration fut pour lui un jour de saint délire; l'inspiration déborda de son cœur; il prit sa lyre, et il chanta :

« Les mains du consécrateur s'étendent sur moi pour me bénir; un murmure se fait entendre à mon oreille, l'esprit de Dieu descend. Adieu, ô vanités du siècle! adieu, ô liens de la terre! Je tiens dans mes libres mains les clefs du royaume céleste!

« Levez les yeux : quel éclat! Un monde d'or surgit dans l'éther, la splendeur de la puissance divine se révèle à mes regards étonnés; les bienheureux m'annoncent la bénédiction et la paix, et les anges regardent la terre à travers la voûte azurée.

« Que le vent du ciel est frais! Qu'il éteint puissamment toutes les flammes de la terre! Ah! le bonheur inonde mon âme. Écoutez : la harpe de David chante Dieu et l'immortalité. Écoutez : les palmiers d'Éden murmurent les doux commandements du Sauveur.

« Levez-vous, prêtres de l'éternité! levez-vous, citoyens du ciel! guidons les hôtes de la poussière vers la patrie qu'ils ont oubliée! que notre voix, aussi tendre que le chant de la colombe, aussi forte que le bruit du tonnerre, fasse entendre les lois du Seigneur au monde déchu, à notre monde!

« Halleluja! que ce cri retentisse à travers la voûte

étoilée, à travers les années et les siècles, jusqu'aux limites du temps et de l'espace! Halleluja! Que désires-tu encore, ô mon âme? La félicité de Dieu a visité la terre. Halleluja! »

Le sentiment religieux qui se manifeste dans cette pièce n'est point, de la part de Tegner, un élan accidentel et passager; ce sentiment vivait profondément dans son âme et nourrissait habituellement ses inspirations. C'est ce qui explique, dans la plupart de ses poésies, une certaine philosophie rêveuse, une tendresse naïve, un idéal transparent, qui laissent comme entrevoir le reflet d'un monde meilleur. En lisant Tegner, on sent s'émouvoir en soi la fibre de la piété, et son cœur monter vers Dieu.

Prêtre pieux et convaincu, Tegner ne s'illustra pas moins dans la carrière ecclésiastique que dans celle de la poésie et du professorat. Après avoir passé successivement par les divers grades hiérarchiques, il fut nommé en 1824 évêque de Wexjö, où il remplit ses fonctions de pasteur et de pontife avec un zèle et une sagesse qui firent l'admiration de toute l'Église de Suède. Chose remarquable! les plus grands poëtes de la Suède ont presque tous été prêtres ou évêques. Est-ce donc que, dans ce pays, les élans si purs, si lumineux de l'inspiration sympathisent plus que partout ailleurs avec les splendeurs du sanctuaire?

Au milieu des soins de son diocèse, Tegner trouvait encore des loisirs pour se livrer à la littérature et à la poésie. Élu membre de l'académie suédoise, après la mort du comte Oxenstjerna, l'illustre ami du roi Gustave III, il avait répondu au choix de la savante assemblée par un discours qui est un chef-d'œuvre. Dès ce jour-là, Tegner joignit au laurier de la poésie la palme de l'éloquence. On recherchait sa parole dans toutes les solennités importantes. Mais c'est surtout quand il devait fêter le jeune prince Oscar, depuis roi de Suède, qu'il revêtait son discours de ses plus riches couleurs, de ses plus suaves mélodies. Certes, c'était bien à lui, à lui le poëte national, de célébrer ce prince populaire qui, sans oublier la patrie de son enfance, s'était tellement identifié avec celle que lui avait léguée son père, que jamais, sous aucun roi, la Suède n'avait vu la fleur de sa nationalité s'épanouir plus vive et plus brillante.

Cependant les années s'écoulaient. Tegner, comme s'il eût pressenti qu'elles lui amèneraient la mort plutôt que la vieillesse, déploya tout son zèle à perfectionner l'œuvre sainte que Dieu lui avait confiée. Il prêcha le peuple, il consacra des églises, il baptisa et bénit les petits enfants. Si la poésie, qui dormait dans son âme, s'y réveilla quelquefois encore, ce ne fut que pour faire monter vers le ciel des élans d'amour et de reconnaissance. Enfin, le 2 novembre 1846, Tegner expira. Sa mort causa

dans la Suède un deuil général; on pleura en lui l'ami de la patrie, le poëte de la nationalité. Depuis 1858, une statue lui a été élevée, sur une place de Lund, vis-à-vis de cette université qu'il avait illustrée par ses écrits et par son enseignement.

LA SAGA DE FRITHIOF

I

FRITHIOF ET INGEBORG

Dans le jardin de Hilding, deux plantes croissaient, entourées de ses soins paternels; elles croissaient magnifiquement au milieu de la verdure; jamais le Nord n'en avait vu d'aussi belles.

L'une s'élève pareille à un chêne; sa tige est droite comme une lance, et sa couronne qu'agitent les vents se recourbe en forme de casque.

L'autre ressemble à une rose, au moment où l'hiver a pris la fuite, et où le printemps, qu'elle cache encore, repose dans son bouton et y rêve.

La tempête grondera à travers le monde, et le chêne luttera contre elle; le soleil enflammera les cieux, et la rose ouvrira ses lèvres de pourpre.

Ainsi croissaient dans la joie et dans les jeux ces deux plantes; et le jeune chêne, c'était Frithiof, et

la rose des vertes vallées, on l'appelait Ingeborg la belle.

Si vous les aviez vus ensemble à la clarté du jour, vous vous seriez cru dans le palais de Freya (1), où voltige maint petit couple, à la chevelure d'or, aux ailes de rose.

Si vous les aviez vus à la clarté de la lune danser sous l'épais feuillage, vous auriez cru voir à l'ombre d'un bocage le roi des Alfes (2) danser avec sa reine.

Quel fut le bonheur, quelle fut la joie de Frithiof lorsqu'il eut appris sa première rune (3)! Il était plus fier qu'un roi, car on lui permit de l'enseigner à Ingeborg.

Comme il se berçait gaiement avec elle, dans sa nacelle, sur l'abîme aux vagues bleues! Et quand il tournait sa voile, comme elle l'applaudissait avec bonheur de ses blanches petites mains!

Point de nid si élevé que pour elle il ne visitât. L'aigle lui-même, qui se balance dans les nuages, se voyait dépouillé de ses œufs et de ses petits.

Point de torrent si rapide qu'il ne franchît en portant son Ingeborg. Il est si doux, lorsque la cataracte mugit, de se sentir pressé par deux petits bras blancs!

La première fleur que le printemps faisait naître, la première fraise qui rougissait, le premier épi dont l'or avait mûri, Frithiof l'offrait à Ingeborg, joyeux et fidèle.

Mais déjà les jours de l'enfance se sont évanouis. Je vois un jeune homme au regard de feu, qui prie et qui espère; je vois une jeune vierge dont le sein gonfle et s'arrondit.

Souvent Frithiof allait à la chasse; chasse redoutable à plus d'un héros! car, sans glaive et sans épieu, l'audacieux jeune homme osait attaquer l'ours.

Ils luttaient poitrine contre poitrine; et quand le chasseur, triomphant, bien que labouré par les griffes du monstre, revenait avec sa proie sauvage, comment la jeune fille eût-elle pu en refuser l'offrande?

Car le courage de l'homme est aimé de la femme; la force est digne de la beauté; elles se conviennent l'une à l'autre, comme le casque au front du guerrier.

Et lorsque, dans les soirs d'hiver, aux lueurs éclatantes du foyer, Frithiof lisait quelque chant consacré au splendide Valhalla (4), aux dieux et aux déesses,

Il pensait: L'or brille dans la chevelure de Freya, ainsi que dans un champ d'épis que fait ondoyer la brise; mais je ne puis la distinguer de celle d'Ingeborg : c'est un réseau d'or qui entoure des roses et des lis.

Le sein d'Iduna (5) est riche; il s'agite gracieux sous la soie verte; mais je connais une soie sous laquelle bondissent deux alfes radieux aux boutons de rose.

Les yeux de Frigga (6) sont bleus comme le ciel; mais je connais des yeux auprès desquels le plus clair jour de printemps n'est qu'une nuit sombre.

Pourquoi tant vanter les joues de Gerda (7), ces joues semblables à une neige nouvellement tombée, sur laquelle brille l'aurore boréale? J'ai vu deux joues qui ressemblent à un matin rayonnant de deux aurores.

Je connais un cœur non moins tendre que celui de Nanna (8), quoique moins renommé. C'est avec raison que t'ont célébré les skaldes, ô Balder (9), heureux époux de Nanna!

Ah! que ne puis-je mourir, comme toi, pleuré par une vierge fidèle, fidèle et tendre comme ta Nanna! Je resterais alors, avec bonheur, au séjour de Hela! (10)

Cependant la fille du roi était assise, chantant des chants de gloire; et joyeuse, elle tissait sur la toile les exploits d'un héros, et des vagues bleues et des bosquets verts.

Sur la laine blanche comme la neige, on voyait briller des boucliers de fil d'or, des lances de combat flamboyantes, des cottes de mailles se roidissant sous l'argent.

Mais, à mesure qu'Ingeborg avançait dans son tissu, le héros prenait les traits de Frithiof; et comme il se présentait de face, la jeune fille rougissait, mais elle était heureuse.

Partout où Frithiof passe, il grave un I et un F

sur le tronc des bouleaux. Et les deux lettres croissent avec joie et bonheur, entrelacées comme deux jeunes cœurs.

Lorsque le jour se montre dans les cieux, le jour, ce roi du monde, à la chevelure d'or, que la vie tressaille, que les mortels s'agitent, Ingeborg et Frithiof pensent seulement l'un à l'autre.

Lorsque la nuit s'étend dans les cieux, la nuit, cette mère du monde, à la noire chevelure, que le silence règne, que les étoiles poursuivent leur course errante, Ingeborg et Frithiof rêvent seulement l'un de l'autre.

« O terre, toi qui, chaque printemps, entrelaces de fleurs ta verte chevelure, donne-m'en les plus belles, j'en tresserai une couronne pour le front de Frithiof ! »

« O mer, toi qui possèdes dans tes sombres palais des milliers de perles, donne-m'en les plus belles, les plus précieuses, j'en ferai un collier pour mon Ingeborg ! »

« Bouton du trône d'Odin (11), soleil d'or, œil du monde, si tu étais à moi, je donnerais à Frithiof pour bouclier ton orbe radieux ! »

« Flambeau du palais d'Allfader (12), lune à la pâle lumière, si tu étais à moi, je te donnerais pour parure à ma belle jeune fille. »

Mais Hilding dit à Frithiof : « Mon fils, détourne ton cœur de cet amour; les parts du destin ne sont pas égales. Cette vierge est la fille du roi Bele.

« Sa race remonte jusqu'à Odin lui-même, jusqu'au séjour des étoiles; tu n'es, toi, que le fils de Thorsten; retire-toi, on se convient mieux entre égaux. »

Frithiof sourit : « Ma race descend jusque dans la vallée des morts. Naguère j'ai tué le sauvage roi des forêts: sa glorieuse origine m'est échue en héritage avec sa dépouille.

« L'homme libre ne cède point, car l'homme libre est maître du monde. Si la fortune s'est trompée, elle peut réparer son erreur : l'espérance porte une couronne de roi.

« Toute force est noble, car Thor (13), qui en est le père, habite dans Thrudvang. Il ne pèse point la naissance, mais le mérite : c'est un puissant prétendant que le glaive.

« Je combattrai pour ma jeune fiancée, même contre le dieu du tonnerre. Croîs dans la paix, croîs dans la joie, mon blanc lis; malheur à qui voudrait nous séparer ! »

II

LE ROI BELE ET THORSTEN VIKINGSSON.

Le roi Bele, appuyé sur son glaive, était debout dans la salle royale; et auprès de lui se tenait Thorsten Vikingsson, le bon paysan (14), son vieux frère d'armes, presque centenaire, sillonné de cicatrices comme une pierre runique, et la tête ombragée d'une blanche chevelure.

Ils étaient là, ainsi qu'au milieu des montagnes, deux temples consacrés aux dieux : ils tombent en ruines, mais les runes de la sagesse sont gravées en grand nombre sur leurs murailles, et les sublimes souvenirs du passé, immortalisés dans leurs voûtes.

« Le soir approche, » dit le roi Bele, « pour moi l'hydromel est sans saveur, le casque est lourd. Le destin des hommes s'obscurcit à mes yeux, mais la splendeur du Valhalla s'avance; je sens venir la mort.

« J'ai fait appeler mes fils et le tien, car ils doivent être unis comme nous l'avons été. Je veux donner un conseil à ces jeunes aigles, avant que les paroles s'endorment sur mes lèvres mourantes. »

Et les jeunes gens entrèrent dans la salle, comme le roi l'avait ordonné. Helge marchait le premier, Helge, au visage sombre; il se plaisait à rester avec les prêtres, auprès des autels, et il arrivait les mains encore fumantes du sang des sacrifices (15).

Halfdan suivait son frère, Halfdan, le jeune homme à la blonde chevelure. Ses traits étaient nobles, mais encore efféminés; il paraissait porter comme un jouet l'épée suspendue à sa ceinture. On eût dit d'une jeune fille vêtue en guerrier.

Après eux, s'avançait Frithiof enveloppé d'un manteau bleu. Il les dépassait de toute la tête. C'était entre les deux frères comme le jour splendide entre la vermeille aurore et la sombre nuit.

« Mes fils, » dit le roi, « mon soleil se couche. Régnez dans l'union, dans la paix des frères, car l'union fait la force; elle ressemble à l'anneau sans lequel la lance tomberait impuissante.

« Que la force garde vos frontières, et que la paix fleurisse dans vos États, comme dans une enceinte inviolable. C'est pour protéger et non pour nuire que le glaive a été donné; et le bouclier est forgé pour servir de serrure à la grange du paysan.

« Celui qui opprime son propre pays est un insensé, car le roi ne peut rien sans le peuple. La cime

touffue de l'arbre se fane dès que la séve du tronc se dessèche sur l'aride montagne.

« Quatre colonnes soutiennent la voûte du ciel (16), mais le trône n'a pour base que la loi. Quand la violence juge au Ting (17), la ruine est proche ; mais la justice fait le bonheur du pays et la gloire du roi.

« Les dieux, Helge, habitent dans la salle des sacrifices, mais non comme l'escargot dans sa coquille. Partout où la lumière du jour resplendit, où résonne la voix, où la pensée prend l'essor, habitent les dieux puissants.

« Souvent le poumon du faucon sacrifié donne des signes perfides, et plus d'une rune gravée sur la poutre est menteuse ; mais dans les cœurs droits et intègres, ô Helge, Odin a imprimé des runes qui ne trompent jamais.

« Ne sois point dur, roi Helge, sois ferme ! Le glaive qui tranche le mieux est le plus flexible. La douceur est la parure des rois comme les fleurs celle du bouclier ; un jour de printemps est plus fécond que les frimas de l'hiver.

« Un homme sans ami, quelle que soit sa puissance, périra comme l'arbre du désert dépouillé de son écorce. Mais celui qui a des amis prospérera comme l'arbre planté dans un bocage où n'ose gronder la tempête, et où sa racine est arrosée par un frais ruisseau.

« Ne t'enorgueillis point de la gloire de tes ancêtres;

chacun n'a que sa propre gloire. L'arc que tu ne peux bander n'est point à toi. Que veux-tu faire d'un mérite qui dort dans la tombe? Le fier torrent passe la mer avec ses propres vagues.

« Et toi, Halfdan, sache que la joie du cœur est le partage de l'homme sage; mais une langue futile ne convient à personne, pas à un roi surtout. L'hydromel se fait avec du houblon et non pas seulement avec du miel. Mets de l'acier dans le glaive, et du sérieux dans les jeux, ô roi!

« Nul n'a trop de science, quelque sage qu'il soit. Il sait donc bien peu celui qui n'a point pour lui la sagesse. L'hôte ignorant est un sujet de mépris, fût-il placé au siége d'honneur; mais l'homme sage possède toujours l'oreille des convives, fût-il assis au dernier rang.

« Le chemin qui conduit chez un ami fidèle, chez un frère d'armes, est court, ô Halfdan, quelque éloignée que soit sa demeure; mais loin, bien loin est la maison d'un ennemi, quelque rapprochée qu'elle soit de la route.

« Ne choisis point ton confident au hasard : on laisse ouverte la maison pauvre, mais on ferme celle qui est riche. Ne prends qu'un seul confident, un second est inutile; car tout le monde connaît, ô Halfdan, ce que trois personnes savent. »

Thorsten se leva à son tour et dit :

« Il ne convient pas qu'un roi s'en aille seul chez Odin. Nous avons partagé les vicissitudes de la vie,

roi Bele, et la mort, je l'espère, nous la partagerons aussi.

« Frithiof, mon fils, la vieillesse a murmuré plus d'un conseil à mon oreille; je te les lègue. Sur les tertres funèbres, les oiseaux d'Odin (18) s'abattent, dans le Nord, et sur les lèvres du vieillard, les paroles de la sagesse.

« Avant toute chose honore les grands dieux, car le mal et le bien, comme la tempête et le soleil, viennent du ciel ! Le regard des dieux pénètre à travers la voûte secrète du cœur, quoiqu'elle soit fermée, et de longues années doivent expier la faute d'un moment.

« Obéis au roi. Un seul peut gouverner avec force et sagesse. La nuit sombre a plusieurs yeux, mais le jour n'en a qu'un. L'homme bon se soumet volontiers à celui qui vaut mieux que lui; et si le glaive a besoin de tranchant, il a besoin aussi de garde.

« Une grande force est un don des dieux. Mais, souviens-toi, Frithiof, que la force sans la sagesse est vaine. L'ours vaincu par un seul homme a la force de douze : pare les coups du glaive avec le bouclier, la violence avec la loi.

« L'homme superbe est redouté d'un petit nombre, mais il a la haine de tous; la présomption est mère de la chute. J'en ai vu plusieurs s'élever jusqu'au ciel, qui maintenant s'appuient sur des

béquilles; car le temps décide des récoltes, et le vent, de la fortune.

« Célèbre le jour, ô Frithiof, lorsque le soleil s'est couché, et la bière lorsqu'elle a été bue, et le conseil lorsqu'il a été suivi. Le jeune homme est plein de confiance, mais le combat éprouve le glaive, l'infortune l'ami.

« Ne te fie point à la glace de la dernière nuit, ni à la neige d'un jour de printemps, ni au serpent endormi, ni à la jeune fille assise sur tes genoux, car le cœur de la femme tourne sur des roues mobiles, et l'inconstance habite sous les globes de lis de son sein.

« Tu mourras, toi et tout ce que tu possèdes; mais je connais une chose qui ne meurt jamais : c'est le jugement sur l'homme mort. Veux donc tout ce qui est noble, fais tout ce qui est juste ! »

Ainsi, dans la salle royale, le vieillard donnait des conseils pleins de sagesse, et le skalde les répéta plus tard dans le Havamal (20). De générations en générations, ces paroles énergiques furent entendues, et du fond des tertres funèbres leur murmure retentit encore dans le Nord.

Ensuite les deux héros échangèrent des paroles pleines de cœur : ils parlèrent de leur fidèle amitié, si célèbre dans le Nord; ils dirent comment ils étaient restés unis jusqu'à la mort, dans le malheur et dans la joie, ainsi que deux mains jointes ensemble.

« Toujours adossés l'un à l'autre, de quelque côté

que vînt la Norne (21), elle rencontrait toujours un bouclier. Nous vous devançons maintenant au Valhalla, mes fils, puisse l'esprit de vos pères reposer sur vous ! »

Et le roi parla longuement du courage de Frithiof, de sa force héroïque, bien supérieure au sang royal. Et Thorsten parla longuement de l'éclat qui couronne les rois du Nord, les glorieux fils des Ases (22).

« Si vous restez unis, jeunes hommes, jamais le Nord, je le sais, ne verra votre vainqueur ; car la force, jointe à la majesté des rois, est comme le cercle d'acier autour du bouclier d'or.

« Saluez ma fille, mon bouton de rose ! elle a été élevée dans la retraite, comme il convenait à son rang ; gardez-la bien, et ne permettez pas à la tempête d'attacher ma tendre fleur à son casque !

« A toi, Helge, je lègue ma sollicitude de père ; oh ! aime mon Ingeborg comme ta fille. Rappelle-toi qu'une âme noble s'irrite de la violence, mais que la douceur conduit l'homme et la femme à ce qui est juste et honorable.

« Déposez-nous, mes fils, dans deux tertres, de chaque côté de la baie, près de la vague bleue, car son murmure est doux encore à l'âme ; et tels qu'un chant funèbre, ses battements retentissent sur le rivage.

« Quand la lune sèmera autour des montagnes sa pâle lueur, et que la rosée de minuit tombera sur

la pierre tumulaire, nous serons assis, ô Thorsten, sur les rondes collines, et nous parlerons, par-dessus l'eau, des choses à venir.

« Et maintenant, adieu, mes fils ! ne venez plus ici; la route que nous prenons conduit à Allfader. Nous soupirons après lui, comme le fleuve fatigué soupire après la mer. Que Frey (23), Odin et Thor vous bénissent ! »

III

FRITHIOF ENTRE EN POSSESSION DE SON HÉRITAGE

Et maintenant ils reposent dans leurs tertres (24), le roi Bele et le vieux Thorsten, aux lieux mêmes qu'ils avaient désignés : des deux côtés de la baie, on voit s'élever ces tertres qui renferment deux cœurs séparés par la mort. Helge et Halfdan, d'après la décision du peuple, héritèrent ensemble du trône de leur père; mais Frithiof, seul fils de Thorsten, ne partagea avec personne, et s'établit paisiblement à Framnäs.

A trois milles, et de trois côtés, son domaine déroulait ses vallées, ses collines et ses montagnes; mais le quatrième côté s'ouvrait sur la mer. Un bois de bouleaux couronnait la cime des collines; mais sur leurs flancs, l'orge agitait ses épis d'or, et le seigle élevait sa tige haute comme un homme. Des lacs nombreux présentaient leur miroir aux mon-

tagnes et aux grandes forêts, au fond desquelles des élans aux cornes majestueuses marchaient d'un pas royal et se désaltéraient dans l'onde de cent ruisseaux.

Sur le gazon des vallées paissaient des troupeaux à la peau luisante, dont les mamelles soupiraient après la main qui devait les soulager. Parmi eux, bondissaient çà et là une foule innombrable de blanches brebis, pareilles à ces nuages argentés qui errent dans le ciel, lorsque le vent souffle au printemps.

Deux fois douze coursiers, fougueux comme les vents enchaînés, piaffaient dans leurs étables et mangeaient l'herbe fanée; leurs crinières étaient nouées avec des cordes rouges, et leur sabot brillait couronné de fer.

La salle du festin, qui formait à elle seule un édifice, était bâtie en bois de sapin. Cinq cents hommes (en comptant dix douzaines par cent) ne pouvaient en remplir la vaste enceinte, lorsqu'ils s'assemblaient pour boire à la fête du solstice d'hiver. Dans toute la longueur de la salle régnait une table de chêne vert, polie et brillante comme l'acier. Deux colonnes s'élevaient près du siége d'honneur, représentant deux divinités sculptées en bois d'orme : Odin aux regards majestueux, Frey au front couronné du soleil.

Naguère, entre ces deux images, sur la peau d'un ours noir comme du charbon, à la gueule écarlate,

aux griffes chaussées d'argent, Thorsten était assis, au milieu de ses amis, tel que l'hospitalité au milieu des plaisirs. Souvent, tandis que la lune flottait à travers les nuages, le vieillard racontait les merveilles des pays lointains qu'il avait visités, et les exploits des Vikings, sur les mers de l'Orient, de l'Occident et du Nord.

Silencieux, attentifs étaient les convives; leurs regards restaient attachés aux lèvres du vieillard, ainsi que l'abeille au calice de la rose. Mais le skalde pensait à Brage (25), le dieu à la barbe d'argent, à la langue sillonnée de runes, lorsque sous le hêtre touffu, auprès de la source toujours murmurante de Mimer (26), comme une saga vivante, il raconte les traditions du passé.

Au centre de l'aire semée de paille, sur les pierres du foyer, la flamme petillait toujours joyeuse; et à travers l'ouverture du toit aérien, les étoiles, ces amies célestes, jetaient leurs regards dans la salle. Autour des murs, une longue rangée de boucliers et de casques était suspendue à des clous d'acier; et çà et là, entre eux, un glaive étincelait pareil à l'étoile qui tombe du ciel dans les soirées d'hiver; mais, plus que les casques et les glaives, resplendissaient les boucliers brillants comme le soleil, ou comme le disque argenté de la lune. Si parfois une jeune fille faisait le tour de la table pour remplir les coupes, elle baissait les yeux en rougissant; Son image reflétée dans les boucliers rougissait

aussi comme elle, et cela réjouissait les guerriers qui buvaient.

Riche était la maison. Partout où vous tourniez vos regards, vous y rencontriez des celliers bien garnis, des armoires pleines, des greniers abondamment pourvus. Mille trésors y étaient conservés, butin de la victoire : de l'or couvert de runes, de l'argent travaillé avec art.

Trois choses, cependant, l'emportaient sur toutes ces richesses : d'abord, un glaive qui se transmettait par héritage de père en fils : on l'appelait Angurvadel, et le frère de l'éclair. Il avait été forgé dans les contrées de l'Orient, comme le racontait la saga, et trempé dans le feu des dvergues (27). Björn, à la dent bleue, le porta le premier. Mais Björn le perdit avec la vie, lorsqu'il combattit près du golfe de Groning contre le puissant Vifell. Vifell avait un fils appelé Viking (28). Or, à Ullerăker régnait un roi vieux et infirme, qui avait une fille belle comme une fleur. Et voici que des profondeurs des bois s'élance un géant monstrueux, à la taille surhumaine, à la face velue, à l'âme féroce. Il demande un combat singulier, ou la fille du roi et le royaume. Aucun guerrier n'osait l'affronter, car il n'était point d'acier qui pût mordre sur son crâne, et c'est pourquoi on l'appelait Montagne-de-Fer (*Jernhös*). Viking, seul, Viking, à peine sorti de son quinzième hiver, accepta le défi, plein de confiance dans son bras et dans Angurvadel. D'un seul coup il fendit

jusqu'à la ceinture le monstre rugissant et sauva la belle jeune fille. Viking légua le glaive à Thorsten, son fils, et de Thorsten il échut en héritage à Frithiof. Quand il tirait ce glaive, sa lame resplendissait dans la salle, comme le feu rapide de l'éclair, ou comme l'aurore boréale. La garde en était d'or, et sur sa lame brillaient des runes merveilleuses, inconnues dans le Nord, mais connues aux portes du soleil, séjour de nos pères, avant que les Ases les eussent conduits dans ces régions. Faible était l'éclat de ces runes, tant que la paix régnait dans le pays; mais dès que Hildur (29) commençait ses jeux, elles devenaient brillantes et rouges comme la crête du coq, dans le feu du combat. Malheur à celui qui, dans la nuit des batailles, rencontrait cette lame aux runes flamboyantes ! — Angurvadel était célèbre au loin, on le regardait comme le premier des glaives du Nord.

Après lui, l'objet le plus précieux et le plus renommé de l'héritage était un bracelet forgé par le Vulcain du Nord, le boiteux Vaulund (30). Il pesait trois marcs, et était composé de l'or le plus pur. Le ciel était gravé sur ce bracelet avec les douze palais des Immortels, images mobiles des douze mois, appelés par les skaldes les demeures du soleil. On y voyait Alfhem, le château de Frey : c'est le soleil nouveau né qui recommence à monter dans le ciel, à l'époque du solstice d'hiver. On y voyait aussi Söquabäck; et dans la salle de ce palais, Odin assis

auprès de Saga (31) buvait son vin dans une coupe d'or. Cette coupe, c'est la mer dorée par les feux du matin; Saga, c'est le printemps gravé sur un champ de verdure avec des fleurs au lieu de runes. Balder y siégeait également sur son trône; c'est le soleil d'été qui verse ses trésors du haut du ciel : image du Bien, car le Bien est une lumière rayonnante, le Mal n'est que ténèbres. Le soleil se fatigue dans sa course; ainsi le Bien est pris de vertige sur la pente rapide des sommets, et tous deux se plongent en soupirant dans le séjour des ombres, dans le palais de Héla : c'est Balder sur le bûcher. Glitner (32), paisible demeure, était aussi représentée sur le bracelet; et l'on y voyait, une balance à la main, Forsete (33), le juge des tings d'automne, qui apaise toutes les querelles. Ces figures et beaucoup d'autres encore, symboles des luttes de la lumière sur la voûte du ciel et dans le cœur de l'homme, avaient été gravées par une main habile, sur le bracelet. Un magnifique bouton de rubis en couronnait le cercle, comme le soleil couronne le ciel. Depuis longtemps il passait en héritage dans la famille; son origine remontait, par les femmes, il est vrai, jusqu'à Vaulund, regardé comme son auteur. Une fois, pourtant, il fut volé par le brigand Sote, qui parcourait les mers du Nord, et qui disparut sans retour. Enfin, on raconta que sur les côtes de la Bretagne, Sote s'était enseveli tout vivant dans un tombeau, avec son vaisseau et ses trésors.

Mais le brigand, disait-on, n'y avait point trouvé la paix; il y était sans cesse tourmenté par les esprits. Ce récit parvint jusqu'aux oreilles de Thorsten; et soudain, accompagné du roi Bele, il monta sur son vaisseau, fendit les vagues écumantes, et aborda au rivage désigné.

Le tertre funéraire était élevé comme la voûte d'un temple, et vaste comme l'enceinte d'un palais bâti au milieu d'un champ de verdure; un rayon de lumière en jaillissait. A travers une fente de la porte, les guerriers regardèrent, et ils virent le vaisseau goudronné du pirate se dresser devant eux, avec ses ancres, ses mâts et ses vergues; et sur la poupe un spectre terrible vêtu d'un manteau de flammes. Il était sombre, et il essuyait son glaive teint de sang, mais sans pouvoir en effacer les taches. Tout l'or qu'il avait volé était entassé autour de lui, et le bracelet brillait à son bras. « Descendrons-nous pour combattre le troll, » murmura Bele, « deux contre un esprit de feu? » Mais le fier Thorsten répondit : « Un contre un, telle a toujours été la coutume de nos pères : je combattrai seul ! » Longtemps ils discutèrent qui des deux tenterait le premier ce dangereux exploit. Enfin, Bele prit son casque d'acier, y jeta deux noms, et à la lueur des étoiles, Thorsten reconnut le sien. Au premier coup de sa lance de fer, les verrous et les serrures volèrent en éclats, et le guerrier descendit. Depuis ce jour, quand on lui demandait ce qu'il avait vu dans

le sombre tertre, il gardait le silence, et il frémissait. Mais Bele avait entendu d'abord un chant de troll, puis un bruit retentissant, comme si des glaives se croisaient, puis un cri affreux, puis tout était retombé dans le silence. Thorsten s'élança hors du tombeau, pâle, bouleversé, anéanti, car c'est avec la mort qu'il avait combattu; mais il rapportait le bracelet. « Il m'a coûté cher, » disait-il souvent, « je n'ai tremblé qu'une fois dans ma vie, et c'est lorsque je l'ai arraché du bras du monstre. » Ce bracelet était célèbre au loin; c'était le premier des bijoux du Nord.

Enfin le trésor de famille renfermait le navire Ellida. Viking, dit-on, revenait un jour d'un combat, cinglant le long du rivage, lorsqu'il aperçut un homme qui se balançait insoucieux sur les débris d'un vaisseau, comme s'il se jouait avec les vagues. Sa taille était haute, sa figure noble, sa physionomie ouverte et sereine, mais mobile comme la mer qui miroite aux rayons du soleil. Il portait un manteau bleu et une ceinture d'or émaillée de corail. Sa barbe était blanche comme l'écume de la mer, sa chevelure verte comme ses ondes. Viking dirigea son vaisseau vers l'infortuné, le ramena dans sa maison roidi par le froid, et lui prodigua tous les soins de l'hospitalité. Mais lorsqu'il voulut lui persuader de prendre du repos, l'étranger sourit et dit : « Le vent est bon, et mon navire, comme tu le vois, n'est pas à dédaigner. Je ferai encore, je l'espère du moins, cent

milles, ce soir même. Merci, toutefois, pour l'invitation que tu m'as faite de si bon cœur! Que ne puis-je te laisser un souvenir! Mais toutes mes richesses sont au fond de la mer. Demain matin, cependant, tu trouveras peut-être un présent sur le rivage. »

Le lendemain, Viking était sur le rivage. Soudain, tel qu'un aigle de mer qui poursuit sa proie, un vaisseau s'élança dans la baie. Nul homme à son bord, pas même un pilote; et cependant le vaisseau dirigeait sa course tortueuse à travers les rochers et les récifs, comme si un esprit y eût fait sa demeure. Lorsqu'il eut touché le rivage, ses voiles se carguèrent d'elles-mêmes, et sans le secours d'aucune main humaine, son ancre coula dans l'abîme et le mordit avec ses ongles de fer. Viking restait silencieux, les yeux fixés sur le vaisseau merveilleux, et les vagues joyeuses chantaient : « Sauvé par toi, Aegir n'oublie pas sa dette; il te donne ce vaisseau! »

C'était un présent royal à voir. Les planches de chêne dont il était formé n'étaient point unies comme dans les autres; elles semblaient ne faire qu'une seule pièce. Il s'allongeait comme un dragon sur la mer; sa tête dominait la proue; sa gueule étincelait d'or et de pourpre, ses flancs étaient semés de jaune et d'azur; au-dessus de la poupe, sa queue redoutable formait un anneau hérissé d'écailles d'argent; ses ailes étaient noires et frangées de rouge, et

quand il les déployait, il égalait la tempête en vitesse et triomphait de l'essor de l'aigle. Lorsqu'il était rempli de guerriers armés, Ellida ressemblait à une ville royale flottante, à une forteresse en pleine mer. — Ce navire était célèbre au loin, c'était le premier des navires du Nord.

Tous ces trésors, et mille autres encore, composaient l'héritage paternel de Frithiof. Le Nord avait à peine vu un plus riche héritier, si ce n'est un fils de roi, car la puissance des rois dépasse toutes les autres. Mais si Frithiof n'était pas fils de roi, son cœur n'en était pas moins royal, dévoué à ses amis, noble, doux; et chaque jour grandissait sa renommée. Il avait à lui douze guerriers, compagnons d'armes de son père, princes dans le combat, vieillards aux cheveux blancs, mais à la poitrine d'acier, au front plein de cicatrices. A l'extrémité du banc de ces guerriers, était assis un jeune homme de l'âge de Frithiof, comme une rose au milieu de feuilles desséchées. Il s'appelait Björn : gai comme un enfant, mais ferme comme un homme, et sage comme un vieillard. Frithiof et lui avaient grandi ensemble, et ils avaient mêlé leur sang à la manière des frères d'armes du Nord, jurant de vivre unis dans la joie et dans la douleur, et de venger mutuellement leur mort.

Au milieu des guerriers et des convives rassemblés pour le repas funèbre, Frithiof, triste et les yeux pleins de larmes, buvait, selon l'antique usage,

à la mémoire de son père, et écoutait l'hymne funéraire que les skaldes (34) chantaient en l'honneur du vieux guerrier. Il s'approcha ensuite du siége de son père, qui était désormais le sien, et s'assit entre Odin et Frey. C'est la place de Thor dans le Valhalla.

IV

FRITHIOF DEMANDE LA MAIN D'INGEBORG

Les chants retentissent dans la salle de Frithiof et les skaldes célèbrent la gloire de sa race. Mais les chants ne réjouissent point Frithiof, il n'écoute point les hymnes des skaldes.

Et la terre a repris son vêtement de verdure, et les dragons sillonnent de nouveau les vagues. Mais le fils de Thorsten erre dans les bois et contemple la lune.

Naguère, cependant, il était si heureux, si plein de joie, car il avait pour convives le gai Halfdan et le sombre Helge, et avec eux leur jeune sœur.

Assis auprès d'elle, il lui pressait la main, et de temps en temps il se sentait en retour presser la sienne, et il regardait avec ravissement ces traits si aimés, si nobles.

Ils parlaient ensemble de ces heureux jours où la

rosée du matin s'épanchait encore sur leur vie ; de leurs souvenirs d'enfance, ces parterres de fleurs pour tout cœur généreux.

Elle le saluait de la part des vallées et des bois, de la part des noms qui croissaient dans l'écorce des bouleaux, des tertres funéraires où les chênes se nourrissent de la cendre des héros.

« On n'est pas aussi heureux dans le palais du roi, car Halfdan est un enfant, Helge est dur. Les fils du roi n'entendent autour d'eux que flatteries et sollicitations.

« Il n'y a là personne (ici elle rougit comme une rose), personne à qui l'on puisse confier une plainte. Que les salles royales sont étouffantes comparées aux vallées de Hilding !

« Et les colombes que nous avions nourries et apprivoisées ont fui maintenant, effrayées par l'épervier. Un seul couple reste encore, partageons-le, ô Frithiof !

« Ta colombe reviendra, sans doute, car elle aussi voudra rejoindre son ami. Attache sous son aile une douce rune, personne ne le saura. »

Et tout le jour ils s'étaient parlé ainsi à demi-voix, et quand vint la nuit, ils se parlaient encore : telle la brise du soir murmure au printemps dans les tilleuls verts.

Mais voici qu'Ingeborg est partie, et le courage de Frithiof s'est évanoui avec elle. Son jeune sang

monte à ses joues ; il brûle, il soupire sans cesse, et il reste silencieux.

Sa douleur, ses plaintes, il les confie à sa colombe ; et elle s'envole joyeuse avec sa lettre d'amour. Mais, hélas ! elle ne revint plus, elle resta auprès de sa compagne.

Une telle vie déplaît à Björn. « Que manque-t-il donc à notre jeune aigle pour être si morne, si mystérieux ? Sa poitrine est-elle blessée, ses ailes sont-elles brisées ?

« Que désires-tu, Frithiof ? N'avons-nous pas en abondance le lard jaune et l'hydromel ? N'avons-nous pas des skaldes nombreux dont les chants retentissent sans fin ?

« Le coursier piaffe dans son étable, le faucon crie avec fureur après sa proie. Mais Frithiof ne chasse que dans les nuages, il ne sait que se consumer et gémir.

« Ellida s'agite impatient sur la vague ; il secoue le câble de son ancre. Reste en repos, Ellida, car Frithiof veut la paix et non le combat.

« Mourir dans son lit est une mort aussi ! Je mettrai moi-même un terme à ma vie avec mon glaive, à l'exemple d'Odin. Point de crainte, nous serons les bienvenus auprès de la pâle Héla. »

Alors Frithiof rendit la liberté à son vaisseau, et la voile s'enfla, et la vague frémit ; et il se dirigea, à travers la baie, vers les fils du roi.

Ce jour-là, ils étaient assis sur le tertre de Bele,

écoutant les réclamations du peuple et faisant des lois. Mais Frithiof éleva la voix, et ses paroles retentirent dans les montagnes et dans les vallées.

« Rois, dit-il, la belle Ingeborg est chère à mon cœur. Je vous la demande pour fiancée. Cette union était aussi dans les desseins du roi Bele.

« Il nous a fait élever ensemble chez Hilding, comme deux jeunes arbres dont les cimes se développent en s'entrelaçant. Freya les a liées ensuite avec un lacet d'or.

« Mon père n'était point roi, ni même jarl, mais sa mémoire vit dans les chants des skaldes. Des tombes aux voûtes élevées racontent sur des pierres runiques les exploits de mes ancêtres.

« Il me serait facile de conquérir un royaume, mais je préfère demeurer sur la terre de ma patrie. Là, je protégerai de mon bras la maison du roi et la cabane du pauvre.

« Nous voilà sur le tertre de Bele; il entend chacune de nos paroles, du sein profond de la terre Le vieillard enseveli joint ses prières à celles de Frithiof, réfléchissez, ô rois ! »

Alors Helge se leva et répondit avec mépris : « Notre sœur n'est pas pour un fils de paysan. C'est aux rois du Nord et non à toi à se disputer la main de cette fille du Valhalla.

« Vante-toi, si tu veux, d'être salué comme le premier dans le Nord. Dompte les hommes par ta force et les femmes par tes paroles. Mais le sang

d'Odin, je ne le donnerai point pour prix de la présomption.

« Mon royaume n'a pas besoin de toi, je le défendrai moi-même. Si tu veux être mon homme, il y a une place vacante parmi les gens de ma maison, je te la donnerai. »

« Ton homme! non, je ne le serai point, » répondit Frithiof; « comme mon père, je n'appartiens qu'à moi seul. Allons, Angurvadel, sors de ton fourreau d'argent, ne tarde point! »

Et la lame bleue étincelait au soleil, et ses runes flamboyaient sanglantes. « O Angurvadel, s'écrie Frithiof, tu es pourtant, toi, de vieille noblesse! »

« Si le respect pour ce tombeau ne retenait mon bras, à l'instant je t'abattrais à mes pieds, misérable monarque. Je veux t'apprendre, cependant, à ne point t'approcher, une autre fois, trop près de mon glaive. »

Il dit, et d'un seul coup fend en deux parts le bouclier d'or de Helge, suspendu à un arbre; les éclats roulent avec fracas sur le tertre, qui fait entendre un gémissement sourd.

« Bien frappé, mon glaive! maintenant, dors et rêve à de plus nobles exploits. En attendant, cache tes runes de feu, et cinglons vers notre demeure, à travers les vagues azurées! »

V

LE ROI RING

Le roi Ring éloigna de la table son siége d'or, et les guerriers et les skaldes se levèrent pour écouter les paroles de ce chef célèbre dans le Nord; car il était sage comme Mimer, doux comme Balder.

Son royaume était semblable à un bois sacré, séjour des dieux : les armes n'en troublaient jamais les tranquilles et frais ombrages; l'herbe y croissait en paix et les roses y fleurissaient.

Seule, la justice sévère, mais clémente, régnait dans le pays. Chaque année la paix apportait son tribut, et l'or des moissons couvrait au loin la terre et resplendissait au soleil.

Et les vaisseaux aux flancs noirs, aux ailes blanches, arrivaient de cent régions lointaines, chargés de richesses acquises au prix d'autres richesses.

Là, la liberté prospérait à côté de la paix, et cha-

cun aimait le père du pays, tout en exprimant librement sa pensée, dans les Tings.

Depuis trente hivers il gouvernait, dans la paix et dans la prospérité, les fils du Nordland. Nul ne retournait mécontent dans ses montagnes, et chaque soir son nom montait au temple d'Odin, mêlé aux prières du peuple.

Et le roi Ring éloigna de la table son siége d'or, et tous se levèrent joyeux pour écouter les paroles du roi célèbre dans le Nord; mais il soupira profondément, et il parla et il dit :

« Ma reine est assise dans le Folkvang (35) sur des tapis de pourpre, mais ici le gazon croît sur sa cendre, et le parfum des fleurs qu'arrose le ruisseau flotte autour de sa tombe.

« Jamais plus je ne rencontrerai de reine aussi bonne, aussi belle; elle était la gloire de mon royaume. Elle est allée dans le sein des dieux jouir de la félicité du Valhalla. Mais les prières du peuple, les prières de mes enfants demandent une mère.

« Le roi Bele, que les vents de l'été ont amené tant de fois dans ma demeure, a laissé une fille; c'est sur elle, sur ce gracieux lis au teint d'aurore, que mon choix est tombé.

« Je sais qu'elle est jeune et que les jeunes filles aiment à cueillir les fleurs; pour moi, hélas! je tombe déjà en graine, et les hivers sèment leur neige dans mes rares cheveux.

« Mais si elle peut aimer un homme loyal malgré

ses blancs cheveux, si elle veut donner ses soins aux petits enfants qui ont perdu leur mère, alors l'automne offrira son trône au printemps.

« Prenez de l'or sous les voûtes; tirez du coffre de chêne des joyaux pour la fiancée; et vous, skaldes, suivez avec vos harpes, car le dieu du chant est avec nous lorsque nous demandons la main d'une femme, comme lorsque nous nous délassons dans les jeux. »

Et les envoyés partirent avec grand bruit, portant de l'or et des prières; et les skaldes suivirent en grand nombre, en chantant des chants héroïques, et ils se présentèrent devant les fils du roi Bele.

Trois jours se passèrent à boire; mais le quatrième jour, les envoyés du vieux roi demandèrent à Helge une réponse, car ils désiraient bientôt partir.

Helge sacrifia des faucons et des chevaux au milieu des bois verdoyants; il interrogea la prophétesse et le prêtre des sacrifices, sur le parti qu'il devait prendre pour la belle Ingeborg.

Mais ni les entrailles des victimes, ni les prêtres, ni la prophétesse ne se montrèrent favorables, et le roi Helge, effrayé de ces signes, répondit par un refus, car l'homme doit obéir quand les dieux parlent.

Le joyeux Halfdan sourit et dit : « Adieu la fête ! Le roi Barbe-Grise aurait bien dû venir lui-même : j'aurais aidé avec plaisir ce brave vieillard à remonter sur son cheval. »

Les messagers s'en retournèrent avec colère et racontèrent au roi Ring l'injure qui lui avait été faite. Mais celui-ci répondit sèchement que bientôt le roi Barbe-Grise aurait lui-même vengé son honneur.

Et il frappa sur son bouclier suspendu au tronc d'un haut tilleul, et les dragons aux crêtes sanglantes s'élancèrent sur la mer, et les casques s'agitèrent au souffle des vents.

Et le message de guerre vola jusqu'au royaume de Helge, qui répondit d'une voix sombre : « Le roi Ring est puissant ; le combat sera terrible ; je placerai ma sœur dans le temple, sous la protection de Balder. »

Maintenant, sur un banc sacré, la jeune fille est assise pleine de tristesse. Elle brode un tissu d'or et de soie, et les pleurs inondent son sein, pareils à la rosée qui tombe sur les lis.

VI

FRITHIOF JOUE AUX ÉCHECS

Björn et Frithiof étaient assis devant un échiquier splendide à voir. Les cases en étaient alternativement d'or et d'argent.

Hilding entra. « Assieds-toi, père clféri, prends le siége d'honneur, vide la coupe, et permets que j'achève la partie. »

Hilding dit : « Je viens, ô Frithiof, t'apporter les prières des fils de Bele. Les nouvelles sont mauvaises, et sur toi seul repose l'espoir du pays. »

Frithiof chante : « Prends garde à toi, Björn, le roi est en danger. Un paysan * peut le sauver ; les paysans sont faits pour être sacrifiés. »

« Frithiof, n'irrite point les rois ; les petits de l'aigle deviennent forts, et quoiqu'ils soient faibles

* En suédois on désigne le pion des échecs par le mot *bonde* (paysan). Frithiorf joue sur cette équivoque.

devant Ring, leur puissance est bien au-dessus de la tienne. »

« Björn, je vois que tu menaces la tour, mais je repousserai facilement ton attaque. La tour deviendra imprenable en s'enfermant dans ses retranchements. »

« Ingeborg est dans l'enclos de Balder, et passe ses jours à pleurer; ne pourra-t-elle, l'affligée aux yeux bleus, t'engager à combattre? »

« Björn, tu poursuis en vain la reine; elle m'a été chère dès les jours de mon enfance. C'est la meilleure pièce du jeu; quoi qu'il arrive, elle sera sauvée. »

« Frithiof, tu refuses donc de répondre? Ton père nourricier sortira-t-il de ta maison sans avoir été entendu, parce que ta partie ne finit point? »

Alors Frithiof se leva, prit la main de Hilding dans la sienne, et lui dit : « Père, j'ai déjà répondu, et tu as entendu la résolution de mon cœur.

« Va raconter aux fils de Bele ce que je t'ai dit. Ils ont blessé mon honneur; nul lien ne m'attache à eux; je ne serai jamais leur homme. »

« Eh bien, prends la route qui te convient; je ne veux point blâmer ta colère. Puisse Odin te conduire pour le mieux! » Ainsi parla Hilding, et il partit.

VII

BONHEUR DE FRITHIOF

Que les fils du roi Bele errent à leur gré de vallée en vallée, pour demander des glaives ! Ils n'auront pas le mien. L'enclos de Balder, voilà mon champ de bataille, voilà mon univers. Non, je n'en détournerai point mes regards pour m'occuper de la vengeance des rois, des chagrins de la terre. Je veux seulement boire la joie des dieux, cœur à cœur, avec mon Ingeborg.

Aussi longtemps encore que le soleil épanchera sa pourpre splendide et brûlante sur les fleurs, semblable au léger voile rose qui couvre un monde de fleurs, le sein de mon Ingeborg, aussi longtemps, dévoré d'impatience, d'une impatience éternelle, je poursuivrai ma course errante sur le rivage, et je tracerai en soupirant, sur le sable, avec mon glaive, ce nom bien-aimé.

Qu'elles fuient lentement, les heures paresseuses! O fils de Delling (36), pourquoi t'arrêter si longtemps? N'as-tu donc jamais vu ni les montagnes, ni les bosquets, ni les golfes, ni les îles? N'est-il point de vierge aux salles de l'Occident qui soupire après toi, qui s'élance vers ton sein, et qui brûle de te parler d'amour et encore d'amour?

Mais enfin, fatigué de ta course, voilà que tu t'abaisses, et le soir tire son rideau de pourpre sur la joie des dieux. Les ruisseaux de la terre murmurent l'amour, les vents du ciel murmurent l'amour. Sois la bienvenue, ô nuit, mère des dieux, à la robe d'hymen semée de perles!

Qu'elle est silencieuse la marche des étoiles sublimes, semblable à celle d'un amant qui se glisse chez sa bien-aimée! Franchis la baie, ô mon Ellida! en avant, en avant, ô vague bleue! Vois, sur l'autre rive est le bois sacré; nous cinglons vers des divinités amies; là-bas s'élève le temple de Balder; il abrite la déesse de l'amour.

Quel bonheur! Déjà je touche au rivage. O terre, reçois mon baiser, et vous aussi, petites fleurs qui semez de blanc et de rose la route tortueuse! O lune, qui verses ta lumière sur le bois et sur le temple, sur la colline et sur les tombeaux, qu'il est beau ton disque, lorsqu'il repose là et qu'il y rêve, tel que Saga, dans une maison nuptiale!

Qui t'a appris, ô ruisseau qui parles avec les fleurs, qui t'a appris la voix de mon cœur? Qui vous a donné,

ô rossignols du Nord, cette plainte ravie à mon âme? Sur la voûte d'azur, avec la pourpre du soir, les alfes ont peint l'image de mon Ingeborg; mais cette image irrite la jalouse Freya, elle l'efface avec son souffle.

Mais qu'elle soit effacée, cette image, qu'importe! La voilà elle-même, la voilà belle comme l'espérance, fidèle comme un souvenir d'enfance; elle vient pour couronner mon amour. Viens, ô ma bien-aimée; laisse-moi te presser sur ce cœur qui t'aime; désir de mon âme, bonheur de ma vie, viens dans mon sein, viens te reposer dans mon sein!

Aussi légère que la tige du lis, aussi riche que la rose épanouie, tu es aussi pure que le vouloir des dieux, et pourtant aussi brûlante que Freya. Baise-moi, ô ma beauté; laisse ma flamme t'envelopper de ses ardeurs! Ah! dans l'étreinte de ton baiser, le globe de la terre, la voûte du ciel, tout s'évanouit et disparaît.

Ne crains rien, nul danger ne nous menace. Björn est là-bas qui veille avec son glaive et assez de guerriers pour nous défendre, s'il le faut, contre un monde. Ah! s'il m'était donné de combattre pour toi, en te pressant, comme maintenant, dans mes bras! Oui, j'irais avec bonheur au Valhalla, si tu devais être ma Valkyrie (37), ô Ingeborg!

Que murmures-tu de la colère de Balder? Il ne peut s'irriter, ce dieu doux, ce dieu aimant que nous adorons; notre amour est son ouvrage. Le dieu au

front couronné de lumière, au cœur éternellement fidèle, n'eut-il pas pour Nanna un amour aussi pur, aussi tendre que celui que j'ai pour toi?

Voilà son image, et lui-même est près de nous. Comme son regard est plein de douceur, plein de suave protection! Je veux lui offrir en sacrifice un cœur brûlant et plein d'amour. Fléchis le genou avec moi! Il n'est point pour Balder de don plus précieux, de don plus beau que celui de deux cœurs qui se jurent, à son exemple, une fidélité éternelle.

Mon amour est du ciel, plus encore que de la terre, ne le méprise point! Il a été nourri au ciel, et il soupire après sa patrie. Oh! heureux celui qui déjà y réside! Heureux moi-même si je pouvais mourir avec toi et m'envoler triomphant au temple des dieux, porté sur les bras de ma pâle amante!

Quand tous les autres guerriers monteraient leurs coursiers, et se précipiteraient des portes d'argent vers les champs du combat, je resterais à tes côtés, amant fidèle, les yeux fixés sur toi. Quand les vierges du Valhalla porteraient le long des tables l'hydromel à l'écume d'or, ma coupe ne frapperait que la tienne, et je murmurerais à ton oreille des paroles de tendresse et d'amour.

J'élèverais pour nous un berceau de verdure, sur le promontoire, près d'une vague bleue. Là, nous nous reposerions dans la paix, à l'ombre des arbres chargés de fruits. Et lorsque le soleil du Valhalla

rallumerait son flambeau (que son éclat est vif et splendide!), nous reprendrions notre essor vers les dieux, mais en regrettant notre retraite.

Je couronnerais d'étoiles et ton front et l'or de ta chevelure. Dans la salle de Vingolf (38), je voudrais, au feu de la danse, colorer de pourpre mon pâle lis, puis l'emporter loin de la fête, dans l'asile de l'amour et de la paix, où Brage, à la barbe d'argent, répéterait chaque soir de nouveaux chants d'hyménée.

Comme le rossignol chante dans les bois! ce chant vient des rives du Valhalla. Comme la lune resplendit sur les flots! cet éclat vient des régions de la mort. Ce chant, cet éclat annoncent un monde d'amour sans douleur. Ah! ce monde, je voudrais le contempler avec toi, avec toi, mon Ingeborg.

Ne pleure pas, la vie bouillonne encore dans mon sang, ne pleure pas! Les rêves de l'amour et de l'homme se plaisent à errer dans les cieux. Mais dès que tu étends les bras vers moi, dès que tes regards reposent sur les miens, avec quelle facilité j'oublie, pour revenir à toi, tous les bonheurs des dieux!

« Silence! c'est l'alouette! » — Non, c'est la colombe qui raconte son amour à la forêt. L'alouette dort encore sur le gazon, auprès de sa compagne, dans son nid bien chaud. Elles sont heureuses; personne ne les sépare, que le jour se lève ou qu'il se

couche; leur vie est libre comme l'aile qui les porte joyeuses à travers les airs.

« Regarde, voici le jour! » — Non, c'est la flamme de quelque fanal à l'orient. Nous pouvons encore mêler nos paroles; cette nuit si douce n'est pas encore finie. Oublie l'heure de ton réveil, astre doré du jour, Frithiof te le permet; dors si tu veux jusqu'à Ragnarök (39).

Hélas! vaine espérance! déjà le vent du matin soupire, déjà les roses de l'Orient s'épanouissent, fraîches comme les joues d'Ingeborg. Une troupe de chanteurs ailés, troupe insouciante, gazouille dans les airs lumineux; et la vie s'agite, et la vague brille, et les ombres et l'amant prennent la fuite.

Le voilà dans toute sa gloire! O soleil d'or, grâce pour ma prière! oui, je le sens, un dieu s'approche, éclatant de beauté et de magnificence. Ah! heureux celui qui s'élancerait dans la carrière avec cette puissance, heureux celui qui, joyeux et fier, revêtirait ainsi sa vie de lumière et de triomphe!

Je place ici sous ton regard ce qu'il a vu de plus beau dans le Nord. Prends-la sous ta garde, ô soleil sublime! Elle est ton image sur la terre; son âme est pure comme tes rayons, ses yeux sont bleus comme ton ciel, et l'or qui brille sur ton front brille aussi dans les boucles de sa chevelure.

Adieu, ma bien-aimée, une autre nuit, une nuit plus longue, nous nous reverrons encore. Adieu!

encore un baiser sur ton front, encore un baiser sur tes lèvres! Dors maintenant, rêve de moi; ne t'éveille qu'au milieu du jour, et, dans ton âme fidèle, compte les heures comme moi, soupire, brûle comme moi. Adieu, adieu!

VIII

LA SÉPARATION

Ingeborg. — Déjà le jour se lève, et Frithiof ne vient pas! Hier cependant le Ting a eu lieu sur le tertre de Bele, place bien choisie pour décider du sort de sa fille. Que de prières, que de larmes comptées par Freya, il m'en a coûté, pour fondre les glaces de la haine autour du cœur de Frithiof et pour arracher de ses lèvres superbes la promesse de tendre encore une fois la main à une réconciliation! Ah! l'homme est cruel! Quand il s'agit de son honneur (c'est ainsi qu'il nomme son orgueil), il se soucie peu de briser un cœur fidèle de plus ou de moins. La pauvre femme attachée à son sein ressemble à la plante mousseuse qui étale sur les rochers ses fleurs pâles; l'humble plante trouve à peine un soutien sur la pierre et ne se nourrit que des larmes de la nuit.

C'est donc hier que mon sort a été décidé; le soleil s'est couché depuis, et Frithiof ne revient pas. Les pâles étoiles s'éteignent et disparaissent l'une après l'autre, et chacune emporte avec elle une de mes espérances dans la tombe. Mais, aussi, pourquoi espérer? Les dieux du Valhalla ne m'aiment point, je les ai irrités. Le grand Balder, à la garde duquel on m'a confiée, est outragé, car un amour humain n'est pas assez saint pour les regards des dieux, et les joies de la terre ne doivent point s'introduire sous les voûtes habitées par ces puissances sévères. Et cependant quel est mon crime? Pourquoi ce dieu si doux s'irrite-t-il de l'amour d'une jeune fille? N'est-il pas aussi pur que l'onde brillante d'Urda, aussi innocent que les rêves du matin de Gefion (40)? Le soleil ne détourne point de deux amants son chaste regard, et la veuve du jour, la nuit étoilée, écoute avec joie, au milieu de son deuil, les serments de leurs cœurs. Comment donc ce qui est permis sous la voûte du ciel peut-il devenir criminel sous la voûte d'un temple? J'aime Frithiof. Ah! aussi loin que s'étend mon souvenir, je l'ai aimé; cet amour est né avec moi; je ne sais quand il a commencé, je ne vois même, dans ma pensée, aucun temps de ma vie où il n'ait fait battre mon cœur. De même que le fruit embrasse son noyau, grandit et arrondit autour de lui, aux rayons du soleil d'été, son globe d'or; de même j'ai grandi, j'ai mûri autour de cet amour, et mon être n'est

que l'écorce visible qui l'enveloppe. Pardonne-moi, ô Balder! je suis entrée dans ton temple avec un cœur fidèle, je veux en sortir avec un cœur fidèle; je l'emporterai avec moi par delà le pont de Bifrost (41), et je me présenterai avec tout mon amour devant les dieux du Valhalla. Comme eux, cet amour est fils des Ases; il se mirera dans les boucliers, et il s'élancera sur des ailes de colombe, à travers les espaces infinis, jusqu'au sein d'Allfader, où il a pris son origine. — Pourquoi, ô Balder, froncer ainsi, au crépuscule du matin, tes sourcils lumineux? Dans mes veines, comme dans les tiennes, le sang du vieil Odin bouillonne. Que demandes-tu à ta parente? Je ne puis te sacrifier mon amour, je ne le veux pas, car il est digne de ton ciel. Mais je puis te sacrifier le bonheur de ma vie, je puis le rejeter loin de moi, comme une reine rejette loin d'elle son manteau, sans cesser pour cela d'être reine. C'en est fait! le sublime Valhalla n'aura pas à rougir de ceux de sa race; je veux, comme le héros, aller au-devant de mon destin. Mais voilà Frithiof! qu'il est pâle et sombre! Tout est perdu! Ma Norne en courroux l'accompagne. Courage, mon âme! Sois le bienvenu, quelque tard que tu arrives! Notre sort est décidé, je le lis sur ton front.

Frithiof. — N'y lis-tu pas aussi des runes de sang, qui parlent d'outrage, de dédain et d'exil?

Ingeborg. — O Frithiof, sois calme, et raconte-

moi ce qui est arrivé. Depuis longtemps je pressens le malheur; je suis préparée à tout.

FRITHIOF. — J'étais venu au Ting qui se tenait sur le tertre de ton père. Autour de ses flancs verdoyants, bouclier contre bouclier, glaive en main, les hommes du Nord s'élevaient en spirale jusqu'à la cime. Mais sur la pierre du juge, sombre comme un nuage qui porte la foudre, ton frère Helge siégeait, Helge, l'homme de sang, à la figure pâle, aux regards lugubres; et, auprès de lui, Halfdan, le grand enfant, dont la main insoucieuse jouait avec son glaive comme avec un hochet. Je m'approchai, et je dis : « La guerre frappe sur les boucliers, aux frontières du pays. Ton royaume, ô Helge, est en danger. Donne-moi ta sœur, et je te prêterai l'appui de mon bras dans le combat; il pourra t'être utile. Que toute haine cesse entre nous, je n'en conserve pas volontiers contre le frère d'Ingeborg. Sois juste, ô roi! sauve en même temps ta couronne d'or et le cœur de ta sœur! Voici ma main! Asa Thor est témoin que c'est la dernière fois que je te l'offre pour la réconciliation. »

Alors une clameur s'éleva dans l'assemblée. Mille glaives frappèrent sur mille boucliers en signe d'approbation, et le bruit des armes monta jusqu'au ciel, qui accueillit avec joie cet hommage rendu par des hommes libres à ce qui est juste. « Donne-lui Ingeborg, donne-lui ce lis, le plus beau, le plus gracieux de nos vallées; il est le meilleur glaive du

pays; donne-lui Ingeborg. » Mon père nourricier, le vieux Hilding, à la barbe d'argent, s'avança alors et prononça un discours rempli de sagesse, où les sentences concises résonnaient comme des coups de glaive. Halfdan lui-même se leva de son siége royal, et adressa à son frère des paroles et des regards suppliants. Ce fut en vain. Chaque prière fut perdue, ainsi qu'un rayon du soleil qui tombe sur le rocher, sans y faire éclore aucune plante. Le visage du roi Helge demeura impassible; on n'y put lire qu'un pâle Non, à toutes les prières des hommes. « J'aurais pu, » dit-il avec mépris, « donner Ingeborg au fils du paysan, mais un profanateur de temple ne me paraît pas convenir à la fille du Valhalla. Frithiof, n'as-tu pas profané le temple de Balder? N'as-tu pas visité ma sœur dans son sanctuaire, lorsque le jour se retirait devant votre rendez-vous? Oui, ou non? » — Alors un cri retentit dans l'assemblée : « Dis non, dis non, nous croirons à ta parole, et nous demanderons pour toi la jeune fille, pour toi, fils de Thorsten, aussi grand qu'un fils de roi; dis non, dis non, et Ingeborg est à toi! » — « Le bonheur de ma vie, » répondis-je, « est suspendu à un mot; mais sois sans crainte, roi Helge, je ne veux devoir à un mensonge ni les joies du Valhalla, ni les joies de la terre. Oui, j'ai vu ta sœur, je lui ai parlé dans la nuit du temple, mais je n'ai point profané le sanctuaire de Balder. » — Je ne pus en dire davantage. Un murmure d'horreur traversa le

Ting. Ceux qui étaient près de moi reculèrent comme devant un pestiféré; et quand je portai mes regards autour de moi, la superstition insensée avait glacé toutes les langues et pâli toutes les joues, qui brûlaient auparavant d'une joyeuse espérance. Helge triomphait. Il parla, mais d'une voix aussi sinistre, aussi pleine de haine que celle du spectre de Vala (42), dans le chant de Vegtam, lorsqu'il prédit à Odin le malheur des Ases et la victoire de Hela. « Je pourrais, » dit-il, « punir ton crime de l'exil ou de la mort, ainsi que l'ont décrété nos ancêtres, mais je serai clément comme le dieu dont tu as violé le sanctuaire. Au sein des mers de l'Occident, il est un groupe d'îles où règne le Jarl Angantyr. Tant que vécut Bele, ce Jarl paya chaque année son tribut; maintenant il le refuse. Traverse les flots, et fais-nous rendre ce tribut; c'est le seul châtiment que j'inflige à ton audace. On dit, » ajouta-t-il avec une outrageante ironie, « qu'Angantyr a la main dure, et qu'il garde ses trésors comme le dragon Fafner, mais qui pourrait résister à notre nouveau Sigurd Fafnersban? Tente cet exploit; c'est plus digne d'un homme que de séduire une jeune fille dans l'enclos de Balder. L'été prochain, nous t'attendons ici avec toute ta gloire, mais surtout avec le tribut. Sinon, Frithiof, nous te tiendrons tous pour infâme, et, pour toute ta vie, nous te proscrirons de notre royaume. » Tel fut l'arrêt de Helge, et le Ting se sépara.

INGEBORG. — Et ta résolution?

FRITHIOF. — Me reste-t-il quelque choix? Mon honneur n'est-il pas attaché à son ordre? Mais je saurai le délier, Angantyr eût-il caché son vil trésor dans le fleuve de Nastrand (43). Je pars aujourd'hui.

INGEBORG. — Ainsi, tu m'abandonnes?

FRITHIOF. — Non, tu me suivras..

INGEBORG. — Impossible.

FRITHIOF. — Écoute-moi, écoute-moi avant de répondre. Il paraît que ton habile frère Helge a oublié qu'Angantyr était l'ami de mon père aussi bien que celui de Bele. Peut-être donnera-t-il de bonne volonté ce que je vais lui demander; sinon, je porte là, à mon côté gauche, un puissant et énergique instrument de persuasion. Cet or tant désiré, je l'enverrai à Helge, et nous serons ainsi sauvés à tout jamais du couteau sanglant de cet hypocrite couronné. Ensuite, belle Ingeborg, nous lancerons Ellida à travers des mers inconnues, et il nous portera sur quelque rivage ami, qui donnera asile à un amour exilé. Que m'importe le Nord? Que m'importe ce peuple qui pâlit à la première parole de son roi, et qui veut porter une main sacrilége dans le sanctuaire de mon cœur, dans le calice de fleurs de mon être? Je le jure par Freya, ils n'y réussiront pas. Un misérable esclave vit attaché à la glèbe qui l'a vu naître; mais moi, je veux être libre, libre comme le vent des montagnes. Une poignée de

poussière du tertre de ton père, une poignée de celui du mien trouveront encore place sur mon vaisseau; c'est tout ce qu'il nous faut du sol de la patrie. Ma bien-aimée, il est un autre soleil que celui qui pâlit au-dessus de ces montagnes de neige; il est un ciel plus beau que le nôtre, un ciel dont les douces étoiles aux clartés divines promènent leurs regards, pendant les chaudes nuits de l'été, à travers les bois de lauriers, sur de fidèles amants. Mon père Thorsten Vikingsson a porté au loin la guerre, et souvent, à la lueur du foyer, pendant les longues soirées d'hiver, il nous parlait des mers de la Grèce et de leurs îles, semblables à de frais bosquets suspendus sur des vagues resplendissantes. Une race puissante y habitait jadis, et de grands dieux y étaient adorés dans des temples de marbre. Maintenant ces temples sont abandonnés, l'herbe croît dans les sentiers déserts; les fleurs germent du sein des runes qui racontent la sagesse du passé, et de légères colonnes s'élancent entourées des pampres du Midi. Dans cette contrée, la terre pourvoit d'elle-même et sans semence aux besoins des hommes. Des fruits dorés brillent dans le feuillage, des grappes de pourpre se balancent à chaque branche, aussi riches, aussi luxuriantes que tes lèvres. Là, mon Ingeborg, nous nous bâtirons un autre Nord plus beau que celui-ci; nous remplirons de notre amour fidèle les voûtes légères des temples, et nous réjouirons encore, par le spectacle des vo-

luptés de la terre, les dieux voués à l'oubli. Lorsqu'aux rayons du soleil du soir, le nautonnier passera devant notre île, les voiles pliées (car les tempêtes ne se rencontrent point dans ces parages), et que, du sommet de la vague rose, il jettera ses regards joyeux vers le rivage, il découvrira sur le seuil du temple une nouvelle Freya (je crois qu'il l'appelle Aphrodite), et il admirera ces blonds cheveux caressés par les vents, ces yeux plus brillants que le ciel du Midi. Puis on verra s'élever peu à peu autour d'elle une petite famille d'Alfes, avec des joues où toutes les roses du Midi sembleront se jouer avec les neiges du Nord. Ah! Ingeborg, qu'il est beau, qu'il est près de nous le bonheur que la terre réserve à deux cœurs fidèles! S'ils ont le courage de le saisir, il les suit aussitôt, et ici même, au-dessous des nuages, il leur bâtit un voluptueux Vingolf. Viens, hâte-toi! Chaque parole nous ravit un instant de notre félicité! Tout est préparé. Déjà Ellida déploie pour la fuite ses sombres ailes d'aigle, et les vents favorables nous montrent la route qui doit nous emporter à jamais, loin de ces rives superstitieuses. Pourquoi tardes-tu?

Ingeborg. — Je ne puis te suivre.

Frithiof. — Tu ne peux me suivre?

Ingeborg. — Heureux Frithiof! Tu ne suis personne, toi; tu marches le premier, comme la proue de ton navire, et ta volonté dirige son gouvernail, de sa main puissante, à travers les vagues irritées.

Qu'il en est autrement de moi ! Ma destinée repose dans une main étrangère, et cette main ne lâchera pas sa proie, quelque sanglante qu'elle soit. Se sacrifier, gémir, se consumer dans un long chagrin, voilà la liberté de la fille des rois !

Frithiof. — Ta liberté dépend de toi ! Ton père dort dans la tombe.

Ingeborg. — C'est Helge qui est mon père, qui tient la place de mon père ; c'est de lui que dépend le don de ma main. La fille du roi Bele ne dérobera point son bonheur, quelque près d'elle qu'il soit placé. Que deviendrait la femme, si elle brisait les liens par lesquels Allfader a rattaché sa faible existence à celle d'un être plus fort ? Elle ressemble au pâle lis des eaux, qui s'élève avec la vague et retombe avec elle ; le vaisseau de l'homme de mer passe et ne s'aperçoit pas qu'il brise sa tige. Tel est son destin ! Cependant, tant que sa racine tient au sable, la plante a encore son prix ; elle emprunte la beauté des pâles étoiles ses sœurs, étoile elle-même sur l'abîme bleu. Mais dès qu'elle s'en détache, elle n'est plus qu'une feuille fanée, qui flotte sur les vagues désertes.

La nuit dernière, nuit affreuse ! je t'attendais toujours, et tu ne vins pas ; et les enfants de la nuit, les pensées sérieuses à la chevelure noire, passaient devant mes yeux sans sommeil, mes yeux brûlants et vides de larmes ; et Balder, le pâle Balder, jetait sur moi des regards menaçants. — La nuit dernière,

j'ai pesé ma destinée; ma résolution est prise. Je resterai victime prête au sacrifice, près de l'autel de mon frère. Ah! il est heureux pourtant que je ne t'aie point entendu plus tôt raconter les îles de tes rêves, ces îles où le soleil du soir se couche sans cesse sur un monde de fleurs, de paix et d'amour. Qui sait jusqu'à quel point on peut être faible! Voici que les rêves de mon enfance si longtemps assoupis se réveillent; ils murmurent à mon oreille, d'une voix aussi connue que celle d'une sœur, aussi tendre que celle d'un amant. Mais non, non, je ne veux point t'écouter, voix séduisante, voix jadis tant aimée! Que ferai-je, moi enfant du Nord, dans les régions du Midi? Je suis trop pâle pour ses roses, mon cœur est trop froid pour ses chaleurs; je serais consumée par son soleil de feu, et mes yeux languissants se tourneraient toujours vers l'étoile du Nord qui veille, comme une sentinelle céleste, sur les tombeaux de mes pères. Mon noble Frithiof ne fuira point cette chère patrie; il est né pour la défendre. Il ne sacrifiera point sa gloire au futile amour d'une jeune fille. Une vie où le soleil ne ramène chaque année que des jours qui se ressemblent, une magnifique, mais éternelle monotonie, tel peut être le sort de la femme; mais pour l'âme de l'homme, pour ton âme, ô Frithiof, une vie calme ne serait que fatigue. Ton bonheur, c'est lorsque la tempête chevauche à travers l'abîme sur son coursier écumant; c'est lorsque sur ton vaisseau tu luttes entre

la vie et la mort, ne redoutant que de compromettre ta gloire. Le beau désert que tu viens de dépeindre serait le tombeau de tous les grands exploits que tu dois enfanter; ton âme puissante s'y rouillerait avec ton bouclier. Non, il n'en sera point ainsi. Je ne veux point ravir le nom de mon Frithiof aux chants des skaldes, je ne veux point éteindre à son aurore la gloire de mon héros. Sois sage, ô Frithiof, cédons devant les inflexibles Nornes; sauvons encore notre honneur du naufrage de notre destinée; notre bonheur est à jamais perdu... il faut nous séparer.

Frithiof. — Et pourquoi? Parce qu'une nuit sans sommeil a assombri ton cœur?

Ingeborg. — Parce qu'il faut sauver ma gloire et la tienne.

Frithiof. — La gloire de la femme repose sur l'amour de l'homme.

Ingeborg. — Il n'aime pas longtemps celle qui n'a pas son estime.

Frithiof. — Son estime n'est point le prix de vains caprices.

Ingeborg. — C'est un noble caprice que le sentiment du bien.

Frithiof. — Hier, notre amour ne le combattait point.

Ingeborg. — Ni aujourd'hui, mais notre fuite y serait contraire.

Frithiof. — La nécessité l'exige, viens!

Ingeborg. — Ce qui est juste et noble, voilà ce qui est nécessaire.

Frithiof. — Le soleil est déjà haut, le temps passe.

Ingeborg. — Malheur à moi! Il est passé, passé pour toujours.

Frithiof. — Réfléchis encore. Est-ce ton dernier mot?

Ingeborg. — J'ai réfléchi à tout, c'est le dernier.

Frithiof. — Eh bien! donc, adieu, adieu, sœur du roi Helge!

Ingeborg. — O Frithiof! Frithiof! est-ce ainsi que nous devons nous séparer? N'as-tu pas un doux regard pour l'amie de ton enfance, pas une main à tendre à l'infortunée qui fut jadis ton amour? Crois-tu que je sois ici sur des roses, que je repousse en souriant le bonheur de ma vie, et que j'arrache volontiers de mon âme une espérance qui avait grandi avec mon être? N'as-tu pas été le rêve du matin de mon cœur? Toute joie que je ressentais s'appelait Frithiof, et tout ce que la vie possède de grand et de noble prenait à mes yeux les traits de ton visage. Ne m'assombris point cette image; ne traite point avec dureté la pauvre créature, au moment où elle sacrifie ce qu'elle a de plus cher sur le globe de la terre, ce qu'elle aura de plus cher dans les salles du Valhalla. Ce sacrifice, ô Frithiof, est pourtant assez pénible. Ne mériterait-il pas au moins une parole de consolation? Je sais que tu m'aimes; je l'ai su

dès l'aurore de mon existence, et je crois que le souvenir de ton Ingeborg sera longtemps encore le compagnon fidèle de toutes tes courses. Mais le bruit des armes assoupit enfin la douleur; elle s'évanouit sur les vagues orageuses, et elle n'ose s'asseoir sur le banc du guerrier, près de la coupe qui célèbre ses victoires. Parfois, seulement, lorsque, dans la paix de la nuit, tu évoqueras devant tes yeux les jours de ton passé, tu verras surgir au milieu d'eux une pâle figure, une figure à toi bien connue, qui t'enverra son salut du fond d'une contrée chérie. Ce sera la figure de la pâle vierge du bosquet de Balder. Ne la chasse point, bien que son regard soit triste; murmure à son oreille quelque douce parole, les vents de la nuit me l'apporteront sur leurs ailes fidèles, et elle me consolera, car je n'ai plus d'autre consolation. Non, il n'est rien qui puisse distraire ma douleur, tout ce qui m'entoure me la rappellera. Les voûtes majestueuses du temple ne me parleront que de toi, et l'image du dieu, qui devrait être menaçante, prendra, aux clartés de la lune, les traits de ton visage. Si je regarde la mer, c'est là que voguait ta barque, s'élançant, à travers le flot écumeux, vers le rivage où je t'attendais. Si je regarde le bois sacré, c'est là que le nom d'Ingeborg est gravé à chaque pas dans l'écorce des arbres. Maintenant l'écorce croît, mon nom s'efface : symbole de mort! dit la saga. Je le demanderai au jour où il t'aura vu pour la dernière fois; je le demanderai à

la nuit, mais ils resteront muets, et la mer elle-même, qui te portera sur ses flots, ne me répondra que par un soupir qui expirera sur le rivage. Je t'enverrai un souvenir avec le soleil du soir, quand il s'éteindra dans les vagues, et les nuages, ces navires du ciel, prendront à leur bord la plainte de la pauvre délaissée.

Ainsi donc, je resterai dans ma chambre de vierge, vêtue de deuil, veuve déplorable des joies de la vie, et je tisserai sur la toile des lis brisés, jusqu'à ce que le printemps en tisse un jour de plus beaux sur ma tombe. Et si je prends ma harpe pour chanter ma douleur, j'éclaterai en sanglots comme maintenant.

Frithiof. — Tu as vaincu, fille de Bele, sèche tes larmes! Pardonne à ma colère; c'est ma douleur qui, pour un instant, en avait pris le vêtement; mais elle ne peut le porter longtemps. Tu es ma bonne Norne, Ingeborg. Un noble cœur sent toujours mieux ce qui est noble. La sagesse de la nécessité ne peut avoir de plus digne interprète que toi, belle Vala, aux lèvres de rose. Oui, je céderai à la nécessité; je me séparerai de toi, mais non de mon espérance; je l'emporterai avec moi jusque sur les mers de l'Occident, je l'emporterai jusqu'aux portes de la tombe. Quand viendra le printemps, je serai de retour; le roi Helge, je l'espère, me reverra. Alors j'aurai dégagé ma parole, j'aurai rempli ses ordres, j'aurai expié, sans doute, le crime inventé contre moi; et

je demanderai ta main; que dis-je? je l'exigerai, dans le Ting solennel, au milieu des armes resplendissantes, non de ton frère Helge, mais du peuple du Nord, car c'est lui qui est ton tuteur, ô fille du roi! Je saurais parler à qui me refuserait. Adieu jusqu'à ce moment! Sois fidèle, ne m'oublie pas, et garde, en souvenir de notre amour d'enfance, ce bracelet, chef-d'œuvre de Vaulund, qui porte gravées dans l'or toutes les merveilles du ciel. Mais la plus belle des merveilles est un cœur fidèle. — Comme il va bien à ton bras blanc! on dirait un ver luisant autour d'un lis. Adieu, ma fiancée, ma bien-aimée, adieu! Encore quelques mois, et tout sera changé! (*Il part.*)

Ingeborg. — Qu'il est joyeux! qu'il est plein de confiance et d'espoir! Il tourne la pointe de son bon glaive contre le sein de la Norne, et il lui dit : Tu céderas! Mon pauvre Frithiof, la Norne ne cède point; elle poursuit sa marche et se rit d'Angurvadel. Que tu connais peu mon sombre frère! Pleine de franchise, ton âme de héros ne comprend point la lugubre profondeur de la sienne, ni la haine qui brûle dans son cœur jaloux. La main de sa sœur, il ne te la donnera jamais. Plutôt pour lui perdre sa couronne, perdre la vie, et me sacrifier au vieil Odin ou au vieux Ring, qu'il combat aujourd'hui. De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois point l'espérance. Cependant, je suis heureuse qu'elle vive dans ton cœur; je garderai pour moi seule ma dou-

leur; mais toi, que les dieux bons t'accompagnent! Ici, sur ton bracelet, je compterai chaque mois d'une lente souffrance : deux, quatre, six, — alors peut-être tu seras de retour; mais tu ne retrouveras plus ton Ingeborg.

IX

PLAINTES D'INGEBORG

Voici l'automne; la tempête soulève le sein de l mer. Ah! que je voudrais y être, cependant!

Longtemps j'ai vu sa voile flotter à l'Occident. Heureuse, elle peut suivre Frithiof sur les vagues.

Vague de la mer, ô vague bleue, ne t'élève pas si haut. Il fuit déjà assez vite! Brillez, étoiles, et montrez-lui sa route!

Quand le printemps sera de retour, il reviendra; mais sa bien-aimée n'ira point à sa rencontre, dans la salle, ni dans la vallée.

Elle sera couchée dans la poussière, pâle et froide, victime de son amour; ou bien elle gémira, sacrifiée par ses frères.

Faucon qu'il a oublié, tu seras mien; je t'aimera avec tendresse; je te nourrirai moi-même, en souvenir de ton maître, chasseur ailé!

Je te broderai sur sa main dans la toile, avec des ailes d'argent et des griffes d'or.

Freya prit un jour des ailes de faucon pour voler à travers l'espace, et y chercher, au Nord et au Midi, son bien-aimé Oeder (44).

Mais c'est en vain que tu me prêterais tes ailes; elles ne pourraient me porter. La mort seule me donnera l'essor des dieux.

Beau chasseur, place-toi sur mon épaule et regarde vers la mer. Hélas ! vains soupirs, vains regards ! il ne revient pas.

Quand je serai morte, il reviendra, sans doute; souviens-toi, alors, de ce que je te dis : salue, et salue encore Frithiof qui pleure !

X

FRITHIOF SUR LA MER

Debout sur le rivage, le roi Helgé chantait; et, dans le délire de sa rage, il invoquait les Trolles.

Et voilà que la voûte du ciel devient noire; le tonnerre gronde dans l'espace, la vague bouillonne dans l'abîme, et sa surface se revêt d'écume. Les éclairs traversent çà et là les nuées d'un sillon sanglant; tous les oiseaux de mer poussent des cris lugubres et s'enfuient vers le rivage.

« Frères, » dit Frithiof, « le temps sera dur. J'entends la tempête battre au loin des ailes; mais nous ne pâlirons point. Reste en paix dans le bocage, donne-moi tes pensées et tes regrets, belle Ingeborg, belle jusque dans les larmes! »

Contre Ellida, deux Trolles s'avancent, menaçants : Ham le vent glacé, Hejd le génie de la neige.

Et la tempête secoue ses ailes; et, dans sa fureur

sauvage, tantôt elle plonge dans l'abîme, tantôt elle s'élance, en tourbillon, jusque vers la demeure des dieux. Toutes les puissances de l'horreur, montées sur la croupe des vagues, ainsi que sur des coursiers, surgissent de la tombe écumante, immense et sans fond.

« La traversée était plus belle, aux clartés de la lune, à travers l'onde limpide, vers le bosquet de Balder; il faisait plus chaud près du cœur d'Ingeborg, et son sein se gonflait, plus blanc que l'écume de ces flots. »

« Voici l'île de Solundar qui apparaît au-dessus des vagues. La mer y est plus calme, nous y trouverons un port; gouvernons de ce côté. »

Mais l'audacieux Viking ne s'effraie point si facilement sur son fidèle vaisseau. Il saisit lui-même le gouvernail, et contemple avec joie les jeux sauvages des vents. Il cargue plus fortement sa voile, et fend plus hardiment la vague. Droit à l'Ouest, droit à l'Ouest! C'est là que portent les flots.

« Il me prend envie de lutter encore un peu avec la tempête. La tempête et l'homme du Nord aiment à se rencontrer sur la mer. Ingeborg rougirait si son aigle de mer s'envolait effrayé vers le rivage, les ailes détendues par une bourrasque. »

Cependant le flot grossit toujours, l'abîme se creuse, le vent siffle dans les cordages, et l'on entend craquer la carène.

Mais, quelque rude que soit le choc des vagues,

Ellida, fils des dieux, tantôt cédant, tantôt résistant, défie leur courroux. Tel que l'étoile qui tombe au soir, il poursuit joyeusement sa course, et, comme le chamois des montagnes, il bondit du fond de l'abîme au sommet des flots.

« Il serait plus doux d'embrasser sa fiancée dans le bosquet de Balder que de rester ici à goûter l'écume jaillissante. Il serait plus doux de serrer dans ses bras la fille du roi que de tenir le gouvernail. »

Une neige épaisse et froide tombe du ciel; et sur le tillac, et sur les boucliers crépite la grêle.

Entre les mâts du navire, la nuit est profonde, profonde comme dans la chambre où l'on dépose les cadavres; impossible de rien distinguer. La vague implacable et soulevée par les Trolles pousse au naufrage; la mer ouvre sa gueule horrible, tombe immense et pleine de ténèbres.

« Rana (45) nous prépare au fond de la mer ses coussins azurés; mais tes bras m'attendent, ô Ingeborg. Chers amis, levez les rames d'Ellida; il est l'œuvre des dieux, il nous portera encore quelque temps. »

Et la mer s'élance avec furie sur le vaisseau; en un instant, le pont est inondé.

Alors, de son bras, Frithiof arrache un bracelet d'or du poids de trois mares, brillant comme le soleil du matin. C'était un présent du roi Bele. Il brise ce bracelet, ouvrage merveilleux des dvergues, en

plusieurs parts, et les distribue aux hommes du navire, sans en oublier aucun.

« Il est bon d'avoir de l'or pour la dernière traversée : nul ne doit descendre les mains vides chez Rana. Elle est froide à embrasser, elle s'échappe des bras qui l'étreignent ; mais nous enchaînerons la fiancée de la mer avec cet or pur. »

La tempête redouble de fureur, les écoutes se déchirent, les vergues se rompent.

Et vers le navire à moitié englouti, les vagues se précipitent, comme pour l'abordage. En vain on s'efforce de rejeter l'eau ; on ne saurait épuiser la mer. Frithiof lui-même ne peut plus se dissimuler que le trépas envahit son bord. Cependant, plus haut que la tempête et que les flots, résonne encore sa voix souveraine.

« Björn, viens ici au gouvernail. Étreins-le de toute la force de ta griffe d'ours *. Une pareille tempête ne vient pas des puissances du Valhalla. Les Trolles sont déchaînés. C'est Helge, l'infâme Helge, qui les aura appelés sur les flots. Je vais monter pour m'en assurer. »

Aussi rapide que la martre, il s'élance sur le mât, monte jusqu'à la cime, et de là plonge ses regards vers l'abîme.

Et voilà qu'il aperçoit, nageant près d'Ellida, une baleine semblable à une île flottante, et deux monstres affreux montés sur sa croupe, chevauchant au

* Le mot suédois *Bjorn* signifie *ours*.

milieu des flots écumants : c'est Hejd tout couvert de neige, sous la forme d'un ours blanc ; c'est Ham, déployant ses ailes battantes, comme l'aigle des tempêtes.

« Maintenant, ô Ellida, il s'agit de montrer si tu portes un courage de héros dans ton cœur de chêne, solide comme le fer. Écoute ma voix : si tu es le fils des dieux, élève ta proue d'airain, et pousse au monstre. »

Ellida a entendu la voix de son maître, et, d'un choc, elle éventre la baleine.

Un flot de sang jaillit de sa blessure vers le ciel. La bête, transpercée, plonge en mugissant dans la vase de l'abîme. En même temps, deux épieux, lancés par le héros, vont s'enfoncer, l'un dans la poitrine de l'ours des glaces, l'autre dans le sein de l'aigle noir des tempêtes.

« Bien, mon Ellida, bien frappé! Le dragon de Helge ne se relèvera pas de sitôt, je crois, de son lit sanglant. Hejd et Ham ne tiendront plus la mer; car il est dur de mordre l'acier bleu. »

La tempête s'est dissipée; les vagues poussent doucement le navire vers l'île voisine.

Et le soleil s'avance tel qu'un roi dans la salle d'honneur; il rend la vie à la nature, il réjouit le navire et les flots, les montagnes et les vallées. Ses derniers rayons couronnent les cimes des rochers et les bosquets touffus; tous reconnaissent les verts rivages d'Efjesund.

« Les prières d'Ingeborg sont montées, pâles vierges, jusqu'au Valhalla ; elles ont fléchi leurs genoux, blancs comme des lis, devant les dieux. Les larmes de leurs yeux d'azur, les soupirs de leurs seins de cygne ont touché le cœur des Ases. Rendons-leur des actions de grâce ! »

Mais Ellida, blessé par les attaques du monstre et fatigué de sa course, allanguit son essor.

Et les hommes de Frithiof, plus fatigués encore, s'appuient sur leurs glaives et se soutiennent à peine. Björn en porte quatre, à terre, sur ses puissantes épaules ; Frithiof, à lui seul, en porte huit, et les dépose autour d'un feu allumé sur la plage.

« N'ayez pas de honte, mes pâles compagnons, les vagues sont de puissants Vikings, et il est dur de combattre contre les vierges de la mer. Voici la coupe d'hydromel qui arrive sur ses pieds d'or. Réchauffez vos membres glacés, et buvons à la santé d'Ingeborg ! »

XI

FRITHIOF CHEZ ANGANTYR

Il faut dire, maintenant, comment le Jarl Angantyr était assis dans la salle construite en bois de sapin, et buvait avec ses guerriers. Il était de joyeuse humeur, et il regardait la plaine azurée, d'où le soleil descendait dans les flots, comme un cygne d'or.

Près de la fenêtre, au dehors, le vieux Halvar faisait sentinelle ; il veillait avec zèle, mais sans oublier l'hydromel. Le vieillard avait l'habitude de vider la coupe d'un seul trait ; et, sans prononcer une parole, il la replaçait sur la fenêtre.

Mais voilà que, tout à coup, il la rejette loin de lui, dans la salle, et s'écrie : « Je vois un navire chevaucher sur les vagues ; sa marche n'est pas gaie. Je vois des hommes presque morts ; ils abordent ; deux géants les déposent, pâles, sur le rivage. »

De son siége, le Jarl porte ses regards vers la mer : « C'est la voile d'Ellida; et Frithiof, si je ne me trompe, est avec elle. A sa démarche et à son front superbe, on reconnait le fils de Thorsten; nul ne porte un tel regard dans le Nord. »

Alors, de la table du festin, se lève bravement Atle le Viking, Atle le guerrier, à la barbe noire, à l'aspect sanglant et horrible à voir. « Maintenant, » s'écrie-t-il, « je vais savoir s'il est vrai, comme le prétend la renommée, que Frithiof sait endormir les glaives, et qu'il ne demande jamais merci ! »

Avec lui se lèvent ses douze redoutables compagnons, fendant l'air de leur glaive, et brandissant leurs masses d'armes. Ils se précipitent vers le rivage, où se trouve le vaisseau épuisé de fatigue, et où Frithiof, assis sur le sable, rappelle les siens à l'énergie et au courage.

« Il me serait facile de te tuer, » dit Atle d'une voix tonnante, » mais je veux te laisser le choix de combattre ou de fuir. Demande grâce, seulement; et moi, le farouche guerrier, je te conduirai en ami à la demeure du Jarl. »

« C'est vrai, » répond Frithiof plein de colère, « je suis fatigué de ma course; cependant, je veux mesurer mon glaive avec le tien, avant de te demander merci ! »

Et soudain on vit briller l'acier dans les mains hâlées du guerrier; et, sur la lame d'Angurvadel, les runes flambloyèrent.

Et les glaives se croisent; et les coups mortels tombent comme la grêle, et les deux boucliers volent ensemble en éclats. Mais les braves guerriers n'en sont pas moins fermes sur l'arène; enfin, l'acier d'Angurvadel mord avec fureur, et le glaive d'Atle se brise.

« Je ne lève point mon glaive contre un homme désarmé, » dit Frithiof, « nous essaierons, si tu veux, d'un autre combat. » Alors, tels que les vagues de la mer, aux tempêtes d'automne, ils se précipitent l'un contre l'autre; leurs poitrines vêtues d'acier se heurtent dans un choc terrible.

Ils luttent, ainsi que les ours sur les montagnes de neige; ils s'étreignent avec rage, ainsi que les aigles au-dessus des flots soulevés. Le roc aux puissantes racines eût été ébranlé, le chêne dur comme le fer fût tombé, sous de moindres efforts.

Leurs fronts ruissellent de sueur, leurs poitrines se soulèvent haletantes, leurs pieds impatients déracinent les arbustes, les pierres et les mottes de terre. Debout sur le rivage, les guerriers, bardés de fer, attendent en tremblant l'issue de la lutte. Cette sorte de lutte était en grand honneur dans le Nord.

Enfin Frithiof terrasse son ennemi; et, lui mettant le genou sur la poitrine, il lui fait entendre ces paroles de colère : « Si j'avais mon glaive, guerrier à la barbe noire, j'enverrais sa lame aiguë à travers ton corps.

« Qu'à cela ne tienne, » répond le superbe Atle,

« va chercher ton glaive, je ne bougerai pas. L'un et l'autre nous devons voir le Valhalla. C'est mon tour, aujourd'hui; demain, peut-être, ce sera le tien! »

Frithiof s'empresse de revenir, car il veut en finir avec ce jeu. Il lève Angurvadel; Atle demeure immobile. Alors, le cœur du héros s'émeut; il maîtrise sa colère, et, retenant le coup prêt à tomber, il prend la main du vaincu.

Et Halvar crie avec transport, en agitant son bâton blanc : « Votre combat retarde notre joie; depuis longtemps les plats d'argent fument sur la table; grâce à vous, les mets se refroidissent et la soif me dévore. »

Ainsi, les deux guerriers réconciliés entrèrent ensemble dans la salle. Frithiof y fut ébloui de cent merveilles qu'il n'avait jamais vues. Les murs n'y cachaient point leur nudité sous des planches grossières; ils étaient tendus en cuir richement doré, sur lequel étaient représentés des fleurs et des fruits.

Le joyeux brasier n'y flamboyait point au milieu de l'aire, mais dans une cheminée de marbre, élevée contre le mur. Point de fumée circulant dans la salle, point de poutres noircies; des fenêtres vitrées, des portes ornées de serrures.

Des candélabres d'argent étendaient leurs bras chargés de flambeaux, et l'on n'y voyait point de torches de bois résineux éclairer l'ivresse des guerriers. Un cerf entier rôti s'allongeait sur la table, sa

poitrine piquée de lard, son pied d'or levé comme pour la course, ses cornes entrelacées de feuillage.

Derrière les siéges des guerriers, se tenaient des jeunes filles au teint de lis; c'étaient comme d'étincelantes étoiles cachées derrière de sombres nuages. Leurs brunes chevelures flottent sur leurs épaules, leurs yeux bleus brillent, et leurs lèvres gracieuses ont l'éclat de la rose dans son bouton.

Sur un siége d'argent, le Jarl était assis dans toute sa majesté; son casque resplendissait comme le soleil; sa cuirasse était revêtue d'or; son manteau, riche et d'un fin tissu, parsemé d'étoiles, et sur un fond de pourpre, bordé de la plus blanche hermine.

Il s'avança à trois pas de la table, tendit la main à son hôte, et lui dit ces paroles amies : « Viens t'asseoir à mes côtés; j'ai vidé bien des coupes avec Thorsten Vikingsson; son glorieux fils doit avoir sa place tout près de moi. »

Et il remplit la coupe de vin de Sicile, brillant comme la flamme, écumant comme les vagues. « Sois mon hôte bienvenu, fils de mon ami, je bois à la mémoire de Thorsten, moi et mes guerriers ! »

Un skalde des montagnes de Morven saisit alors sa harpe, et entonne un chant lugubre dans la langue gaëlique. Mais un autre, suivant l'ancien usage, célèbre les exploits de Thorsten, dans la langue norrène (46), et remporte le prix du chant.

Et le Jarl interrogea longuement Frithiof sur les

parents qu'il avait dans le Nord, et Frithiof répondit à tout avec sagesse. Nul n'eut à se plaindre de ses jugements; sa parole était calme comme Saga, dans le sanctuaire de la mémoire.

Puis, quand il raconta ce qu'il avait vu sur l'abîme, quand il parla des Trolles et des géants soulevés par Helge, et vaincus par lui sur les vagues, alors tous les guerriers firent éclater leur joie, Angantyr sourit, et de bruyantes acclamations saluèrent les aventures du héros.

Mais quand il parla de sa bien-aimée Ingeborg, quand il dit avec quelle tendresse elle verse des larmes, et comme elle est noble dans sa douleur, alors, plus d'une jeune fille soupira et sentit le feu monter à ses joues. Ah! comme elles presseraient avec bonheur la main du fidèle amant!

Enfin le jeune héros exposa le but de son voyage, et le Jarl l'écouta avec bienveillance jusqu'à la fin. « Je n'ai jamais été tributaire, et mon peuple est libre comme moi; nous buvions à la santé du roi Bele, nous n'obéissions pas à ses lois.

« Je ne connais point ses fils; s'ils réclament un tribut, qu'ils viennent l'exiger, comme il convient à des hommes, le glaive à la main. Nous irons à leur rencontre sur le rivage. — Cependant ton père m'était cher. » Et le Jarl fit un signe de la main à sa fille, qui était assise auprès de lui.

Et la belle fleur s'élança de son siége au dossier d'or. Comme sa taille est légère, comme son sein est

arrondi! Dans la fossette de sa joue, Astrild, le petit lutin, repose comme un papillon que le vent a porté dans le calice d'une fleur.

Elle courut à l'appartement des femmes et en rapporta une bourse verte artistement travaillée. On y voyait des animaux se promener à l'ombre de hautes forêts; une lune d'argent y brillait au-dessus d'une mer couverte de voiles; son agrafe était en rubis, ses glands étaient d'or.

Elle la remit aux mains de son père chéri; le Jarl la remplit de monnaie d'or étrangère. « Voilà mon présent de bienvenue; fais-en l'usage qui te conviendra. Mais, maintenant, Frithiof, promets-moi d'être mon hôte cet hiver.

« Partout le courage est utile; cependant, voici la saison des tempêtes, et je crains que Hejd et Ham n'aient repris des forces. Ellida pourrait bien ne pas être toujours aussi heureux que dans la dernière lutte; et s'il y a une baleine de moins, beaucoup d'autres sillonnent encore les flots. »

Ainsi, ils échangèrent de joyeuses paroles, dans la salle du festin, et ils burent jusqu'à l'aurore. Mais la coupe d'or répandait la gaieté et non l'ivresse. A la fin, on porta la santé d'Angantyr, dans une coupe remplie jusqu'aux bords. Et, de la sorte, au milieu des plaisirs d'une charmante hospitalité, Frithiof passa heureusement l'hiver.

XII

RETOUR DE FRITHIOF

Déjà le souffle du printemps parcourt l'azur des cieux, et la terre renouvelée se revêt de verdure. Frithiof remercie son hôte, et reprend sa course à travers les mers. Son cygne aux ailes noires trace, joyeux, son sillon d'argent sur l'onde resplendissante; les zéphyrs chantent dans les voiles, comme des rossignols, avec la langue du printemps; et les filles d'Aegir, à la robe azurée, bondissent autour du navire et précipitent sa course. Il est si doux, au retour d'une navigation lointaine, de diriger sa proue vers les rives de sa patrie, vers le lieu où l'on voit s'élever la fumée de son propre foyer, où la mémoire éveille le monde de son enfance, où de frais ruisseaux baignent la place témoin de ses premiers ébats, où verdoient les tertres funéraires de ses ancêtres, où enfin une amante fidèle et impatiente, debout sur le rocher, laisse errer ses regards sur la mer!

Frithiof navigua pendant six jours. Le septième il distingua, à l'horizon, une ligne bleuâtre, qui formait, en se développant, des écueils, des îlots, et enfin un continent : c'était sa patrie qui surgissait des vagues. Il vit ses forêts parées de verdure, il entendit ses cascades, au murmure écumeux, et ses rochers lui découvrirent leur sein de granit. Il salua le promontoire, il salua la baie, il côtoya le bois sacré où, l'été précédent, il avait passé tant d'heureuses nuits avec son Ingeborg. — « Pourquoi donc ne paraît-elle point? Ne pressent-elle pas que le balancement des flots me ramène? Peut-être a-t-elle quitté le toit protecteur de Balder, et qu'elle reste tristement dans la demeure royale, à jouer de la harpe ou à tisser de l'or? » — Mais voilà que du faîte du temple, le faucon de Frithiof prend son essor vers les nues, et vient, comme autrefois, s'abattre sur son épaule. Il agite ses blanches ailes; nul ne pourrait l'arracher, ce fidèle ami, de la place qu'il a choisie. Il gratte sans cesse, de sa griffe fauve, l'épaule de son maître; il ne lui laisse ni repos ni trêve. Son bec recourbé se penche vers l'oreille de Frithiof; on dirait qu'il a quelque message à lui apporter, un message, peut-être, d'Ingeborg, sa fiancée bien-aimée; mais nul ne comprend les accents entrecoupés de sa voix.

Cependant Ellida double avec rapidité le promontoire; il bondit, joyeux comme la biche sur le gazon, car l'onde qui bat ses flancs lui est bien connue.

Frithiof est debout à la proue. Il se frotte les yeux, il passe la main sur son front, et regarde vers le rivage. Hélas! c'est en vain; il ne voit plus de Framnäs. L'âtre nu s'élève seul au-dessus du sol, semblable au squelette du guerrier dans le tertre funéraire; la demeure de Frithiof est anéantie, et à sa place il ne reste qu'un terrain calciné, et des monceaux de cendres que le vent fait tourbillonner sur le rivage dévasté.

Plein de fureur, il s'élance de son navire; il promène ses regards sur le sol jonché de débris, sur le domaine de ses pères, l'asile de son enfance.

Alors, accourt Bran aux longs poils, Bran, son chien fidèle et courageux, qui souvent, dans la forêt, lutta, près de lui, contre l'ours. Il fait mille bonds de joie autour de Frithiof. Son coursier blanc, à la crinière tressée d'or, aux jambes de biche, au cou de cygne, ce coursier qu'il a monté tant de fois, arrive aussi au galop du fond de la vallée. Il fait entendre de joyeux hennissements, et cherche du pain dans la main de son maître. Hélas! Frithiof, plus pauvre qu'eux, n'a rien à donner à ses fidèles amis.

Triste, sans asile, au milieu de son héritage, il contemple encore les ravages de l'incendie. Hilding, le vieillard à la blanche chevelure, Hilding son père nourricier, vient alors à sa rencontre. « Ce que je vois m'étonne à peine; quand l'aigle est envolé, on pille son aire. Exploit de roi, pour la paix du pays!

Helge tient son serment d'adorer les dieux et de haïr les hommes. Son voyage d'inauguration royale aura pour nom : incendie. J'en ressens plus de colère que d'affliction. Mais, dis-moi, où est Ingeborg? »

« Je crains, » répond le vieillard, « que les nouvelles que je t'apporte ne t'attristent. Dès que tu fus parti, le roi Ring vint tomber sur nous, et l'on put voir cinq boucliers contre un seul. Le combat se livra dans la vallée de Disar, près d'une rivière dont les ondes furent rougies de sang. Le roi Halfdan plaisantait et riait comme toujours, mais il ne s'en battit pas moins comme un homme. Je le couvrais de mon bouclier, et me réjouissais de son coup d'essai. Pourtant, ce jeu ne dura pas longtemps. Helge prit la fuite et tout fut terminé. C'est dans sa fuite que ce fils des Ases, passant près de ta demeure, y alluma l'incendie. Deux conditions furent proposées aux frères vaincus, ou de livrer leur sœur au roi Ring, la possession d'Ingeborg pouvant seule effacer l'outrage qu'on lui avait fait; ou de lui céder leur royaume et leur couronne. Des messages de paix furent échangés, et le roi Ring emmena sa fiancée. »

« O femme! ô femme! » s'écrie alors Frithiof, « la première pensée de Loke (47) fut un mensonge; et il l'envoya, sous la forme d'une femme, aux hommes de la terre. Mensonge aux yeux bleus, qui nous charme et nous trompe par de fausses larmes; mensonge au sein palpitant, aux joues de rose, à la

vertu d'une glace de printemps, à la fidélité d'un souffle de l'air. La vanité et la perfidie murmurent dans ton cœur, et le parjure danse sur tes lèvres vermeilles!

« Et cependant comme elle était chère à mon cœur! Comme je l'aimais, comme je l'aime encore! Aussi loin que s'étend ma mémoire, je ne me souviens d'aucun jeu où elle n'ait toujours été mon épouse, d'aucun exploit rêvé par moi dont elle n'ait dû être le prix. Tels que deux arbres issus de la même racine, si Thor a frappé l'un du feu du ciel, l'autre meurt aussitôt; si l'un verdit, l'autre se couvre de feuilles; de même toutes nos joies, toutes nos douleurs nous étaient communes! Je ne suis pas habitué à penser que je suis seul; cependant aujourd'hui je suis seul. — O Var (48), déesse puissante, toi qui parcours le monde avec ton burin pour graver sur tes tablettes d'or les serments des mortels, ah! renonce à cette folie, cesse d'écrire. Tu n'enregistres que des mensonges! C'est profaner l'or. Je me souviens d'une fable sur la Nanna de Balder; mais la vérité ne se montre sur aucun front humain, la fidélité n'habite dans aucun cœur, puisque la trahison a pu emprunter la voix de mon Ingeborg, cette voix semblable au zéphyr, dans les prairies en fleurs, semblable aux sons de la harpe de Brage. Non, je ne veux plus écouter ces sons harmonieux, je ne veux plus penser à mon infidèle fiancée. Partout où grondent les tempêtes, on verra s'élancer Frithiof.

Je vous rassasierai de sang, ô vagues de la mer! Partout où le glaive répand la semence des tombeaux, sur les montagnes ou dans les vallées, j'y serai. Je rencontrerai bien sur ma route quelque roi couronné, nous verrons s'il échappera à mes coups! Je rencontrerai, sans doute aussi, au milieu du fracas des boucliers, quelque jeune homme, au cœur brûlant d'amour, quelque insensé qui croit à la fidélité et à l'honneur, je l'abattrai par pitié, je lui épargnerai d'être un jour trompé, outragé, trahi comme moi! »

« Que le sang de la jeunesse est chaud! » dit le vieux Hilding, « qu'il a besoin d'être refroidi par la neige des années! Tu es injuste envers la noble vierge. N'accuse point ma fille adoptive, accuse les Nornes. Inflexibles sont les sorts qu'elles jettent du haut du ciel orageux, sur les enfants de la terre. Il est vrai que personne n'a entendu les plaintes de la noble jeune fille; elle est restée silencieuse comme Vidar (49) dans les sagas des dieux; elle a gémi en secret, comme la colombe de la forêt qui a perdu son ami. Mais elle m'a ouvert son cœur; et je l'ai vu rempli d'une douleur infinie. Comme l'oiseau de mer qui s'enfonce dans l'abîme, pour y cacher aux rayons du jour sa poitrine blessée, et reste au fond des eaux qu'il rougit de son sang, ainsi elle cacha sa douleur dans la nuit de son âme; moi seul je sais combien a souffert cette vierge courageuse. — On me sacrifie, me disait-elle souvent, pour sauver le

royaume de Bele ; on couronne la victime de blanches fleurs, on l'entoure de guirlandes de pervenche. Sans doute, cette destinée est belle! Je pourrais mourir, mais ce serait m'épargner. Balder courroucé veut une expiation ; il veut une mort lente, une mort qui ne me laisse point de repos, qui fasse sans cesse palpiter mon cœur et bouillonner mes artères. Ne redis à personne les luttes de la pauvre jeune fille ; je ne veux point de pitié, quoi que j'aie à souffrir ; la fille du roi Bele saura supporter sa douleur. Mais salue Frithiof de la part d'Ingeborg! — Quand vint le jour de l'hyménée (que ne puis-je effacer ce jour de mon bâton runique !), on vit s'avancer en longue file, vers le temple, des jeunes filles vêtues de blanc et des guerriers armés de glaives ; un skalde, au visage lugubre, les précédait ; sur son coursier noir, la pâle fiancée était assise, semblable à un pâle fantôme sur le nuage noir qui porte la tempête. Je soulevai de la selle mon noble lis, et je la conduisis dans le temple, jusqu'au pied de l'autel, où, d'une voix ferme, elle prononça son serment à Lofn (50), et adressa à Balder, le dieu blanc, de longues prières. Tous pleuraient, excepté la fiancée. Tout à coup Helge aperçut ton bracelet attaché à son bras, et il l'arracha avec colère. Maintenant ce bracelet est suspendu à la statue de Balder. Mon courroux longtemps retenu éclata enfin ; je saisis mon puissant glaive, et alors la vie du roi Helge tint à bien peu de chose. Mais Ingeborg me dit à voix basse ; —

« Arrête! il est vrai qu'un frère aurait pu m'épargner cet outrage, cependant on peut beaucoup souffrir avant de succomber; Allfader jugera entre nous! »

« Allfader jugera, » reprit Frithiof d'une voix sombre, « mais à moi aussi, il me prend envie de juger. N'est-ce pas le temps de la fête d'été de Balder? Il doit donc se trouver au temple, le prêtre couronné, le roi incendiaire qui a vendu sa sœur... Oui, il me prend envie de juger! »

XIII

LE BUCHER DE BALDER

Le soleil de minuit trônait sur la montagne, rouge à voir comme du sang : ce n'était pas le jour, ce n'était pas la nuit; l'un et l'autre dominaient également.

Le bûcher de Balder, image du soleil, brûle sur l'âtre sacré. Mais bientôt s'éteindra sa flamme, et alors Höder (51) régnera sur le monde.

Les prêtres, pâles vieillards à la barbe blanche, sont debout le long des murs du temple, attisant le feu du bûcher, et tenant dans leurs dures mains leurs couteaux de pierre.

Le roi Helge, la couronne au front, est au milieu d'eux et s'agite autour de l'autel. Et voilà qu'à minuit, un bruit d'armes retentit dans le bois sacré.

« Björn, garde bien la porte, ils sont tous prisonniers. Si quelqu'un voulait entrer ou sortir, fends-lui la tête ! »

Le roi pâlit. Cette voix ne lui est que trop connue! Frithiof s'avance plein de colère; sa voix parle comme la tempête aux jours d'automne.

« Voici le tribut que tu m'as envoyé chercher à travers les mers de l'Occident; prends-le, et prépare-toi à un combat à mort, aux clartés du bûcher de Balder.

« Bouclier sur le dos, poitrine découverte, qui pourrait trouver à redire à un pareil combat? Comme roi, le premier coup t'appartient, mais n'oublie pas que le second est à moi.

« Ne regarde point ainsi vers la porte, le renard est pris dans sa tanière! Souviens-toi de Framnäs! souviens-toi de ta sœur, la blonde Ingeborg! »

Ainsi parle Frithiof, superbe comme un héros; et prenant la bourse attachée à sa ceinture, il la jette avec dédain au front du roi.

Le sang ruisselle de sa bouche, un nuage noir s'étend sur ses yeux, et l'on voit tomber évanoui, au pied de l'autel, le noble fils des Ases.

« Quoi! tu ne peux même supporter le poids de ton or, ô le plus lâche de ton royaume! Non, on n'accusera pas Angurvadel d'avoir tué ton pareil!...

« Silence, princes lugubres, prêtres aux couteaux de sacrifice; il y va de votre misérable vie, car mon glaive a soif.

« Blanc Balder, retiens ton courroux, ne me regarde pas d'un air si sombre. Le bracelet que tu

portes au bras, permets-moi de te le dire, est un bracelet volé.

« Si je ne me trompe, ce n'est point pour toi que l'avait forgé Vaulund. La violence l'a dérobé, tandis que la jeune fille pleurait. Loin de toi les traces de ce sacrilége ! »

Et Frithiof saisit hardiment le bracelet, mais le bracelet et le bras étaient comme liés ensemble. Le héros le détache pourtant; et dans sa colère, le dieu se précipite dans le brasier du sacrifice.

Écoutez ! la flamme frémit; elle dévore de ses dents d'or le plafond et les poutres. Pâle comme la mort, Björn reste auprès de la porte, Frithiof a honte de trembler.

« Ouvre la porte, que le peuple s'échappe; il n'est plus besoin de sentinelle; le temple brûle ! de l'eau ! de l'eau ! toute la mer ! »

Et du temple au rivage, les mains se nouent en longue chaîne; la vague est apportée et siffle sur les tisons enflammés.

Frithiof, debout sur une poutre, tel que le dieu de la pluie, verse les flots, et fait entendre à tous ses ordres souverains, calme, au milieu des flammes meurtrières.

Vains efforts ! le feu triomphé; des nuages de fumée s'élèvent en tourbillon dans les airs; l'or tombe sur le sable en gouttes brûlantes, les plaques d'argent se liquéfient.

Tout est perdu ! Du temple à moitié consumé, le

coq rouge (52) s'élance sur le toit, et chante sa victoire en battant des ailes.

Le vent du matin souffle du Nord, et emporte la flamme jusqu'au ciel. Le bois sacré de Balder est desséché par les ardeurs de l'été; le feu l'envahit avec violence et le dévore sans merci.

Il vole, furieux, de branche en branche, et pourtant il est encore loin du but! Quelle lueur sauvage, épouvantable! Que le bûcher de Balder est puissant!

Voilà les racines qui craquent et qui s'entr'ouvrent, voilà les cimes qui s'embrasent! Que pourrait donc la force des hommes contre les fils sanglants de Muspel (53)?

Une mer de feu bouillonne dans le bois de Balder, une mer sans rivages. Le soleil apparait, mais les ondes du golfe ne réfléchissent que les horreurs de l'incendie.

Bientôt le temple n'est plus que cendres, le bois sacré n'est plus que cendres. Au lever de l'aurore, Frithiof s'éloigne désolé, et versant des larmes.

XIV

FRITHIOF PART POUR L'EXIL

Sur le pont de son vaisseau, pendant une nuit d'été, le héros était assis plein de tristesse. Dans son cœur, la douleur et la colère se succédaient comme des vagues, et les débris du temple fumaient encore sur le rivage.

« Fumée du temple, monte vers les nues; cherche, cherche le Valhalla, et fais-en descendre sur moi la vengeance de Balder! Vole, et raconte-lui bien haut que son temple est en cendres; que sa statue, renversée de son piédestal, a été consumée comme un bois vulgaire; que son bosquet, toujours inviolé depuis qu'un glaive se balance aux flancs du guerrier, est maintenant devenu la proie des flammes, et n'a pas eu l'honneur de périr de vétusté. Toutes ces nouvelles et d'autres encore, ô messager nébuleux, n'oublie pas de les porter à l'oreille du nébuleux Balder!

« Il sera, sans doute, chanté par les skaldes, ce roi clément qui m'exila, non de sa personne, il est vrai, mais de son royaume! Eh bien, nous irons parcourir le vaste empire des vagues. Plus de repos pour toi, mon Ellida, tu marcheras jusqu'aux confins du monde. Tu te berceras sur l'écume salée, mon bon dragon, et une goutte de sang ne te déplaira pas, dans les contrées que tu visiteras. Tu seras mon toit pendant la tempête, car l'autre a été brûlé par le parent de Balder. Tu seras mon Nord, tu seras ma patrie, car il me faut quitter mon autre patrie; tu seras ma noire fiancée, car ma blanche fiancée a trompé la confiance de mon cœur.

« O libre mer, tu ne connais pas de roi qui t'enchaîne sous ses caprices de maître. Ton roi, c'est le guerrier qui ne tremble jamais, quelque haut que tu soulèves, agitée par la colère, ton sein écumeux. Tes plaines d'azur réjouissent le héros. Son navire les sillonne comme le soc d'une charrue, et la pluie de sang qui tombe à l'ombre des mâts, devient pour elles une semence brillante comme l'acier. On en voit surgir une moisson de gloire, une moisson d'or. Sois-moi fidèle, vague sauvage, c'est toi que je veux suivre. Le tertre de mon père s'élève dans le calme et dans la paix, et les vagues murmurent autour de son vert gazon. Mon tertre, à moi, sera bleu; l'écume de la mer le couronnera, et il flottera sans cesse au milieu des brouillards et des tempêtes, cherchant à en attirer d'autres avec lui dans l'abîme. O toi qui

m'es donnée pour demeure pendant ma vie, tu seras mon tombeau, libre mer! »

Ainsi parle le farouche héros. Son fidèle navire s'éloigne, avec tristesse, de la plage aimée. Il se balance doucement parmi les écueils qui protégent encore aujourd'hui, dans le Nord, ce bras de mer peu profond. Mais la vengeance veille. Le roi Helge s'avance dans la baie avec dix vaisseaux, et soudain tous les guerriers d'Ellida s'écrient : « Sans doute, le roi cherche la mort; il affronte le combat; le fils du Valhalla ne se plaît plus sous la lune, il veut remonter aux palais célestes, d'où il est descendu; le sang des dieux veut retourner chez Odin. »

Ils disent, et sans tarder, une invisible puissance s'attache aux vaisseaux de Helge. Bientôt ils roulent dans l'abîme, vers les sépulcres de Rana; le roi Helge lui-même se sauve avec peine, à la nage, de sa proue à demi submergée.

Mais le joyeux Björn, riant aux éclats, dit : « O sang des Ases, la ruse était donc bonne. La nuit dernière, sans que personne l'ait remarqué, j'ai ouvert le flanc de tes navires : innocent stratagème! J'espère bien que Rana, suivant sa coutume, les gardera avec elle. Mais quel dommage que le roi ne les ait pas accompagnés, jusqu'au fond de l'abîme! »

A peine échappé du naufrage, Helge rugit de fureur; il tend son arc contre un rocher, et ne s'aperçoit qu'il le bande trop fort, qu'à l'instant où l'acier se brise avec éclat.

Alors Frithiof brandit son glaive et dit : « Je tiens ici enchaîné l'aigle de la mort. Si je déliais ses ailes, on verrait enfin tomber le traître couronné, et sa puissance et sa tyrannie. Mais ne crains rien, ma lame ne boit point le sang du lâche. Elle est trop noble pour rechercher un pareil exploit; elle aime à s'enfoncer dans les pierres couvertes de runes, mais elle ne s'attaquera jamais au poteau infâme où sera écrit ton nom. Sur la mer, ta gloire s'est abîmée dans les flots; sur la terre, elle n'a pas beaucoup plus de prix. Ce n'est pas ton bras, c'est la rouille qui a brisé ton arc. Mon but est plus haut que toi; vois comme il s'en éloigne ! »

Et Frithiof saisit un sapin de la grosseur d'un mât, coupé dans la vallée de Gudbrand, et taillé en forme de rame; il l'accouple à un second, et lance son vaisseau avec force; les deux rames volent rapides, comme une flèche de roseau, comme une légère lame d'acier.

Déjà le soleil se lève derrière les montagnes, le vent souffle de la terre et invite les vagues à danser dans les rayons du matin. Sur la crête des flots, Ellida bondit, joyeux, mais Frithiof chante :

« O front de Heimskringla (54), Nord sublime, il ne m'est plus permis de rester dans tes champs. Mais je serai toujours fier de te devoir mon origine. Adieu, nourrice des héros, adieu !

« Adieu, trône du Valhalla, œil de la nuit, soleil

d'été; ciel pur comme l'âme du héros, ciel resplendissant d'étoiles, adieu, adieu!

« Adieu, montagnes, séjour de la gloire, et vous pierres runiques du puissant Thor, vous lacs bleus que je connais si bien, îles, récifs, adieu, adieu!

« Adieu, tertres funèbres, que l'onde azurée baigne, que les tilleuls inondent de la neige parfumée de leurs fleurs! L'équitable Saga jugera tous les mystères cachés dans la tombe; adieu, adieu!

« Adieu, bosquets, berceaux de verdure, où j'ai joué tant de fois, près du ruisseau murmurant. Vous, amis de mon enfance, vous qui me vouliez du bien, je vous reconnais encore; adieu, adieu!

« Mon amour a été trahi, ma demeure a été brûlée, mon honneur a été souillé, et l'on me jette en exil! J'en appelle de la terre à la mer; mais, ô vous, joies de la vie, adieu, adieu! »

XV

LE CODE DU VIKING (55)

Et Frithiof errait sur les mers solitaires, portant au loin sa course, ainsi que le faucon chasseur. Il écrit des lois pour les guerriers de son bord. Voulez-vous connaître le code du Viking?

« On ne dressera point de tente sur le vaisseau; on ne dormira point sous un toit. Les salles sont pleines d'ennemis. Le Viking couchera sur son bouclier, le glaive à la main; et pour tente, il aura la voûte azurée du ciel.

« Le manteau de Thor, le victorieux, est court, le glaive de Frey n'a qu'une aune de longueur. Cela suffit. Si tu as du cœur, affronte de près ton ennemi, et ton glaive ne sera point trop court.

« Quand la tempête gronde avec force, hisse la voile; il est doux de cingler sur la mer courroucée. En avant, en avant! Lâche qui amène la voile! plutôt couler à fond!

« Que la femme soit reléguée à terre, et ne vienne point à bord! Freya elle-même te tromperait, car la fossette de ses joues est un gouffre perfide, et chaque boucle flottante de ses cheveux est un filet.

« Le vin est le breuvage d'Odin, et l'ivresse t'est permise, si tu peux la supporter sans perdre cœur. Qui trébuche à terre peut se relever, mais qui chancelle ici va tout droit chez Rana, l'endormeuse.

« Si tu rencontres un marchand, tu dois protéger son navire, mais qu'il paye le tribut. Car tu es roi sur les flots; lui est esclave de son gain, et ton acier vaut bien son or.

« Le butin sera tiré au sort sur le vaisseau. Quel que soit ton lot, ne te plains point. Mais le roi de la mer ne tire point au sort; il ne garde pour lui que la gloire.

« Voici qu'apparaît un vaisseau de Viking. Vite à l'abordage, au combat! Il fait chaud sous les boucliers. Si tu recules d'un pas, tu es chassé de nos rangs, c'est la loi; fais ensuite comme tu voudras!

« Après la victoire, livre-toi à la joie! Qui demande grâce ou est désarmé n'est plus ton ennemi. La prière est fille du Valhalla; écoute sa pâle voix. Celui-là est infâme qui la repousse!

« Les blessures sont le gain du Viking; elles décorent le héros, quand elles brillent sur son front ou sur sa poitrine. Laisse-les saigner, attends la fin du jour pour y mettre l'appareil, si tu veux être compté parmi les nôtres! »

Telles sont les lois que traça Frithiof, et la gloire de son nom grandit de jour en jour sur la plage étrangère; il n'avait point d'égal sur la mer, et ses guerriers se portaient avec bonheur au combat.

Il tenait lui-même le gouvernail, et ses regards sombres se promenaient sur les vagues. « Abîme! sans doute, la paix habite dans tes profondeurs, car on ne la rencontre point à ta surface.

« Le dieu blanc est irrité contre moi. Qu'il prenne donc son glaive, je tomberai si telle est ma destinée. Mais il reste sur le nuage, et m'envoie des pensées qui couvrent mon âme de ténèbres. »

Cependant, quand le danger menace, l'âme de Frithiof se ranime et s'élance avec la puissance de l'aigle. Son front s'éclaircit, sa grande voix résonne; il apparaît à la proue, semblable au dieu du tonnerre.

Il vola de victoire en victoire, plein de sécurité sur la tombe écumante. Il vit au Midi des îles et des récifs, et il entra, enfin, dans les mers de la Grèce.

A l'aspect des bocages qui s'élevaient du sein de l'onde, des vieux temples tombés en ruine, quelles furent ses pensées? Freya le sait, le Skalde le sait, et, vous qui aimez, vous le savez aussi!

« C'est ici que nous aurions fixé notre demeure! Voici l'île, voici le pays, voici le temple dont parlait mon père. C'est-ici, c'est ici que je voulais conduire ma bien-aimée, mais la cruelle est restée dans le Nord.

« La paix n'habite-t-elle pas dans ces heureuses vallées! le souvenir n'est-il pas encore vivant sous ces portiques! Le murmure des ruisseaux y ressemble aux douces paroles des amants, et le chant des oiseaux au chant des fiançailles.

« Où est Ingeborg, maintenant? M'aurait-elle déjà oublié pour un vieillard blanchi par les ans, pour un roi décrépit? Ah! je ne saurais l'oublier, moi; je donnerais ma vie pour la voir une fois encore, une seule fois.

« Trois ans se sont écoulés, depuis que j'ai quitté mon pays, ce royal palais de Saga. Ses rochers majestueux touchent-ils toujours aux cieux? La vallée de mes pères est-elle toujours verdoyante?

« Sur le tertre où repose mon père, j'ai planté un tilleul, vit-il encore? qui aura pris soin de sa faiblesse? O terre, donne-lui ta séve; ô ciel, donne-lui ta rosée!

« Mais pourquoi errer plus longtemps sur des flots étrangers, ravissant des trésors et tuant des hommes? J'ai assez de gloire, et l'or flamboyant, ce vil métal, mon âme le méprise.

« Le pavillon qui flotte au mât se tourne vers le Nord. C'est là qu'est la terre bien-aimée. Je veux suivre les vents du ciel, je veux retourner au pays du Nord. »

XVI

FRITHIOF ET BJÖRN

FRITHIOF. — « Björn, je suis fatigué de la mer; les vagues sont de turbulentes compagnes. Les montagnes inébranlables, les montagnes chéries du Nord m'attirent vers elle avec une merveilleuse puissance. Heureux celui que son pays n'a point rejeté, et que nul n'a chassé du tombeau de ses pères! Ah! trop longtemps, trop longtemps, j'ai erré, proscrit, sur le sauvage Océan! »

BJÖRN. — « La mer est bonne, ne l'accuse point. La liberté et la joie habitent sur les vagues. Je n'aime point le repos qui énerve; mon bonheur est de voguer sans cesse. Quand je serai vieux, je m'attacherai, sans doute aussi, comme le gazon, à la terre verdoyante. Mais maintenant je veux combattre, je veux boire à bord, je veux une vie libre de soucis. »

FRITHIOF. — « Cependant la glace nous a chassés

à terre; autour de notre vaisseau les vagues sont mortes. Je ne veux point passer ce long hiver, au milieu des rochers, sur le rivage désert. Je veux, une fois encore, célébrer dans le Nord la fête du solstice d'hiver, je veux aller demander l'hospitalité au roi Ring et à la fiancée qu'on m'a ravie; revoir sa blonde chevelure, entendre les accents de sa voix aimée. »

Björn. — « Bien, je te comprends. Le roi Ring apprendra que la vengeance du Viking n'est pas légère. Au milieu de la nuit, nous mettrons le feu à la maison royale, nous brûlerons le vieillard, et nous enlèverons la belle. Peut-être aussi veux-tu, suivant la coutume des Vikings, lui proposer un combat singulier, dans quelque île solitaire, ou lui donner rendez-vous sur la glace. Parle, je suis prêt. »

Frithiof. — « Ne me parle pas d'incendie, ni de combat. Je veux aller chez le vieux roi, en ami. Ni lui ni la reine ne sont coupables envers moi, ce sont les dieux vengeurs qui m'ont puni. Je n'ai plus rien à espérer sur la terre; je veux seulement dire un adieu, un adieu éternel à celle qui m'est chère. Quand les bois reprendront leur verdure, avant peut-être, je serai de retour. »

Björn. — « Frithiof, je ne puis te pardonner ta folie. Gémir et soupirer pour une femme! Mais la terre, hélas! est remplie de femmes. Si tu en perds une, il t'en reste mille. Si tu le veux, j'en irai chercher toute une cargaison sous le soleil du Midi. Elles y sont fraîches comme des roses, douces comme des

agneaux; nous tirerons au sort ou nous partagerons en frères. »

FRITHIOF. — « Björn, tu es franc et joyeux comme Frey, brave dans le combat, sage dans les conseils. Tu connais Odin et Thor, mais la céleste Freya, tu ne la connais pas. Ne disputons point sur la puissance des dieux. Garde-toi d'exciter le courroux de l'immortelle; tôt ou tard, son étincelle assoupie se réveille dans le sein des dieux et des hommes. »

BJÖRN. — « Tu ne partiras point seul : on pourrait s'opposer à ton retour. »

FRITHIOF. — « Je ne vais pas seul, mon glaive est avec moi. »

BJÖRN. — « Souviens-toi que Hagbart fut pendu à un arbre. »

FRITHIOF. — « Qui se laisse pendre mérite d'être pendu. »

BJÖRN. — « Si tu succombes, mon frère d'armes, je te vengerai. Je tracerai des runes sanglantes sur le meurtrier de Frithiof. »

FRITHIOF. — « C'est inutile, Björn, il n'entendra pas plus longtemps que moi le chant du coq. Adieu ! »

XVII

FRITHIOF CHEZ LE ROI RING

Le roi Ring était assis sur le siége d'honneur et fêtait le solstice d'hiver, en buvant l'hydromel. Près de lui était sa jeune reine, blanche et rose. A les voir l'un près de l'autre, on eût dit le printemps et l'automne réunis. Elle était le frais printemps, lui, le brumeux automne.

Alors entra dans la salle un vieillard inconnu, enveloppé de la tête aux pieds d'un vêtement de fourrure; sa main s'appuyait sur un bâton, et il marchait courbé vers la terre. Cependant ce vieillard était encore plus grand que tous les autres convives.

Il s'assit sur le banc le plus voisin de la porte; c'était alors, comme aujourd'hui, la place du pauvre. Les courtisans souriaient avec dédain, et se regardaient entre eux, montrant du doigt l'homme à la peau d'ours.

Mais les yeux de l'étranger jetèrent des éclairs de feu; d'une seule main il saisit avec force un des convives, et le fit tournoyer lentement au-dessus de sa tête. Les autres se turent; nous eussions fait de même.

« Quel bruit fait-on là-bas! Qui vient troubler la paix du roi? Approche, vieillard, et dis-nous ce que tu es, ce que tu veux et d'où tu viens! » Ainsi parla le roi irrité au vieillard caché dans un coin de la salle.

« Tu fais beaucoup de questions, ô roi! Cependant je consens à y répondre. Mon nom, je ne te le dirai point, il n'appartient qu'à moi seul. Mais sache que j'ai été élevé dans le regret, que mon héritage s'appelle Misère, et que je viens de chez le loup, où j'ai couché la nuit dernière.

« Autrefois je chevauchais, joyeux, sur le dos d'un dragon; il avait de puissantes ailes et prenait son essor, content et tranquille. Maintenant il languit au milieu des glaces, près de la terre, et moi je suis devenu vieux et je travaille aux salines, sur le rivage.

« Je venais pour contempler ta sagesse célèbre au loin, et l'on m'a outragé, moi qui ne suis point fait pour l'outrage. J'ai saisi un insensé par la poitrine, et je l'ai fait tournoyer au-dessus de ma tête, mais il s'est relevé sans blessure; pardonne-moi, roi Ring! »

« Tes paroles ne manquent pas d'habileté, » dit

le roi, « la vieillesse a droit au respect, viens t'asseoir à ma table. Mais, d'abord, laisse tomber ce déguisement, montre-toi tel que tu es. Le déguisement et la joie ne vont pas ensemble, et je veux qu'ici règne la joie! »

Alors, de la tête de l'hôte tomba la peau de l'ours sauvage, et à la place du vieillard, chacun vit un jeune homme, dont la blonde chevelure roulait en flots d'or de son front majestueux, sur ses épaules larges et florissantes.

Qu'il était beau devant toute la cour, enveloppé de son manteau bleu! Il portait un large ceinturon d'argent, sur lequel l'habile main de l'artiste avait gravé tous les animaux de la forêt; ils se pourchassaient autour de la taille du héros.

Un riche bracelet d'or couronnait son bras, et à son côté pendait son glaive brillant comme l'éclair. Son regard calme se promena autour de la salle et sur les convives. Il était beau comme Balder, grand comme Asa-Thor.

La reine fut saisie d'étonnement, et ses joues changèrent de couleur, aussi rapidement que les champs de neige colorés par l'aurore boréale; son sein ondoyait comme deux lis marins, flottant sur les vagues agitées.

Mais voici que le cor résonne dans la salle; puis il se fait un grand silence. C'est l'heure des vœux. On apporte sur un plat d'argent le sanglier de Frey,

entouré de guirlandes, les genoux pliés, et une pomme dans la bouche.

Le roi Ring, à la chevelure grise, se lève, et, posant la main sur le front du sanglier, il prononce son vœu : « Je jure de vaincre Frithiof, bien qu'il soit un puissant guerrier. Que Frey, Odin et Thor me soient en aide! »

L'étranger se lève, à son tour, avec un sourire de dédain; un éclair de colère sillonne son front altier. Il frappe la table de son glaive, et la salle en est ébranlée, et sur leurs siéges de chêne, les guerriers bondissent.

« Écoute aussi, seigneur roi, le vœu que je vais faire. Le jeune Frithiof est mon parent; je le connais, et je jure de le défendre même contre un monde. Que ma Norne et mon bon glaive me soient en aide! »

Le roi sourit et dit : « Tes paroles sont hardies, mais la parole est libre dans les salles des rois du Nord. O reine, verse-lui ton meilleur vin; cet étranger, je l'espère, sera notre hôte cet hiver. »

Et la reine prit la coupe placée devant elle. C'était une coupe formée de la corne d'un urok, un bijou de grand prix. Elle était fixée sur des pieds d'argent et entourée de plusieurs cercles d'or, ornés de figures des temps anciens et de signes runiques.

Les yeux baissés, elle tendit la coupe à l'étranger, mais sa main tremblait, et le vin s'épancha sur elle. Ainsi que la pourpre du soir sur les lis, les gouttes

de la liqueur rose brillèrent sur la blanche main de la reine.

L'hôte prit la coupe avec joie des mains de la noble dame. Deux hommes comme les hommes d'aujourd'hui n'auraient pu la vider; mais, sans hésiter, le guerrier la vida d'un seul trait, en l'honneur de la reine.

Alors le skalde, assis à la table du roi, prit sa harpe et entonna un chant héroïque sur l'amour, dans le Nord, sur Hagbard et la belle Signe. A sa voix pénétrante, tous les cœurs s'émurent, dans les poitrines couvertes d'acier.

Il chanta les salles du Valhalla et les récompenses des *Einheriars* (55); il dit les exploits des braves ancêtres, sur terre et sur mer; et chaque main saisissait le glaive, et chaque regard flamboyait, et l'immense coupe circulait autour de la table.

Ainsi, l'on but, en abondance, dans la demeure royale. Chaque guerrier s'enivra loyalement, en l'honneur de la fête du solstice d'hiver, et se livra ensuite au sommeil, sans colère et sans chagrin. Mais le vieux Ring dormit auprès de la belle Ingeborg.

XVIII

LA COURSE EN TRAINEAU

Le roi Ring se rend avec sa reine à un festin. Le lac est couvert d'une glace transparente comme un miroir.

« Ne vous hasardez point sur la glace, » dit l'étranger, « elle se brisera, et ce bain froid est trop profond. »

« Un roi ne se noie pas si facilement, » dit Ring, « que celui qui a peur fasse le tour du lac ! »

L'étranger lui lance un regard sombre et menaçant, et fixe rapidement à ses pieds les patins d'acier.

Le coursier emporte le traîneau ; ses narines jettent des flammes, il est si joyeux !

« En avant, mon bon trotteur, » s'écrie le roi, « montre-nous que tu es du sang de Sleipner (56) ! »

On vole rapide, comme la tempête ; le vieillard n'écoute point les prières de la reine.

Mais le guerrier, chaussé d'acier, ne s'arrête pas non plus, il les dépasse dès qu'il le veut.

Il trace mille runes sur la glace, et la belle Ingeborg glisse sur son propre nom.

Ainsi ils s'élancent dans la resplendissante carrière; mais, du fond de ses abîmes, la perfide Rana les épie.

Bientôt elle perce une ouverture à son toit d'argent, et le traîneau s'y précipite.

Ingeborg pâlit; l'étranger accourt comme un tourbillon.

Il fixe son patin dans la glace, et saisit vivement la crinière du coursier.

Et d'un seul effort, il le remet avec le traîneau sur la voie glacée.

« Je vanterai un pareil exploit, » dit le roi; « Frithiof le fort n'eût pas mieux fait ! »

Et ils retournèrent à la demeure royale, et l'étranger y resta jusqu'au retour du printemps.

XIX

TENTATION DE FRITHIOF (57).

Le printemps arrive, les oiseaux gazouillent, les bois se parent de verdure, le soleil sourit et les fleuves libres s'élancent en chantant vers la mer. Brûlante comme les joues de Freya, la rose s'échappe de son bouton, et dans le cœur de l'homme s'éveillent le désir de la vie, et le courage et l'espérance.

Le vieux roi veut aller à la chasse, la reine doit l'accompagner, et toute la cour se rassemble, déployant son luxe et sa magnificence. Les arcs retentissent, les carquois résonnent, les coursiers frappent du pied la terre, et les faucons, les yeux bandés, appellent leur proie.

Mais voici que la reine de la chasse s'avance! Pauvre Frithiof, détourne les yeux! Semblable à une étoile sur un nuage de printemps, elle est assise sur

son coursier blanc. Moitié Freya, moitié Rota (58), mais plus belle que toutes les deux, elle porte à sa toque de pourpre un panache de plumes bleues.

Ne regarde point le ciel de ses yeux, ne regarde point l'or de sa chevelure! Prends garde, sa taille est si charmante! Prends garde, son sein est si riche! Ne t'arrête point aux roses et aux lis qui brillent tour à tour sur ses joues; n'écoute point cette voix chère dont le doux murmure ressemble à la brise du printemps!

Déjà les chasseurs sont prêts. En avant! sur la montagne et dans la vallée! Le cor retentit, le faucon s'élance d'un vol rapide vers la salle d'Odin. Les hôtes des forêts s'enfuient épouvantés et cherchent leurs tanières, mais la Valkyrie les poursuit, la lance à la main.

Le vieux roi ne peut suivre le mouvement de la chasse, et Frithiof, silencieux et grave, marche à ses côtés. De sombres et mélancoliques pensées s'élèvent dans son cœur oppressé, et de quelque côté qu'il se tourne, il entend leur voix plaintive.

« Ah! pourquoi ai-je abandonné la mer, aveuglé sur mon propre danger? La douleur ne se plaît point sur les flots; elle se dissipe au souffle des vents du ciel. Si le Viking rêve, le danger vient, qui l'invite à la danse, et les tristes pensées s'éloignent, éblouies par l'éclat des armes.

« Mais, ici, il en est autrement; un désir sans nom bat mon front de ses ailes, et je marche comme

dans un rêve. Je ne puis oublier le jardin de Balder, je ne puis oublier le serment qu'elle m'a juré. Ah! ce n'est pas *elle* qui l'a rompu, ce sont les dieux cruels !

« Car ils haïssent les enfants des hommes, ils jalousent leur bonheur. Ils m'ont ravi mon bouton de rose, pour l'attacher sur le sein de l'hiver. Qu'a donc de commun l'hiver avec la rose? Il n'en connaît pas le prix, et de son haleine glacée il flétrit le bouton, les feuilles et la tige. »

Ainsi Frithiof gémissait. Ils arrivèrent dans une vallée sombre et déserte, resserrée entre des montagnes, et ombragée par des bouleaux et des aulnes. Le roi mit pied à terre et dit : « Vois comme ce bois est plein de fraîcheur ! Je suis fatigué, viens nous reposer; je veux dormir ici un instant ! »

« Non, ne dors point ici, ô roi ! la terre y est dure et froide. Ton sommeil sera lourd. Partons ! je t'aurai vite ramené à ta demeure. »

« Le sommeil est comme les autres dieux, » dit le vieillard; « il vient quand nous l'attendons le moins; mon hôte ne me permettra-t-il point de prendre une heure de repos? »

Alors Frithiof ôta son manteau et l'étendit par terre; et le vieux roi, posant sa tête avec confiance sur les genoux du héros, s'endormit, aussi calme que le guerrier, sur son bouclier, après la bataille, aussi calme que l'enfant sur les bras de sa mère.

Mais, tandis qu'il sommeille, voici qu'un oiseau

noir chante du haut d'un arbre : « Hâte-toi, Frithiof, tue le vieillard; mets d'un seul coup un terme à vos discordes; prends sa reine, elle est à toi; c'est à toi qu'elle a donné le baiser de fiancé; nul œil humain ne te voit, et l'abîme de la tombe est muet. »

Frithiof écoute; et voici qu'un oiseau blanc comme la neige chante du haut d'un autre arbre : « Si nul œil humain ne te regarde, l'œil d'Odin te voit, sans doute. Malheureux ! tu voudrais égorger le sommeil, tu voudrais frapper un vieillard sans défense ! Quel que soit l'avantage que tu retires d'un pareil exploit, certes, ce ne sera pas une réputation de héros ! ».

Ainsi chantèrent les deux oiseaux. Mais Frithiof prit son glaive et le jeta loin de lui, avec terreur, dans l'épais du bois. L'oiseau noir s'enfuit vers Narstrand; l'oiseau blanc, au contraire, s'éleva sur ses ailes légères, comme le son d'une harpe harmonieuse, vers les régions du soleil.

Et le vieillard se réveilla : « Le sommeil m'a fait beaucoup de bien, » dit-il; « on repose agréablement sous l'ombrage, lorsque l'on est protégé par le glaive d'un brave. Mais où est donc ton glaive, étranger? où est le frère de l'éclair ? Qui vous a séparés, vous qui ne deviez jamais vous séparer ? »

« Qu'importe ! » dit Frithiof, « je trouverai toujours un autre glaive dans le Nord. La langue des glaives, ô roi ! est tranchante; elle ne murmure point des paroles de paix. De sombres esprits habitent dans l'acier, des esprits de Niflhem (59); le

sommeil n'est pas en sûreté auprès d'eux, les cheveux blancs les irritent. »

« Je n'ai point dormi, jeune homme; j'ai voulu seulement t'éprouver. Le sage ne se fie point à l'homme ni au glaive qui n'ont pas été mis à l'épreuve. Tu es Frithiof; je te connais depuis le jour où tu es entré dans ma salle royale. Oui, depuis longtemps le vieux Ring sait ce que son hôte voulait lui taire.

« Pourquoi t'es-tu glissé dans ma demeure, déguisé et sans nom? Pourquoi? sinon pour enlever ta fiancée des bras du vieillard? L'honneur, ô Frithiof, ne s'assied point, sans nom, à une table hospitalière; son bouclier est brillant comme le soleil, et la franchise éclate dans tous ses traits.

« La renommée parlait d'un Frithiof, la terreur des hommes et des dieux, d'un Frithiof qui fendait les boucliers et brûlait les temples avec la même audace. Je m'attendais à le voir arriver dans mon royaume, pour y porter la guerre; et voilà qu'il y est venu couvert de haillons, un bâton de mendiant à la main!

« Pourquoi baisses-tu les yeux? Moi aussi, j'ai été jeune. La vie est un combat sans repos. La jeunesse est son pas de Berserk (60). Elle doit être pressée entre des boucliers, jusqu'à ce que l'effervescence de son courage soit amortie. J'ai voulu t'éprouver; je te pardonne, je te plains, et j'oublie.

« Vois-tu, je suis vieux; bientôt je descendrai

dans la tombe. Prends mon royaume, jeune homme, prends ma reine; elle est à toi. Mais sois mon fils jusqu'à cet instant; sois mon hôte, comme auparavant, dans ma salle royale. Le guerrier désarmé me protégera, et notre ancienne querelle sera terminée. »

« Non, » répondit Frithiof d'une voix sombre, » je ne suis pas venu chez toi comme un ravisseur. Si j'avais voulu enlever ta reine, dis-moi, qui m'en aurait empêché ? Mais je voulais voir encore une fois, une seule fois, ma fiancée. Insensé ! la flamme commençait à s'éteindre, et je l'ai rallumée !

« Trop longtemps j'ai séjourné dans ta demeure; je ne serai plus ton hôte, ô roi ! La colère des dieux, toujours vivante, pèse lourdement sur ma tête. Le blond Balder, qui aime tous les mortels, me poursuit seul de sa haine et de sa réprobation.

« Oui, j'ai incendié son temple, et l'on m'appelle le maudit (61). A mon seul nom les enfants poussent des cris d'effroi, la joie s'enfuit de la salle du festin. La terre de ma patrie a rejeté avec colère un fils perdu, je suis proscrit dans mon pays, proscrit dans mon propre cœur.

« Non, sur la terre verdoyante, je ne chercherai plus la paix; le sol brûle sous mes pieds; l'arbre me refuse son ombrage. J'ai perdu Ingeborg, le vieux Ring me l'a enlevée; le soleil de ma vie est éteint; les ténèbres m'enveloppent de toutes parts.

« Eh bien ! retournons à mes flots ! Allons, mon

bon dragon, baigne encore avec joie ta noire poitrine dans l'onde salée; déploie tes ailes dans les nuages; sillonne en sifflant la plaine azurée; vole aussi loin que l'étoile nous conduira, aussi loin que nous pousseront les vagues indomptées !

« Ah ! que j'entende encore les mugissements de la tempête ! que j'entende la voix du tonnerre ! Quand tout gronde autour de moi, alors le cœur de Frithiof renaît à la paix. Il me faut le bruit des boucliers et une pluie de flèches, ô vieillard ! Sur la mer règne le combat; je mourrai joyeux, et j'irai purifié chez les dieux apaisés ! »

XX

MORT DU ROI RING.

Skinnfaxe (62), l'étalon à la crinière dorée, tire du sein des flots le soleil du printemps, plus majestueux que jamais. Le rayon du matin joue dans la salle royale : on frappe à la porte.

Triste dans son cœur, Frithiof entre. Le roi est pâle, le sein d'Ingeborg se soulève comme la vague. L'étranger chante un chant d'adieu, d'une voix tremblante :

« Les flots baignent le coursier ailé; le coursier de mer aspire encore à quitter le rivage. Il veut partir, et votre hôte va fuir loin de sa patrie, loin de sa bien-aimée.

« Ingeborg, je te donne de nouveau ce bracelet; des souvenirs sacrés y restent fidèlement attachés. Ne t'en sépare jamais ! Frithiof a pardonné, mais tu ne le reverras jamais sur la terre.

« Je ne verrai plus la fumée s'élever des foyers du Nord. L'homme est esclave; les Nornes règnent. Le désert des flots, voilà ma patrie, voilà ma tombe.

« Garde-toi d'aller au rivage avec ta reine, ô roi! surtout à l'heure où brillent les étoiles; peut-être y trouverais-tu, enfoncés dans le sable, les ossements de Frithiof, le Viking proscrit. »

Le roi répondit : « Il est triste d'entendre un homme se lamenter comme une vierge plaintive. Le chant de la mort a déjà retenti à mon oreille; et que me dit-il ? Que celui qui naît doit mourir.

« Les arrêts des Nornes sont irrévocables; nous ne pouvons les changer ni par nos plaintes ni par nos menaces. Je te donne ma reine, je te donne mon royaume; conserve-le pour mon jeune fils.

« J'ai aimé, il est vrai, à rester dans ma salle royale, entouré d'amis; j'ai aimé la paix dorée. Mais j'ai aussi brisé des boucliers dans la vallée, des boucliers sur la mer, sans jamais pâlir.

« Maintenant je sillonnerai ma poitrine avec le glaive, je ferai saigner ma chair. Mourir dans son lit est indigne d'un roi du Nord. Cet exploit suprême est facile; la mort n'est pas plus pesante que la vie. »

Et le noble roi traça des runes à Odin, des runes de mort profondes, sur sa poitrine et sur son bras. Le sang jaillit glorieux, entre les poils d'argent qui couvraient son sein.

« Apportez-moi la coupe ! Je bois à ta mémoire,

je bois à ta gloire, superbe Nord ! La moisson jaunissante, l'esprit réfléchi, les paisibles exploits m'ont été chers sur la terre.

« En vain, parmi les rois cruels et sanguinaires j'ai cherché la paix; elle m'a toujours fui. Maintenant cette douce fille de la tombe m'attend aux pieds des dieux.

« Salut, ô dieux, fils du Valhalla, la terre disparaît; le Gialiarhorn (63) m'appelle à la fête des Ases. L'éternel bonheur couronne, comme un casque d'or, l'hôte qui arrive. »

Il dit, et il serra la main d'Ingeborg, la main de son fils, la main de son ami, qui pleurait. Ses yeux se fermèrent, et son âme royale s'élança, avec un soupir, dans le sein d'Allfader.

XXI

DRAPA* DE RING

Il repose dans le tertre, le chef à la haute origine, glaive au côté, bouclier au bras. Son bon coursier hennit près de lui et frappe de son sabot d'or les murs profonds de la tombe.

Le voilà maintenant, le puissant Ring, qui franchit le Bifrost, et l'arc du pont fléchit sous le poids de ses pas. Les portes du Valhalla s'ouvrent devant lui, et les mains des Ases viennent serrer la sienne.

Thor est absent; il est à la guerre; Valfader fait apporter la coupe; Frey entrelace des épis dans la couronne du roi; Frigga y mêle des fleurs bleues.

Le vieux Brage prend sa harpe d'or; jamais ses chants n'ont résonné avec une si douce harmonie.

* Chant funèbre.

La blanche Vanadis (64), appuyée contre la table, brûle et écoute.

« La grande voix des glaives chante sans cesse dans les casques; sans cesse les flots furieux se rougissent de sang. La force, présent des dieux bons, farouche comme le Berserk, mord les boucliers.

« Il nous fut cher, ce grand roi, car il protégeait de son bras les champs paisibles; le plus beau modèle de la force jointe à la sagesse s'est élevé au ciel comme la fumée d'un sacrifice.

« Valfader choisit de sages paroles lorsqu'il est auprès de Saga, la vierge de Söquabäk; ainsi retentissaient les paroles du roi, claires et profondes comme l'onde de Mimer.

« Forsete, le juge conciliateur de la fontaine d'Urda, apaise les querelles; ainsi, du haut de son tribunal, ce roi adoré opposait une main amie à la vengeance avide de sang.

« Il n'était point avare; mais il semait autour de lui la brillante rosée des dvergues et le lit des dragons (65). Le don tombait, joyeux, de sa main libérale; la consolation de l'affligé s'épanchait, facile, de ses lèvres.

« Sois le bienvenu, sage héritier du Valhalla! Longtemps le Nord célébrera ton nom. Brage te salue, la coupe à la main, ô messager de paix envoyé par les Nornes! »

XXII.

L'ÉLECTION ROYALE

Au Ting! au Ting! Le bâton de convocation (66) parcourt les montagnes et les vallées. Le roi Ring est mort; il faut élire un roi.

Le paysan détache de la muraille son glaive d'acier; du doigt il en essaye le fil; il mord bien.

Les petits garçons regardent avec joie la lame étincelante, et ils soulèvent à deux le glaive trop pesant pour un seul.

Et la jeune fille frotte le casque jusqu'à ce qu'il reluise; elle rougit en y voyant sa propre image.

Enfin le guerrier prend son bouclier, instrument de défense, soleil sanglant. Salut à toi, homme libre, homme de fer; salut à toi, brave paysan!

C'est dans ton cœur libre que germe et grandit toute la gloire du pays. Dans le combat, tu es son rempart; dans la paix, sa voix.

Ainsi, on se réunit au bruit des armes et des boucliers. Le Ting se tient en plein air ; il a pour toit les nuages du ciel.

Mais Frithiof est déjà sur la pierre du juge, et près de lui le fils du roi, petit enfant à la chevelure blonde.

Alors un murmure confus s'élève dans l'assemblée. « Ce fils de roi est trop jeune ; il ne pourrait ni rendre la justice ni conduire une armée ! »

Mais Frithiof, plaçant l'enfant sur son bouclier : « Hommes du Nord, voilà votre roi ! voilà l'espoir du pays !

« Reconnaissez dans ces traits si beaux la race de l'antique Odin ; il se tient à l'aise sur un bouclier, comme un poisson dans la mer.

« Je jure de protéger son royaume par le glaive et par la lance, et de placer un jour la couronne d'or du père sur la tête du fils.

« Forsete, le fils du puissant Balder, a entendu mon serment. Si j'y forfais jamais, qu'il me frappe de mort ! »

L'enfant élevé sur le bouclier ressemblait à un roi sur son trône ou à un jeune aiglon qui du sommet d'un rocher contemple le soleil.

Enfin l'attente paraît trop longue à son jeune sang, et d'un bond, d'un bond royal, il s'élance à terre.

Alors tous les paysans du Ting s'écrient d'une voix unanime : « Nous hommes du Nord, nous te

choisissons pour roi; marche sur les traces du roi Ring, enfant du bouclier!

« Que Frithiof gouverne pour toi jusqu'à ce que tu sois devenu grand! Jarl Frithiof, nous te donnons pour fiancée sa mère, la belle Ingeborg! »

Mais le regard de Frithiof devint sombre. « C'est aujourd'hui jour d'élection royale et non de fiançailles : ma fiancée, je la choisirai moi-même.

« J'irai au jardin de Balder, où j'ai donné rendez-vous à mes Nornes; elles m'y attendent déjà.

« Je veux parler à ces vierges guerrières; elles bâtissent au-dessus et au-dessous de l'arbre du temps.

« Le blond Balder, ce dieu pâle, est encore irrité. C'est lui qui m'a enlevé la fiancée de mon cœur, lui seul peut me la rendre. »

Alors Frithiof salua le nouveau roi d'un baiser au front, et lentement, à travers les bruyères, il s'éloigna silencieux.

XXIII

FRITHIOF AU TOMBEAU DE SON PÈRE

« Que le soleil sourit splendide et comme son doux rayon bondit joyeusement de branche en branche! Œil d'Allfader, ses regards sont toujours brillants, toujours purs, qu'il se mire dans l'Océan ou dans la rosée du soir. Comme il teint de sa pourpre les cimes des montagnes! On dirait le sang qui coule sur l'autel de Balder. Bientôt la terre sera couverte de ténèbres; car déjà le soleil, semblable à un bouclier d'or, s'abaisse vers la mer.

« Mais je veux revoir auparavant ces lieux si chers, ces amis de mon enfance que j'ai tant aimés. Ah! les mêmes fleurs y embaument encore le soir, de leurs parfums, les mêmes oiseaux y chantent encore dans le bois, les mêmes vagues s'y brisent encore contre le rivage. Heureux celui qu'elles n'ont jamais bercé! Les perfides! elles vous parlent tou-

jours de gloire et d'exploits guerriers; mais elles vous emportent loin des vallées de la patrie.

« Je te reconnais, ô fleuve, toi qui me portas si souvent, audacieux nageur, sur tes vagues limpides! Je te reconnais, ô vallée, où nous nous sommes juré une éternelle fidélité, inconnue à la terre. Et vous, ô bouleaux, dont j'ai sillonné l'écorce de tant de runes, vous voilà encore, avec vos blanches tiges et vos cimes arrondies. Tout est comme autrefois, moi seul j'ai changé.

« Comme autrefois?... Mais où donc sont les salles de Framnäs? Où est le temple de Balder, qui s'élevait sur le rivage sacré? Ah! qu'elles étaient belles les vallées de mon enfance! Mais le glaive et l'incendie les ont ravagées, et de leurs sombres ruines s'élèvent encore des voix qui racontent au voyageur la vengeance des hommes et la colère des dieux. Pieux pèlerin, détourne tes pas de ces lieux, car les bêtes sauvages habitent les bosquets de Balder.

« Un tentateur passe à travers la vie; c'est Nidhögg (67), le redoutable génie des ténèbres. Il abhorre la lumière des Ases, cette lumière qui brille sur le front et sur le glaive du héros. Chaque forfait qu'enfante la colère est son œuvre et le tribut payé aux sombres puissances. Lorsqu'il a réussi, lorsqu'il a brûlé un temple, alors il applaudit de ses fatales mains.

« N'est-il donc point de réconciliation, glorieux

Valhalla? Balder, aux yeux bleus, repousses-tu sans pitié le repentir? L'homme accepte une amende, lorsque son parent a été tué; mais il faut du sang pour apaiser les dieux! On t'appelle le plus doux des Ases; eh bien, parle, je suis prêt à tout sacrifice. Incendier ton temple ne fut jamais le but de ma pensée; ôte cette tache de mon bouclier.

« Délivre-moi de ce fardeau; je ne puis plus le supporter. Étouffe dans mon âme le jeu des spectres ténébreux; ne dédaigne point le repentir. Permets que la gloire de toute une vie expie la faute d'un moment! Je ne pâlis point en présence du dieu du tonnerre, je regarde en face la pâle Héla. Mais toi, qui portes la douceur dans tes yeux, toi seul, je te crains et je redoute ta vengeance.

« Voici le tertre de mon père! Dort-il, le héros? Ah! il est dans ces lieux d'où l'on ne revient pas. On dit qu'il habite la tente étoilée et qu'il boit l'hydromel, en se réjouissant au bruit des boucliers. O convive des Ases, du haut de la voûte céleste, abaisse sur moi tes regards! Ton fils t'appelle, ô Thorsten Vikingsson! Je n'apporte avec moi ni runes ni charmes magiques; enseigne-moi seulement comment on fléchit le dieu Balder!

« La tombe n'a-t-elle point de voix? Angantyr le fort parla bien, pour un glaive, du fond de son tertre funéraire! C'était un bon glaive que Tirfing; mais que valait-il auprès de ce que j'implore? Je n'ai jamais demandé de glaive, je sais bien en trou-

ver moi-même, dans les combats; mais apporte-moi le pardon de la cité des Ases. Éclaire ma vue troublée; guide ma pensée qui s'égare; un noble cœur ne peut supporter la colère de Balder.

« Tu gardes le silence, ô mon père! Entends-tu le bruit des vagues; leur murmure est doux. Confie-leur une parole. La tempête vole; suspends-toi à ses ailes, et jette en passant une réponse à ton fils. L'occident se couronne de cercles d'or, choisis-en un pour interprète de ta pensée. — Quoi! point de réponse, ô mon père! pas un seul signe pour ton fils infortuné! Ah! que la mort est pauvre! »

Et le soleil s'éteint, et du haut des nuages la brise du soir murmure son chant de berceau aux enfants de la terre. Le crépuscule s'avance et parcourt la carrière éthérée sur son char semé de roses. Il passe dans les vallées d'azur, au-dessus des collines d'azur, comme un reflet du Valhalla. Mais tout à coup on voit s'élever des vagues de l'occident une image ruisselante d'or et de flammes.

Cette merveille du ciel, nous l'appelons mirage; mais le Valhalla lui donne un plus beau nom. Elle plane mollement sur le bois de Balder, telle qu'une couronne dorée sur un fond de verdure, et verse autour d'elle un éclat inconnu aux mortels. Enfin elle s'arrête, s'abaisse vers la terre à l'endroit où fut le temple de Balder, et prend elle-même la forme d'un temple.

Image de Breidablick (68), ses hautes murailles,

brillantes comme l'argent, s'élèvent sur les flancs du rocher. Ses colonnes sont d'acier bleu, son autel d'une seule pierre précieuse. La voûte semble soutenue par des esprits; on dirait un beau ciel d'hiver parsemé d'étoiles. Au sommet sont assis les dieux du Valhalla, en manteau bleu, avec leurs couronnes.

« Appuyées sur leurs boucliers couverts de signes runiques, les majestueuses Nornes veillent à la porte; elles ressemblent à trois boutons de rose, épanouis dans un même vase; leur gravité n'ôte rien à leurs charmes séducteurs. Urda indique en silence les ruines du temple détruit; Skulda montre l'image du nouveau temple. Mais à peine Frithiof, revenu de sa surprise, se réjouit et admire, que tout s'évanouit et disparaît.

« Ah! je vous comprends, vierges de la fontaine du Temps. Cette vision vient de toi, ô mon valeureux père! Je dois relever le temple incendié, le relever dans toute sa splendeur, sur le rocher où il était naguère. Ah! qu'il est doux de pouvoir expier par de paisibles travaux les témérités de la jeunesse! Le réprouvé peut espérer encore; le dieu blanc s'apaise et pardonne!

« Soyez les bienvenues, ô étoiles qui cheminez au ciel! Je contemple de nouveau avec joie votre marche paisible. Sois la bienvenue, aurore boréale, qui rayonnes au-dessus de ma tête! Vous me rappeliez autrefois l'incendie du temple. Couvre-toi de ver-

dure, ô tertre où repose mon père! Chant merveilleux des vagues, résonne encore dans ta beauté première; car je veux reposer ici, je veux sur mon bouclier rêver à ma réconciliation avec les hommes, au pardon des dieux. »

XXIV

LA RÉCONCILIATION

Le temple de Balder était achevé; il n'était plus, comme autrefois, protégé par une simple palissade. Une grille de fer travaillée avec art et couronnée, sur chaque barreau, d'une boule d'or, régnait autour de son enceinte. On eût dit qu'une armée de guerriers bardés de fer, aux longues hallebardes, aux casques resplendissants, faisait sentinelle autour du nouveau sanctuaire. Des pierres géantes, qu'un art audacieux avait jointes ensemble, en formaient les murs; œuvre merveilleuse élevée pour l'éternité, comme le temple d'Upsal, cette image terrestre du Valhalla, pour les hommes du Nord. Il s'élevait avec orgueil sur le penchant du rocher et mirait son front sublime dans les blanches vagues de la mer. Autour du temple, semblable à une brillante ceinture de fleurs, s'étendait la vallée de Balder, asile

de la paix, avec le murmure de ses bocages et le gazouillement de ses milliers d'oiseaux. Majestueuse était la porte d'airain, et dans l'intérieur, deux colonnes se dressaient, portant sur leurs puissantes épaules le dôme magnifique, suspendu au-dessus du temple comme l'orbe d'un bouclier d'or. Au fond, l'autel du dieu. Il était fait d'un seul bloc de marbre du Nord, et autour de lui un serpent allongeait ses vastes anneaux couverts de mystérieuses runes, tirées des chants de Vala et du Havamal. Au-dessus de l'autel, des étoiles dorées se dessinaient sur un fond d'azur, et au milieu était placée la statue d'argent du dieu de la piété, doux et bienveillant comme la blanche lune sur la voûte bleue du ciel.

Tel était ce temple. Et voici que douze vierges consacrées à son service, couvertes de voiles argentés, entrent deux à deux. Des roses s'épanouissent sur leurs joues et dans leurs cœurs innocents. Devant l'image de Balder et autour de son autel renouvelé, elles dansent, comme les vents du printemps sur l'onde des ruisseaux, comme les alfes des bois sur l'épais gazon, à l'heure où il brille de la rosée du matin. Et pendant qu'elles dansent, elles chantent un hymne saint à Balder, au clément Balder. Elles disent combien il était aimé de tous les êtres, et combien, lorsqu'il succomba sous la flèche de Höder, le ciel, la terre et la mer pleurèrent. Cet hymne ne semblait point sortir de bouches humaines; c'était

comme un écho de Breidablick, la demeure de Balder, ou comme la pensée de son amant dans le cœur d'une jeune fille, lorsque le rossignol module ses mystérieux accords dans la paix de la nuit et que la lune épanche ses rayons sur les bouleaux du Nord.

Appuyé sur son glaive, Frithiof regardait les danses avec extase, et les souvenirs de son enfance passaient devant ses yeux, troupe joyeuse et innocente, aux yeux d'azur et à la chevelure dorée, qui saluait gracieusement son vieil ami. Sa vie de Viking s'évanouissait avec tous ses combats, avec toutes ses aventures, comme une ombre sanglante dans les ténèbres de la nuit, et il lui semblait qu'il était là sur sa tombe, comme une pierre funéraire couronnée de fleurs. A mesure que le chant se développait, son âme s'élevait des sombres vallées de la terre jusqu'au Valaskiaf, et la vengeance humaine et la haine humaine se fondaient doucement dans son cœur, ainsi que la cuirasse de glace sur la poitrine des rochers, aux rayons du soleil du printemps, tandis qu'une mer d'ineffable paix et de silencieuse extase venait les remplacer. Il lui semblait sentir le cœur de la nature battre contre son propre cœur; il lui semblait appeler toute la terre à un embrassement fraternel, et se réconcilier, devant Dieu, avec tous les êtres de la création.

Alors, entra dans le temple le grand prêtre de Balder. Il n'avait ni la jeunesse ni la beauté du dieu,

mais sa démarche était majestueuse, une céleste douceur respirait dans les nobles traits de son visage, et sa barbe argentée descendait jusqu'à sa ceinture. Un sentiment inconnu de vénération s'empara de l'âme altière de Frithiof, et les ailes d'aigle qui ornaient son casque s'inclinèrent profondément devant le vieillard. Mais celui-ci lui dit ces paroles de paix :

« Sois le bienvenu, Frithiof, mon fils, je t'attendais; car la force se plaît à errer sur la terre et sur les mers, semblable au pâle Berserk, qui mord d'impatience l'orbe de son bouclier; mais la fatigue et la réflexion la ramènent enfin au foyer. Thor, le fort, est allé bien des fois à Jotunheim (69); mais, malgré sa ceinture divine, malgré ses gantelets d'acier, il n'a pu encore renverser de son trône Loke d'Utgard. Le mal ne cède point, car il est lui-même une force opposée à la force.

« La piété, sans la force, n'est qu'un jeu d'enfant; elle ressemble aux rayons du soleil sur le sein d'Aegir, image mobile qui s'élève et s'abaisse avec les vagues; sans constance, sans durée, parce qu'elle n'a point de base. Mais la force sans la piété se dévore elle-même, comme le glaive enseveli dans le tertre funéraire. Elle est l'ivresse de la vie; mais l'oiseau de l'oubli plane sur sa coupe, et lorsque l'homme qui a bu se réveille, il rougit de son œuvre. Toute force vient de la terre, ce vaste corps de Hymer; les torrents en forment les veines, le bronze

les muscles. Cependant la terre reste déserte et stérile, tant que le soleil, image de la piété divine, ne l'a pas éclairée de sa lumière. Alors le gazon reverdit, alors le bouton pourpré des fleurs se dilate, les arbres déploient leur majestueuse couronne et font briller l'or de leurs fruits, et les hommes et les animaux trouvent leur nourriture au sein de leur mère. Il en est de même des enfants d'Ask (70). Allfader a placé dans la balance de toute vie humaine deux poids qui se font équilibre, lorsque cette balance est bien posée : la force, fille de la terre, la piété, fille du ciel. Thor est puissant, ô jeune homme, lorsque, serrant son megingjard (71) autour de ses reins inébranlables comme le roc, il lance la foudre; Odin, le père des Ases, est habile lorsqu'il plonge ses regards dans l'onde argentée d'Urda, et que ses corbeaux, d'un vol rapide, lui apportent des nouvelles du monde entier. Cependant, ils pâlirent tous les deux, et l'éclat de leur couronne s'éclipsa à moitié, lorsque Balder, le doux Balder, succomba; car il était le lien du cercle divin du Valhalla. Alors aussi la cime splendide de l'arbre du temps jaunit, Nidhăgg en rongea la racine, et les puissances de l'antique nuit furent déchaînées, et le serpent de Midgărd darda vers le ciel sa queue gonflée de poison, et le loup Fenris (72) hurla, et du fond de Muspelheim, le glaive flamboyant de Surtur fit jaillir des éclairs.

« Et depuis ce jour, partout où peuvent s'étendre

tes regards, tu vois la guerre, armée de son bouclier, chevaucher à travers la création. Dans le Valhalla, le coq à la crête d'or, le coq à la crête sanglante, appelle tous les êtres au combat, et sur la surface de la terre, et jusqu'au fond de ses abîmes. Auparavant, la paix régnait, non-seulement dans les salles des dieux, mais encore dans les habitations des hommes. Les hommes et les dieux la possédaient également dans leurs cœurs; car tout ce qui se fait ici-bas s'est déjà accompli là-haut, sur de plus vastes proportions. L'humanité n'est qu'une image affaiblie du Valhalla; c'est la lumière du ciel réfléchie dans le bouclier couvert de runes de la divine Saga.

« Chaque cœur a son Balder. Te souvient-il de ce temps où la paix habitait dans ton sein, où la vie était pour toi si douce, si divinement heureuse, semblable au songe du rossignol, lorsque les vents des nuits d'été balancent la tête des fleurs endormies et les rameaux de sa couche verdoyante? Alors, Balder vivait dans ton âme sans tache, ô fils des Ases, ô image errante du Valhalla! Pour les enfants, le dieu Balder n'est pas mort, et Héla rend sa proie, chaque fois qu'un homme vient à naître. Mais, en même temps que Balder, le dieu des ténèbres, son frère, l'aveugle Höder, grandit dans toute âme humaine. Le mal naît aveugle, comme les petits de l'ours, et la nuit est son manteau; le bien est revêtu de lumière. Loke, l'actif tentateur, veille

sans relâche et dirige la main meurtrière du dieu aveugle, et le trait s'enfonce dans l'amour du Valhalla, dans le cœur du jeune Balder. Alors, la haine s'éveille, la violence s'élance sur sa proie; le glaive, comme un loup affamé, rôde par les montagnes et les vallées, et les sauvages dragons sillonnent les vagues ensanglantées. Car la piété n'est plus qu'une ombre sans force, une morte parmi des morts, reléguée chez la pâle Héla; le temple de Balder est réduit en cendres.

« Ainsi, la vie des Ases est une figure de la vie humaine; l'une et l'autre ne sont que la pensée divine d'Allfader, et elles ne varient pas. Le passé et l'avenir sont écrits dans les chants mystérieux de Vala; et cet hymne, qui est celui du berceau du temps, est aussi sa funèbre drapa. Les annales de Heimskringla sont composées sur le même mode, et l'homme y reconnaît sa propre histoire. Comprends-tu ou non? dit Vala.

« Tu désires te réconcilier. Mais sais-tu ce que c'est que la réconciliation? Regarde-moi, jeune homme, et ne pâlis point! Il est un réconciliateur qui parcourt la terre; son nom est la mort. Toute parcelle du temps est par son origine un ruisseau détourné de l'éternité; toute vie est tombée du trône d'Allfader; y retourner purifié, voilà la réconciliation. Les dieux eux-mêmes ont failli. Ragnarök sera leur jour d'expiation, jour de sang pour les vastes plaines de Vigrid. Mais ils ne succomberont pas

sans vengeance, le mal y mourra pour l'éternité; le bien se relèvera purifié des flammes de l'incendie du monde, et recommencera une vie meilleure. Il est vrai, le diadème d'étoiles qui couronne le front du ciel tombera pâle et décoloré; la terre s'abîmera dans la mer; mais elle revivra plus belle, et elle élèvera, joyeuse, au-dessus des vagues, sa tête couronnée de fleurs; et de jeunes étoiles promèneront majestueusement leurs clartés divines autour du monde régénéré. Du haut d'une verte colline, Balder régnera sur les dieux et sur les hommes renouvelés, et les tablettes d'or, couvertes de runes, perdues, au matin des temps, seront retrouvées sur le gazon, auprès des remparts d'Ida (73), par les enfants réconciliés du Valhalla.

« Ainsi, la mort n'est pour le bien que l'épreuve du feu, sa réconciliation, sa naissance à une vie meilleure, qui retourne purifiée à son origine, et qui joue avec innocence, comme un enfant, sur les genoux de son père. Hélas! tout ce qui est parfait se trouve au delà du tertre funéraire, cette porte verdoyante de Gimle (74); et tout ce qui est sous les étoiles est souillé et corrompu.

« Cependant, la vie a aussi sa réconciliation, image affaiblie d'une autre plus éclatante. C'est le prélude du skalde, lorsque, d'une main habile, il accorde sa harpe et module doucement, jusqu'à ce qu'enfin, saisissant avec puissance les cordes d'or, il évoque de leur tombe les grands souvenirs du passé,

et fait resplendir l'éclat du Valhalla aux yeux de ses auditeurs transportés. La terre est l'ombre du ciel, la vie est le vestibule du temple divin de Balder. Le vulgaire immole des victimes aux Ases, il conduit à l'autel du sacrifice le coursier à la selle d'or, aux rênes de pourpre. C'est un symbole dont le sens est profond. Car le sang est l'aurore du jour de la réconciliation. Mais le symbole n'est pas réalité; il ne réconcilie pas; la faute que tu as commise, toi seul, tu peux l'expier. Les morts trouvent la réconciliation dans le sein d'Allfader; les vivants la portent dans leur propre cœur. Je sais un sacrifice qui est plus cher aux dieux que la fumée des victimes, c'est le sacrifice de la haine sauvage de ton cœur, le sacrifice de ta vengeance. Si tu ne peux assoupir leurs glaives, si tu ne peux pardonner, que viens-tu faire, ô jeune homme, dans le temple de Balder? Quelle était ta pensée lorsque tu reconstruisais ce temple? Ce n'est point avec des pierres que l'on apaise Balder. Ici-bas, comme là-haut, il n'est de réconciliation que là où règne la paix. Réconcilie-toi avec ton ennemi, avec toi-même; et tu seras aussi réconcilié avec le dieu de la lumière.

« Aux régions du Midi, on parle d'un Balder, fils d'une vierge, envoyé par Allfader pour expliquer les runes gravées sur l'orbe noir du bouclier des Nornes, restées jusqu'ici incomprises. La paix était son cri de guerre, l'amour son glaive brillant; et l'innocence, sous la forme d'une colombe, re-

posait sur son casque d'argent. Sa vie était pieuse comme ses préceptes; il mourut en pardonnant; et sous les palmiers lointains s'élève sa tombe lumineuse. Sa doctrine se répand, dit-on, de vallée en vallée; elle amollit les cœurs durs, réunit les mains ennemies, et fait régner la paix sur la terre régénérée. Cette doctrine ne m'est pas encore bien connue; mais, dans mes plus heureux instants, j'en ai eu comme un pressentiment confus; tout cœur humain la pressent aussi, de temps en temps, comme moi. Un jour, je le sais, elle viendra secouer ses blanches ailes de colombe sur les montagnes du Nord; mais, ce jour-là, il n'y aura plus de Nord pour nous, et les chênes murmureront sur les tombeaux oubliés. Générations fortunées, qui pourrez vous désaltérer à la source rayonnante de cette nouvelle lumière, je vous salue! Vous serez heureuses, si elle chasse les nuages qui ont suspendu, jusqu'à présent, leur humide rideau sur le soleil de la vie. Cependant, ne nous méprisez pas; nous avons cherché loyalement, et sans détourner les yeux, sa divine lumière. Allfader est un, quoiqu'il ait plusieurs envoyés.

« Tu hais les fils de Bele. Pourquoi les hais-tu? Ils n'ont pas voulu donner leur sœur au fils d'un paysan, parce qu'elle est du sang de Seming, le fils du grand Odin; leur origine, qui remonte jusqu'au trône du Valhalla, les a rendus fiers. — Mais, dis-tu, la naissance est un hasard et non un mérite.

O jeune homme, ce n'est point de son mérite que l'homme s'enorgueillit, mais seulement des faveurs du sort; ce qu'il y a de meilleur en lui est un présent des dieux. Toi-même, n'es-tu pas fier de tes exploits de héros, de ta force souveraine? Mais cette force, te l'es-tu donnée toi-même? N'est-ce pas Asa-Thor qui a rendu les muscles de ton bras fermes comme les branches du chêne? N'est-ce pas le courage de ce dieu puissant qui bat, joyeux, dans la forteresse inexpugnable de ta large poitrine? N'est-ce pas l'éclair de sa foudre qui étincelle dans le feu de ton regard? Les sublimes Nornes chantaient déjà sur ton berceau le chant royal de ta vie. Le mérite qui t'en revient n'est pas supérieur à celui que les fils du roi trouvent dans leur naissance. Ne condamne point l'orgueil des autres, si tu ne veux pas que ton orgueil soit condamné!

« Le roi Helge vient de succomber. » — Ici Frithiof interrompit le prêtre : « Le roi Helge a succombé! Quand et de quelle manière? » — « Tu le sais, tandis que tu construisais ce temple, il était allé faire une expédition contre les Finnois, dans les montagnes. Sur un roc solitaire s'élevait un temple antique consacré à Jumala (75), depuis longtemps fermé et abandonné. Mais, au-dessus de la porte, on voyait encore une vieille et bizarre statue du dieu prête à tomber, et personne n'osait en approcher, car une saga populaire, transmise d'âge en âge, disait que celui qui entrerait le premier dans le

temple verrait Jumala. Helge entendit raconter cette saga ; et, poussé par une rage aveugle, il marcha, à travers des sentiers déserts, contre le dieu redouté, afin d'en renverser le temple. Lorsqu'il arriva, la porte était close, et la clef rouillée dans la serrure. Il saisit alors les poutres vermoulues qui soutenaient la porte et les agita avec violence. Au même instant, la statue tomba avec un bruit épouvantable, et écrasa dans sa chute le fils du Valhalla. C'est ainsi qu'il vit Jumala. Un messager nous a apporté cette nuit la nouvelle de cet événement, Maintenant, Halfdan règne seul sur le trône de Bele ; tends-lui la main ; sacrifie aux dieux ta vengeance. Ce sacrifice, Balder le demande ; je le demande, moi, son prêtre, comme une preuve que tu ne t'es point joué de ce dieu de la paix. Si tu refuses, c'est en vain que ce temple aura été bâti, c'est en vain que j'aurai parlé. »

Et voilà que Halfdan franchit le seuil d'airain du temple ; son regard est inquiet ; il s'arrête à quelque distance de son redoutable ennemi, et garde le silence. Alors Frithiof détache de son côté son glaive, terreur des cuirasses, il appuie contre l'autel son bouclier d'or, et s'avance désarmé vers son ennemi. « Dans cette querelle, » dit-il d'une voix amicale, « celui-là est le plus noble qui tend le premier la main en signe de paix. » Halfdan rougit, tire son gantelet de fer, et leurs mains longtemps séparées s'unissent dans une étreinte puissante et fidèle

comme la base des rochers. Aussitôt le vieillard lève l'anathème qui pesait sur le maudit, sur le proscrit. Et la belle Ingeborg, en habit de fiancée, en long manteau d'hermine, entre, suivie d'une troupe de jeunes filles, semblable à la lune avec son cortége d'étoiles, sur la voûte du ciel. Les yeux pleins de larmes, elle tombe dans les bras de son frère; mais Halfdan, ému, dépose sa sœur chérie sur le sein fidèle de Frithiof; et, devant l'autel du dieu, elle unit sa main à celle de l'ami de son enfance, du bien-aimé de son cœur.

LA SAGA D'AXEL

I

Le vieux temps m'est cher, le vieux temps de Charles XII, car il était joyeux comme la paix de la conscience, brave comme la victoire. Au pays du Nord, on voit encore rayonner à l'horizon un reflet de sa gloire; et, dans la pourpre du soir, errer, çà et là, des ombres puissantes, en baudriers jaunes, en habits bleus. Salut à vous, héros d'un siècle fameux, héros vêtus de peaux de buffle et armés de longs glaives!

J'ai connu dans mon enfance un de ces vieux compagnons de Charles. Il restait encore sur la terre comme un trophée en ruines. Sur sa tête centenaire brillait tout l'argent qu'il possédait, et les cicatrices de son front racontaient ce que racontent les runes sur une pierre funéraire. Il était pauvre, mais familiarisé avec la pauvreté, il se jouait avec

elle; il vivait encore de la vie des camps, dans la chaumière qu'il habitait dans la forêt. Cependant il possédait deux joyaux, contre lesquels il n'eût pas échangé le monde : sa Bible et sa vieille épée, sur laquelle était gravé le nom de Charles XII. Les exploits du grand roi, qu'on retrouve aujourd'hui en cent lieux divers, tant cet aigle a porté loin son vol, les exploits du grand roi étaient fixés dans le souvenir du vieillard, ainsi que les urnes des guerriers dans un tertre funèbre couronné de verdure. Ah! lorsqu'il parlait d'un danger affronté par le roi, par son armée, comme il relevait fièrement la tête, comme ses yeux étincelaient! Chaque parole qui bondissait de ses lèvres frappait comme un coup de glaive. Ses récits du temps passé se prolongeaient souvent bien avant dans la nuit; et chaque fois qu'il nommait le roi Charles, il levait son vieux chapeau. Plein d'étonnement, je me tenais debout près de ses genoux, car alors je n'étais pas plus grand. C'est ainsi que je me souviens, depuis mon enfance, de ce représentant d'une race de héros; c'est ainsi que, depuis cette époque, plus d'un vague souvenir de sagas reste enseveli dans ma mémoire, tel que l'iris qui dort dans sa semence, sous la neige de l'hiver.

Le vieillard repose chez les morts. Que la paix soit avec sa cendre! Voici la saga qu'il m'a racontée. Écoute la, ô Nord, et pleure avec moi sur le destin d'Axel! Auprès des paroles du vieux guerrier, mon simple chant est faible et languissant.

II

Le grand roi était à Bender. Déjà son pays avait été dévasté, son nom, naguère glorifié, livré à l'insulte. Telle qu'un guerrier blessé qui a senti le froid de la mort, son armée combattait à genoux derrière ses boucliers; l'espoir du salut avait fui de toutes les âmes, exceptè de la sienne. Malgré la tempête qui feuilletait le livre du destin, malgré les secousses de la terre qui tremblait, Charles restait calme, impassible, comme une voûte à l'épreuve de la bombe au milieu d'une ville incendiée, comme le roc battu par la vague en furie, comme la fermeté de l'âme sur un tombeau.

Un soir, il dit à Axel : « Voici une lettre ; monte à cheval, et cours nuit et jour vers la Suède. A ton arrivée, tu la remettras au sénat. Pars ce soir même. Que Dieu t'accompagne ! salue pour moi nos vieux rochers ! »

Le jeune Axel aimait monter à cheval. Il prend la lettre avec joie et la coud dans son baudrier. Son père était mort à Holofzin, aux côtés du roi; et l'orphelin, enfant des camps, avait grandi au milieu du bruit des armes. C'était une belle figure comme le Nord en produit encore quelquefois. Frais comme une rose, svelte et élancé comme les pins de la Suède. Son front libre a l'éclat d'un jour sans nuage; le sérieux et l'honneur respirent dans tous ses traits. A la pureté de son œil, on voit qu'il peut élever ses regards avec espoir et confiance vers le père de la lumière, et les abaisser sans crainte sur celui qui n'aime que la nuit.

Axel faisait partie des drabants du roi, ces fiers parents de son âme. Ce corps était peu considérable, car il ne se composait que de sept hommes, comme les étoiles du chariot de Charles (76), au plus de neuf, comme les filles de Mémoire. Sévère dans le choix de ses membres qu'il faisait librement, il les éprouvait par le fer et par le feu. Les drabants, successeurs chrétiens des Vikings, ne différaient guère de ceux qui sillonnaient jadis, de leurs dragons, l'azur des mers. Ils ne dormaient jamais dans un lit, mais sur leur cape étendue à terre, aussi tranquilles au milieu des tempêtes et des frimas du Nord que sur un gazon fleuri. Leur main faisait plier un fer à cheval; jamais vous ne les voyiez s'approcher de la flamme du foyer; ils aimaient mieux se réchauffer en lançant des boulets rouges, rouges comme l'astre

du jour, lorsqu'aux soirs d'hiver il se couche dans le sang.

C'était une loi parmi les drabants que, dans une action périlleuse, nul d'entre eux ne cédât qu'après avoir combattu *un* contre *sept*, et, encore, la poitrine toujours tournée vers l'ennemi, car celui-ci ne devait point voir leur dos. Enfin, c'était une loi parmi eux, loi difficile à observer, la plus difficile peut-être, de n'ouvrir son cœur à l'amour que lorsque le roi Charles aurait choisi, lui-même, une fiancée. En vain deux yeux brillaient d'un bleu céleste, en vain deux lèvres de rose souriaient, en vain deux cygnes d'une blanche gorge ondulaient sur leur lac, il fallait détourner la vue... ou fuir. Les drabants étaient consacrés à leur glaive.

Donc Axel a sellé son coursier. Il marche nuit et jour. Il longeait les frontières de l'Ukraine, quand, tout à coup, la forêt étincelle de sabres et de piques. Le brillant anneau se resserre. « Tu portes une lettre de Bender; descends, donne-la-moi, donne, ou meurs! » Un coup de sabre, telle fut la réponse d'Axel, sa réponse précise, sa réponse suédoise, et l'orateur, devenu humble, s'inclina sanglant vers la terre. Puis, s'adossant à un chêne, le jeune guerrier se mit à jouer son jeu. Partout où siffle sa lourde épée, un genou plie, le sang jaillit. Il accomplit glorieusement son serment. Ce n'est point un contre sept, ce serait peu, mais un contre vingt qu'il brandit son glaive. Il se bat comme Rolf

Krake (77). Et pourtant il n'a plus d'espoir, il ne frappe que pour avoir des compagnons dans la mort. Déjà mille blessures lui murmurent, de leur bouche de pourpre, sa dernière heure; le sang s'assoupit autour de son cœur; sa main, attachée à la garde de son épée, s'engourdit; ses yeux s'obscurcissent; épuisé, il tombe dans la longue nuit.

III

Halloh! La forêt retentit; et l'audacieux faucon et le chien fidèle poursuivent leur proie. Des chasseurs s'élancent au galop. A leur tête, sur un étalon tigré, rapide comme un tourbillon, paraît une amazone en robe verte, belle comme un rayon du jour. Les brigands épouvantés prennent la fuite; mais le coursier recule à l'aspect des morts, et la jeune fille saute à terre. Axel était là, gisant, tel qu'au milieu d'une forêt un chêne renversé sur les arbrisseaux par un ouragan du Nord. Qu'il était beau, ainsi couché dans son sang! Marie restait penchée sur lui comme autrefois Diane, descendue du ciel à Latmos, loin du bruit de la chasse, restait penchée sur Endymion.

Le jeune Grec endormi qui charmait la déesse n'était pas plus beau qu'Axel. Marie surprend en-

core une étincelle de vie dans son sein mutilé; et, sur un brancard de feuillage dressé à la hâte, elle fait porter doucement le pâle héros dans sa propre demeure.

Assise à son chevet, pleine de compassion et de douleur, elle fixe sur ses traits décolorés un regard, un regard qui vaut un royaume. C'était comme la rose splendide des bosquets de la Grèce, qui croît sans culture auprès d'une statue d'Hercule renversée. Axel sortit enfin de son évanouissement, et il regarda autour de lui, et il commença à parler. Mais, hélas! ses yeux jadis si doux, maintenant sont hagards et troublés. « Où suis-je? Que veux-tu de moi, jeune fille? Il n'est pas permis à une femme de me regarder. J'appartiens au roi Charles. Tes larmes ne doivent point tomber sur mes blessures. Mon père habite la voie lactée; il s'irrite, car il a entendu mon serment. Qu'il est beau, cependant, le charme du tentateur! Qu'il est séduisant! Loin de moi, Satan! Où est mon baudrier? où est ma lettre? Le roi Charles l'a écrite de sa propre main. Le glaive de mon père est bon, il mord surtout les Moscovites. Quel plaisir j'avais à les frapper! Je regrette que le roi n'en ait pas été témoin. Ils tombaient comme les épis mûrs sous la faucille! Il me semblait que j'étais moi-même couvert de sang. Je porterai ma lettre à Stockholm; mon honneur y est engagé. Allons! les moments sont précieux! » Ainsi parle Axel, dans le délire de la fièvre; et pâle

comme la mort, l'ami des combats laisse retomber sa tête sur le pacifique oreiller.

Et la vie et la mort se disputèrent le jeune homme, mais la vie l'emporta, et le danger peu à peu s'évanouit, et Axel put contempler enfin d'un œil calme, quoique faible et obscurci, l'ange qui veillait à ses côtés. Ce n'était point une de ces beautés d'idylles qui errent et soupirent à travers les champs, images éternelles de l'ennui, avec des cheveux dorés comme les rayons du soleil, des joues teintes des violettes de la nuit, des yeux de myosotis. Marie était une fille de l'Orient. Sa riche et noire chevelure flottait autour de son cou, comme l'ombre de minuit autour d'un parterre de roses, et le courage inspiré par la joie, le seul vrai courage, brillait fier et noble sur son front, comme la statue de la Victoire sur le tombeau d'une amazone. Son teint était frais comme celui que les peintres donnent à la couronne de l'Aurore; sa taille, celle d'une Oréade; sa démarche, harmonieuse et légère; les vagues de son sein se gonflaient de jeunesse et de santé. Corps de roses et de lis, âme de feu et de flammes, ciel d'été du Midi, plein de parfums et de soleil. On voyait lutter dans ses yeux noirs un rayon du ciel avec un rayon de la terre. Tantôt son regard avait la fierté de l'aigle de Jupiter; tantôt, la douceur des colombes qui tirent le char aérien d'Aphrodite.

O Axel! bientôt la douleur de tes blessures se sera apaisée, les cicatrices seules resteront. Ta poitrine

est guérie à la surface; mais, hélas! comment va ton cœur? Ne regarde pas avec tant d'amour cette main attentive à bander tes blessures; cette main d'albâtre, cette main si douce ne doit point reposer dans les tiennes. Elle est plus dangereuse pour toi que, l'année dernière, à Bender, les dures mains des Ottomans, avec leurs sabres recourbés et leurs pistolets. Ces lèvres si roses et si fraîches, qui ne s'ouvrent que pour murmurer des paroles divines de consolation et d'espérance, au lieu de les écouter, il te serait meilleur d'entendre encore une fois les tonnerres que le tzar Pierre faisait gronder à Pultawa. Et si tu sors pendant la chaleur du jour, faible, chancelant, épuisé, appuie-toi, Axel, sur ton glaive, et non sur ce bras arrondi que l'Amour a commandé, tout exprès, pour lui servir d'oreiller.

« O amour, merveille de la terre et du ciel! ô âme du bonheur, souffle frais de la Divinité dans les bosquets étouffés de la vie! tu es le cœur de la nature, la consolation des hommes et des dieux! Dans la mer, la goutte cherche la goutte, et là-haut les étoiles dansent d'un pôle à l'autre leur danse d'hyménée, autour de leur soleil. Tu es encore, dans le cœur de l'homme, comme un crépuscule du soir, comme un pâle souvenir de jours plus beaux, plus heureux, alors que, dans le ciel, il habitait cette salle bleue, aux lustres d'argent, où, chaque soir, fatigué de ses jeux, il s'endormait sur les bras de son père. En ce temps-là, il était riche comme l'imagination, et son

langage n'était qu'une prière, et il avait pour frère chaque bel ange des cieux. Mais, hélas! il tomba sur la terre, et son amour perdit sa pureté. Cependant, auprès d'un être chéri, il ressaisit encore un trait de ses anciens amis du ciel; il entend encore leur voix, dans les chants du printemps ou du skalde, et il se réjouit de nouveau dans son cœur, ainsi que le Suisse voyageur lorsqu'il entend un air de sa patrie, qui lui rappelle ses Alpes et les souvenirs de son enfance. »

IV

C'était un soir. Le crépuscule rêvait sur sa couche, à l'occident, et, silencieuses comme les prêtres d'Égypte, les étoiles commençaient leur marche solennelle. La terre, dans ce beau soir, paraissait heureuse comme une fiancée qui porte la couronne nuptiale sur sa noire chevelure, et qui sourit et rougit sous le poêle. Fatiguée des jeux du jour, la Naïade se reposait tranquille et souriante, tandis que le crépuscule s'épanchait et brillait comme une rose splendide sur son sein. Les Amours, que l'éclat du soleil tenait enchaînés, s'élançaient, libres, sur les rayons de la lune, armés d'arcs et de flèches, et folâtraient dans les bocages, sous ces mêmes arceaux de verdure par lesquels le printemps avait fait naguère son entrée. Le rossignol chantait dans les chênes, et son chant retentissait dans les vallées, aussi tendre, aussi

chaste, aussi pur qu'un chant de Franzen. On eût dit que la nature annonçait son heure du berger; tout était si plein de vie, et pourtant si calme, que tu aurais entendu battre ton cœur.

Axel et Marie, le cœur ravi, s'avançaient l'un près de l'autre. Ainsi que les fiancés échangent leurs anneaux, ils échangeaient les souvenirs de leur enfance. Axel racontait ses heureux jours, alors qu'il était dans la maison de sa mère, maison en bois de pin, teinte en rouge, située au milieu d'une forêt, bien avant dans le Nord; il parlait de sa patrie bien-aimée, de ses frères et sœurs chéris, tous enlevés par la mort. Il disait comment, en maintes occasions, les antiques chansons guerrières, les livres des sagas reliés en parchemin, avaient éveillé son ardeur pour les exploits; comment, dans les songes de la nuit, il s'était vu couvert d'une armure d'acier, monter sur Grane, ce coursier haut de douze pieds, et chevaucher comme Sigurd Fafnersbane (78) à travers les flammes de Vafur, pour se rendre auprès des filles de Mémoire, dont le palais bâti sur un rocher, au milieu d'un bois de lauriers, semblait, au clair de lune, environné de mille feux. Alors, sa poitrine était oppressée, et il suffoquait dans sa chambre, et il fuyait à travers les bois, et il s'élançait avec une joie d'enfant jusqu'à la cime des pins, séjour de l'aigle, et là, balancé par les vents du Nord, il sentait la fraîcheur pénétrer dans son cœur et caresser ses joues.

« Ah ! que ne puis-je, sur ce nuage qui passe, m'envoler au loin, par-dessus la baie, vers ce monde radieux, où la Victoire fait signe au brave, où la Renommée lui tresse des guirlandes, où le roi Charles (il n'a que sept ans et demi de plus que moi) moissonne des couronnes avec son glaive, et les distribue à l'instant comme un dieu !

« A quinze ans, ma mère ne me retint plus; je me jetai en pleurant dans son sein, et je partis pour la Pologne. Depuis, ma vie s'est écoulée dans les camps; fidèle comme le feu de la vedette, elle a brûlé au milieu des canons et des armes. Mais s'il m'arrivait de rencontrer des oiseaux nourrissant leurs petits et se caressant, si je voyais un enfant jouer avec les fleurs, sur le bord d'un ruisseau, alors le fracas des batailles me paraissait vide, et l'image de la paix se dressait soudain dans mon âme avec ses épis dorés, ses joyeux enfants, ses bosquets de verdure. Et, à la porte d'une paisible chaumière, une jeune fille m'apparaissait; les rayons du soir illuminaient son visage, ce même visage que je voyais quelquefois dans mes rêves. Depuis quelque temps, ces douces images sont continuellement présentes à mon esprit; je ferme les yeux, et néanmoins, je les vois toujours vivantes, toujours claires, et la jeune fille qui se montre au milieu d'elles, elle a tous tes traits, ô Marie ! »

Marie, le cœur plein de trouble, répondit : « Que l'homme est heureux, cependant ! Le fort ne porte

point de chaînes; il appartient dès sa naissance à la race libre, et les charmes du danger, et l'éclat de la gloire, et le ciel, et la terre, tout est à lui. Mais la destinée de la femme, c'est de servir l'homme pendant sa vie; c'est de panser ses blessures, oubliées dès qu'elles sont guéries. Elle est la victime; lui, la flamme du sacrifice qui s'élève splendide vers le ciel.

« Mon père a succombé dans les armées du tzar; je me souviens à peine de ma mère, et la fille du désert a grandi, sans culture, dans ce château où l'esclave adore, dans les caprices du maître qui le possède, l'idole créée par sa bassesse. Un noble cœur méprise ces êtres si faciles à courber sous le joug. As-tu vu, dans nos immenses plaines, nos beaux coursiers sauvages? Braves comme le héros, légers comme la biche, ils ne connaissent pas de maître. L'oreille droite tournée vert le vent, ils s'arrêtent et flairent le danger, et soudain, dans un nuage de poussière, ils bondissent à travers la plaine et ils combattent leurs propres combats avec leur sabot libre de fer, et ils se réjouissent et ils souffrent. O libres enfants du désert! qu'elle est heureuse, qu'elle est belle votre vie, dans ces vertes prairies! Et je priais la troupe indomptée de nous attendre, chaque fois que mon Tartare frémissant, esclave bridé, me portait auprès de ses frères; mais ceux-ci, peu soucieux de m'obéir, passaient devant nous avec un regard de dédain. Mon âme altérée de liberté ne put

supporter longtemps l'éternelle monotonie du château. J'appris à combattre le loup des forêts, les vautours de la montagne, et souvent j'ai racheté des griffes de l'ours une vie qui alors acquérait quelque valeur. Mais, hélas! ô nature, nous ne pouvons te vaincre! Dans la chaumière comme sur le trône, fille de peine ou amazone, la femme est toujours femme; être incomplet, vigne qui périt si elle n'est soutenue. Elle ne goûte point le bonheur, s'il n'est partagé; ses joies naissent jumelles. Je sens s'agiter dans mon cœur un trouble qui n'est pas sans douceur, un vague désir de l'inconnu, désir poignant et pourtant plein de charmes. Il est sans bornes, sans but; on dirait des ailes qui m'emportent loin de la terre, loin de l'infime poussière, vers les étoiles, vers la demeure des dieux. Mais bientôt je retombe sur la terre, je reviens à vous, êtres chéris, à vous, arbres, qui avez grandi avec moi, colline à la cime fleurie, ruisseau qui murmure l'amour! Je vous ai entendus, je vous ai vus mille fois, mais indifférente comme une statue; c'est à présent seulement, à présent que je vous aime. Mon amour pour moi s'est attiédi, un sentiment plus élevé, plus pur, a pénétré dans mon âme depuis... » Ici, une douce rougeur passa sur les joues de la jeune fille; un soupir étouffé acheva sa phrase interrompue.

Et le rossignol chante dans la forêt, et la lune se cache derrière un nuage et écoute, et dans un long, dans un éternel baiser, chaud comme la vie, fidèle

comme la tombe, Axel et Marie aspirent les voluptés d'une ineffable harmonie. Ils s'embrassent, comme deux flammes qui, partant de l'autel des sacrifices, s'unissent à mesure qu'elles montent vers le ciel, jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'une seule colonne lumineuse. Pour eux, le monde s'est évanoui, le temps s'est arrêté dans sa course. Car si chaque moment dans cet univers périssable a sa mesure et sa limite, le baiser de la mort et le baiser de l'amour sont enfants de l'éternité. Qu'ils sont heureux! La terre serait dévorée par l'incendie qu'ils n'en verraient point les flammes; la voûte du ciel s'écroulerait qu'ils n'entendraient pas le bruit de sa chute. Ils resteraient là, bouche contre bouche, tels que les génies du Midi et du Nord, et ils seraient passés, sans le sentir, à la félicité céleste, du sein du bonheur de la terre.

Axel revient le premier de son extase. « Par mon glaive, par la gloire du Nord, par ces étoiles, blanches fiancées, qui brillent à travers les bosquets, devant la terre, devant le ciel, tu m'appartiens! Ah! que ne puis-je, loin, bien loin des combats, dans quelque vallée amie, au milieu des montagnes, séjour de la paix, que ne puis-je vivre et mourir avec toi! Mais, hélas! un serment, un serment me lie. L'œil menaçant, les joues pâles, il étend, silencieux, sa main de glace entre nos deux cœurs brûlants. Ne t'effraye point! ce serment veut être délié et non brisé. Il faut que je parte. Quand Mai nous rappellera

à ses fêtes de fleurs, compte sur mon retour ; alors je reviendrai chercher ma fiancée, mon épouse. Adieu, ô moitié de mon âme, adieu jusqu'à ce jour, long adieu ! »

En disant ces mots, Axel se détourne, prend son baudrier et son glaive, et recommence bravement sa course, à travers les cent provinces du tzar. Il se cache dans les bois pendant le jour ; il dirige sa course sur le point central du ciel, sur l'étoile fixe de notre Nord et sur le chariot protecteur de Charles, ce chariot au timon d'argent, aux roues enrichies de clous d'or, dont l'essor ne fléchit jamais. C'est ainsi qu'à travers mille dangers, à travers les escadrons ennemis, Axel arrive à la ville royale du Mälar. Là, tous écoutent avec étonnement le récit de la délivrance du héros, et il porte au sénat la lettre et le salut du roi, comme Charles l'avait ordonné.

V

Cependant, dans ses salles désertes, Marie soupire le nom d'Axel. Elle le soupire dans les forêts, elle l'apprend aux montagnes et aux vallées. « Quel est ce serment qui le lie? Une jeune fille de son pays, un amour plus ancien? Peut-il y avoir plus d'un amour? Mon cœur me dit : Non. O vierge du Nord vêtue de neige, l'une de nous doit mourir! Tu ne connais point les flammes du Midi. J'irai te chercher au delà de tes vagues glacées, de tes rochers couverts de frimas; tu mourras!... Mais... Axel n'a-t-il pas quitté le Nord dès son enfance? Depuis cette époque, il n'a point revu sa patrie, et le timide amour fuit le bruit des camps. Non, Axel n'est point menteur, la fidélité et l'honneur brillent, seuls, sur un front comme le sien. J'ai vu, à travers la pureté de son regard, j'ai vu le fond de son cœur, comme le jour voit le

fond de la source fraîche et argentée. Pourquoi donc me fuir? Que t'impose ton serment? Est-ce de briser ce cœur? Hélas! ma voix meurt dans l'espace; je suis la veuve qui soupire au milieu des tombeaux, la colombe qui porte sa plainte à travers la terre et le ciel, et qui ne trouve point de réponse. Ah! les bois murmurent, les flots bouillonnent entre nous, il ne m'entend point. Si je le suivais? Non, cela ne sied point à une femme. Une femme! qui le saura? Que je prenne un glaive, un homme sera à ma place. J'ai souvent joué avec le danger, ayant pour enjeu la vie ou la mort. Je suis solide sur mon cheval, et jamais ma balle n'a manqué son but. Oui, c'est un dieu qui m'inspire. Axel, Axel, tu es à moi; maintenant je te chercherai dans le Nord, je te chercherai par toute la terre, de vallée en vallée, de rivage en rivage; j'arracherai ton serment à tes lèvres. O guerre, prends-moi sur tes ailes, et porte-moi jusqu'au pays d'Axel! »

Ainsi dit, ainsi fait. La résolution et l'action ne font qu'un chez la femme. Marie hâte sa métamorphose. Sous le casque du guerrier, elle cache sa noire chevelure; elle emprisonne sa belle gorge dans le buffle, remplit son sac de poudre et de plomb, et suspend à son épaule délicate le télescope de la mort, une carabine. Un sabre recourbé brille à sa ceinture, sa ceinture si célèbre dans les fables de la Grèce.. Elle tire une ombre autour de ses lèvres pour lui tenir lieu de barbe : on dirait deux roses couron-

nées d'un crêpe funèbre. Marie, avec son glaive et son baudrier, ressemblait à cet amour déguisé en héros que le fils de Clinias avait fait peindre sur son splendide bouclier.

« Adieu, maison paternelle! Un jour, avec l'amour et le bonheur, je te reviendrai. Maintenant je dois partir. O nuit, enveloppe-moi dans tes voiles, et porte-moi vers l'ami de mon cœur! »

Sur le rivage de la conquête, dans un coin de l'œil du Nord endormi, s'étendait la ville du tzar Pierre. Alors peu considérable, elle ressemblait, au fond de son golfe, à un dragon nouveau-né. Mais déjà l'instinct se révélait dans le jeune monstre, qui déroulait ses anneaux sur l'arène échauffée par le soleil; déjà le poison bouillonnait dans sa dent; déjà il sifflait de sa langue fendue. Là, on armait contre les rivages de la Suède une flotte de mort et d'incendie. Marie s'avance au milieu des drapeaux et des glaives, et demande une place sur un navire. Un des chefs de ces bandes sauvages la regarde fixement et s'écrie : « Jeune homme, tu me parais plus dangereux pour les vierges du Nord que pour ses guerriers. Quelque part que nous te conduisions, ils ne pourront guère te prendre par la barbe; mais ils t'enseigneront à fond la science de la guerre. Celle que nous faisons est une guerre à mort; Dieu seul et saint Nicolas en connaissent l'issue! »

Et la voile s'enfle, et la proue fend les flots écumeux, et bientôt, à la lueur du crépuscule, on voit

se dresser les montagnes de la Suède. Elles sont encore là debout, ces antiques et gigantesques tombes de la nature, malgré les incessants ravages des flots et du temps. On aborde aux récifs de Sota, rivage aimé des cœurs fidèles. C'est là qu'autrefois le jeune Hjalmar dit son dernier adieu à la belle Ingeborg; là qu'Ingeborg mourut de douleur, quand le guerrier remonta vers Odin. Son esprit reste encore sur le rocher pleurant son bien-aimé. O Leucade du Nord, le Nord oublie ton nom, ton nom si fameux aux jours des sagas; mais le chant funèbre de Hjalmar ne t'a point oubliée : tu vivras éternellement dans le cœur du skalde!

Mais, déjà, le village brûle auprès du village; les enfants crient, les femmes prennent la fuite. On connaît la manière dont les Russes font la guerre. Et le tocsin sonne nuit et jour, sans repos; hélas! il ne réveille pas les morts. Malheur à toi, région infortunée, l'ennemi te change en désert; la tombe dévore tes guerriers! Cependant le danger de la patrie rassemble encore une troupe de vieillards et d'enfants, armés de ces épées qui, dans les champs de la Germanie, avaient servi sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, de ces hallebardes habituées à vaincre, à l'époque où elles franchissaient le Belt, enfin de quelques mousquets à la batterie rouillée, à la mèche fumante. C'était là tout ce qui restait à la Suède, une petite troupe mal armée. Néanmoins, elle marche bravement et résolûment à l'ennemi. Ce dernier ne

lutte point soldat contre soldat; il déroule au loin son nuage; il lance la foudre du haut de rochers que nul courage ne saurait affronter; et la mort vole, incessante et impunie, à travers les rangs décimés.

Alors, tel que Thor en courroux, armé de son marteau et ceint du baudrier de la force, Axel s'élance sur le champ de bataille, où tout est en proie à la terreur et à la fuite. C'est un ange protecteur envoyé dans la détresse. Sa poitrine est d'acier, son bras la mort. Il rétablit le combat; il vole de rang en rang, sur son blanc coursier : « Arrêtez, Suédois! serrez vos rangs! Le roi Charles m'envoie vers vous, je vous apporte son salut. Que notre cri de ralliement soit : Dieu et le roi Charles! » — « Dieu et le roi Charles! » répète aussitôt toute la troupe; elle a compris l'appel du brave, et le rocher qui vomissait la mort est emporté d'assaut. Alors toutes les bouches de l'abîme se ferment; la plaine est jonchée d'armes et de cadavres; le glaive furieux porte des coups aveugles, mais assurés, sur le dos des fuyards en désordre, et les brigands épouvantés se hâtent de couper les câbles pour s'arracher au rivage.

VI

Tel qu'une bête sauvage repue, le combat dormait étendu sur la plaine, et du haut du ciel la lune éclairait cette immense dévastation. Sur les bords de la baie couverte des ombres de la nuit, Axel errait, en soupirant, au milieu des morts. « Les voilà tous par couple, guerrier contre guerrier! Comme ils s'étreignent fortement! Veux-tu voir un embrassement fidèle, ne regarde point celui de l'amour; c'est celui de deux êtres qui s'adorent et qui sourient; va plutôt sur un champ de bataille, tu y verras comment la haine, dans les angoisses, étreint son ennemi contre son cœur. Ah! l'ivresse de l'amour et de la joie se dissipe comme le murmure des vents printaniers; mais la haine, la douleur et la misère sont fidèles jusque dans la tombe! » Ainsi Axel soupire. Tout à coup il entend, dans l'ombre

de la nuit, une voix qui gémit : « J'ai soif, Axel; donne-moi de l'eau et reçois mes adieux avant que je meure! » A cette voix, cette voix si connue, Axel se précipite à travers les rochers; il aperçoit... un jeune homme inconnu, appuyé contre la montagne, blessé et sanglant. En même temps, la lune sort d'un nuage et éclaire son visage décoloré. Axel tressaille : « Ah! » s'écrie-t-il, « seigneur Jésus, c'est elle! »

Hélas! oui, c'était elle. Elle s'efforce de maîtriser ses souffrances, et d'une voix faible et haletante, elle dit : « Bonsoir, Axel, ou plutôt bonne nuit, car la mort est déjà assise près de mon cœur. Ne me demande point ce qui m'a amenée ici, mon amour seul m'a conduit. Ah! lorsque cette longue nuit commence, lorsque l'homme touche aux portes du tombeau, comme il voit d'un autre œil, et la vie et les vains soucis de la vie! Un amour beau comme le nôtre, voilà le seul trésor que l'on emporte au ciel. J'ai voulu connaître le serment que tu as juré; maintenant je vais le demander aux étoiles, c'est là qu'il est écrit, et j'y verrai ton innocence aussi pure que leur splendeur. — J'ai agi imprudemment, je le sais; je sais aussi que tu me pleureras avec sincérité. Pardonne-moi, à cause de mon amour, chaque larme que tu verseras sur ma cendre. Je n'ai ni frère, ni père, ni mère; tu étais tout pour moi. O Axel! à cette heure suprême de la mort, jure que tu m'as aimée. Tu le jures!... Puis-je donc me plaindre en-

core? La vie m'a raconté la plus belle partie de sa saga. Ta vierge ne peut-elle pas bien mourir sur ton cœur? Sa cendre ne reposera-t-elle pas en paix, dans un pays que tu viens, toi-même, de défendre? Regarde, Axel, un nuage passe sur la lune; quand il aura disparu, je serai morte, et mon âme transfigurée reposera sur l'autre bord, où elle priera pour ton bonheur, et d'où elle te contemplera avec tous les yeux du ciel. Plante une rose étrangère sur ma tombe, et lorsque cette fille du soleil périra ensevelie sous la neige, pense à ta bien-aimée qui dort aussi sous la neige du Nord. Les jours de sa floraison ont été courts. Vois, Axel, le nuage a disparu, adieu, adieu! » Marie soupira, serra la main de son amant et mourut.

Alors surgit des fleuves de l'abîme, non la mort, mais sa jeune sœur, la pâle folie. Ses cheveux épars sont couronnés de pavots; son œil hagard se fixe tantôt sur le ciel, tantôt sur les profondeurs de la terre; le sourire contracte ses lèvres; des larmes brillent dans ses yeux à demi éteints. Elle touche le front d'Axel, et dès lors l'infortuné erre sans cesse autour du tombeau de Marie, comme les morts des antiques sagas autour de leurs trésors cachés, et le rivage retentit, jour et nuit, de ses déchirantes et sinistres plaintes.

« Silence, silence, vague bleue, ne bondis pas ainsi contre la rive, tu troubles mes songes. Je n'aime point tes courants orageux, leur écume est parfois

mêlée de sang; tu apportes la mort jusque sur ces bords! Ici gisait tout à l'heure un jeune homme couvert de sang; j'ai parsemé sa tombe de roses, car il ressemblait, je sais à qui... J'irai la chercher au printemps. Ils disent que la terre endort ma fiancée, et que l'herbe croît sur son cœur fidèle; mensonge! Elle était assise cette nuit sur le flanc du rocher, elle était pâle comme on peint la mort, mais cette pâleur venait des rayons de la lune; ses lèvres et ses joues étaient froides, mais ce froid venait du vent du Nord. J'ai prié ma bien-aimée de s'arrêter; elle a passé son doigt sur mon front, et il s'est appesanti, et les ténèbres l'ont enveloppé; puis la lumière a reparu de nouveau. C'est bien loin, à l'Orient, qu'ont brillé ces jours, hélas! déjà passés, ces beaux jours, ces jours célestes... Ah! qu'il était heureux alors, Axel! Un château s'élevait au milieu des verts bosquets, le château de la belle jeune fille. J'étais couché dans la forêt, frappé à mort, elle m'a rendu la vie avec un baiser; ella m'a donné, à moi pauvre, son cœur si riche et si brûlant. Hélas! il gît là, maintenant glacé dans son sein flétri... Tout est perdu! O étoiles, qui brillez dans les cieux, je vous en supplie, éteignez vos flambeaux et disparaissez! Je connais une belle étoile du matin; elle s'est perdue dans une mer de sang. Une odeur de sang s'élève encore du rivage, ma main elle-même est tachée de sang! »

Ainsi, Axel se lamente sur le rocher de Sota. Il est là quand le jour se lève, il y est encore quand la

nuit tombe; toujours à la même place, toujours pleurant. Un matin, il resta mort sur le rivage. Ses mains étaient jointes comme pour la prière; ses larmes avaient été à demi gelées sur ses joues pâles, par la brise matinale, et ses yeux éteints restaient encore fixés sur le tombeau de Marie.

VII

Telle est la saga qui m'a été racontée. Quelle tendre, quelle profonde émotion elle me causa ! Bien que trente hivers aient neigé depuis, je la sens toujours vivante dans mon cœur. Car un burin puissant, un burin ineffaçable grave dans l'âme du poëte les souvenirs de l'enfance ; ils y habitent comme Aslög dans la harpe du roi Heimer, jusqu'à ce que, trahissant leur origine divine, ils apparaissent splendidement vêtus, avec des cheveux d'or et un regard royal. Ah ! le ciel de l'enfance est parsemé de lyres d'or, et tout ce que l'homme invente plus tard d'héroïques grandeurs, de grâces fleuries lui était déjà apparu sous des formes plus belles, aux yeux de son premier âge. Maintenant, encore, lorsque l'alouette chante dans les verts gazons, lorsque la lune s'élance des mers de l'Orient, telle que le spectre du

sein des tombeaux, épanchant sur les vallées et sur les montagnes les lugubres teintes de la mort, je crois entendre murmurer à mon oreille la vieille voix, la voix bien connue qui me racontait la destinée d'Axel et de sa fiancée.

LA PREMIÈRE COMMUNION

I

C'était le jour de la Pentecôte, ce jour de céleste ravissement. L'église du village, aux blanches murailles, resplendissait de l'éclat du matin, et, à la cime de son clocher orné d'un coq de métal, les doux rayons d'un soleil de printemps apparaissaient, comme jadis aux apôtres les langues de feu. Le ciel était clair et bleu ; Mai, couronné de roses, étalait son habit de fête dans la campagne, et le zéphyr et le ruisseau murmuraient la joie et la paix, la paix de Dieu ! Le peuple des fleurs, aux lèvres roses, et les oiseaux balancés sur les branches chantaient un hymne joyeux et triomphant à l'Éternel.

Le cimetière était fraîchement balayé ; sa vieille porte ressemblait à un berceau de verdure, et, dans

l'intérieur, à chaque croix de fer, on voyait suspendue une couronne embaumée, dernier don d'une main amie. Le cadran solaire lui-même, qui s'élevait là entre les morts depuis plus de cent ans, avait été orné de fleurs. On eût dit ce vieillard, oracle du village et de sa famille couronné de fleurs, au jour anniversaire de sa naissance, par ses enfants et ses petits-enfants. Le vieux prophète marquait, silencieux, avec son aiguille de fer, sur la table de pierre, le cours du temps, tandis qu'une éternité dormait en paix à ses pieds. L'église, aussi, était splendidement parée, car c'était le jour où les jeunes enfants, espoir de leurs parents, amour du ciel, devaient renouveler, devant l'autel, les promesses de leur baptême. Chaque coin avait été visité et frotté; nulle trace de poussière n'apparaissait aux murailles, ni à la voûte, ni sur les bancs peints à l'huile; l'église ressemblait à un parterre de fleurs, vivante représentation de la fête des feuillages. Chaque noble écusson suspendu aux murs portait un bouquet de verdure, et la chaire en bois de chêne fleurissait comme jadis la verge d'Aaron. La Bible qu'on y avait déposée était couverte de feuilles, et la colombe d'argent fixée au baldaquin avait un collier d'anémones; mais dans le chœur, autour du tableau d'autel peint par Hörberg, régnait une immense guirlande; des têtes d'anges à la blonde chevelure se montraient entre les touffes de feuillage, ainsi que le soleil entre les nuées; le lustre de cuivre, nouvel-

lement frotté, brillait à la voûte, portant, au lieu de cierges, des tiges de narcisses.

Déjà les cloches avaient sonné, et la multitude accourue des vallées et des montagnes s'était rassemblée pour entendre la sainte parole. Et voici que les sons puissants de l'orgue retentissent avec harmonie; ils flottent, comme des voix de Dieu, comme des esprits invisibles, sous la voûte de l'église. Tel qu'Élie dans la nue, lorsqu'il rejeta son manteau loin de lui, la multitude dépouille l'enveloppe terrestre des sens et entonne un psaume du sublime Wallin, le David du Nord, un psaume adapté au choral de Luther; et ce chant, sur ses ailes puissantes, prend chaque âme vivante et l'élève doucement vers le ciel, et chaque visage resplendit, comme celui du Très-Saint, sur le Thabor. Alors entra dans l'église le respectable pasteur. Tous l'appelaient leur père, et il l'était réellement. Une simplicité chrétienne enveloppait de la tête aux pieds le vieillard septuagénaire. Douce était sa physionomie; il s'avançait à travers la foule, joyeux comme l'ange de l'incarnation; mais sur son front brillait aussi le sérieux de la pensée, comme, sur les vieux tombeaux, un rayon de soleil. A l'heure de l'inspiration, cette pourpre pâlie du soir qui luit encore dans l'âme de l'homme depuis la création, à cette heure, l'artiste ami du ciel représente Jean à Patmos, blanchi par les ans, les regards élevés vers le ciel; ainsi paraissait le vieillard : c'était le même feu

dans les yeux, les mêmes flots d'argent dans la chevelure. Toute l'assemblée se leva dans ses bancs numérotés; le pasteur la regarda avec tendresse, et saluant de la main à droite et à gauche, il lui souhaita la paix et s'enfonça dans le sanctuaire.

II

Maintenant, le service divin commence, simple, solennel : des chants, des prières, et enfin un sermon brûlant prêché par le vieillard. Les paroles, les exhortations pathétiques s'épanchent abondantes de son cœur sur le peuple, telles que la rosée du matin, telles que la manne dans le désert. Ensuite, il entre dans le chœur, suivi des jeunes communiants : à droite, les garçons, à la taille élancée, aux cheveux bouclés, aux joues roses; à gauche, les jeunes filles, ces lis tremblants colorés par l'aurore, les mains jointes, les yeux baissés. Puis vient l'examen par demandes et par réponses. D'abord, les enfants s'expriment avec trouble et embarras; mais bientôt les regards bienveillants du vieillard les rassurent, et les doctrines éternelles coulent, aussi claires que l'eau des fontaines, de leurs bouches innocentes.

Chaque fois qu'une réponse est terminée et que le nom du Sauveur est prononcé, les garçons inclinent profondément la tête, les filles font la révérence. Le bon pasteur se tient au milieu d'eux comme un ange de lumière ; il leur explique en peu de mots les choses les plus saintes, les plus sublimes; il est profond, mais simple, car tout ce qui est sublime est simple. Qu'il enseigne ou qu'il chante, un enfant peut saisir le sens de ses paroles. De même que le bouton vert se développe au printemps, que la feuille pousse à côté de la feuille, aspirant les rayons du soleil et se colorant de pourpre et d'or, jusqu'à ce qu'enfin la fleur épanouie ouvre son calice parfumé et balance sa couronne au souffle du vent; ainsi, la doctrine chrétienne du salut se développe par degrés dans l'âme de la jeunesse. Les parents, attendris, se tenaient derrière leurs enfants et se réjouissaient de la justesse de leurs réponses.

Et le vieillard monta à l'autel; il me paraissait transfiguré. Grand comme un prophète du Seigneur, grave comme la mort ou le jugement, c'était un messager de Dieu envoyé sur la terre. Son regard, perçant comme le glaive, pénétrait à travers les cœurs; sa voix était profonde et sourde, comme le bruit lointain de la foudre. Il parla ainsi :

« Cette foi est la foi de vos pères, celle que les apôtres ont enseignée, et dans laquelle je vous ai baptisés lorsque vous reposiez encore sur le sein de vos mères et que vous étiez plus près des portes du

ciel. La sainte Église vous soulevait alors assoupis dans ses bras. Maintenant vous êtes réveillés, et la lumière fait pleuvoir sur vous sa céleste rosée; en ce moment, où vous avez atteint le seuil de la jeunesse, elle vous rend loyalement votre liberté, afin que vous puissiez examiner et choisir, car elle ignore la violence et ne veut que la conviction. Voici donc l'heure de l'épreuve! Voici le solstice de la vie, la semence des jours futurs! Les paroles qui vont sortir de vos lèvres sont irrévocables. Réfléchissez avant de répondre! Ne cherchez pas à tromper le maître qui vous interroge, son regard est pénétrant aujourd'hui, et la malédiction repose sur le mensonge; ne commencez pas avec lui le chemin de la vie. Toute l'assemblée vous entend. Vos frères et vos sœurs, vos pères et vos mères, tout ce qu'il y a de cher et de sacré sur la terre, sont là devant vous comme témoins; le juge suprême vous regarde des régions du soleil, et l'ange qui se tient à ses côtés grave votre profession de foi, en caractères de feu, sur les tablettes éternelles. Ainsi donc croyez-vous en Dieu : au Père qui a créé le monde, au Fils qui l'a sauvé, à l'Esprit qui unifie le Père et le Fils? Me promettez-vous (cette promesse est sacrée!) d'aimer Dieu plus que tout ce qui est terrestre, d'aimer chaque homme comme un frère? Me promettez-vous de prouver votre foi par vos œuvres, cette foi céleste, cette foi d'amour; de pardonner l'offense, d'être patient, d'espérer en Dieu, quel que

soit votre destin, et de marcher dans la justice devant le Seigneur? Me promettez-vous tout cela, devant Dieu et devant les hommes ?

« Oui ! » répondirent les garçons à haute voix. « Oui ! » répondirent plus doucement les jeunes filles. Et les nuages chargés de foudre qui couvraient le front du vieillard se dissipèrent; et ses accents s'épanchèrent en une suave harmonie, tels que les soupirs de la brise du soir, tels que les accords de la harpe, sur les rives des fleuves de Babylone.

« Salut donc à vous ! soyez les bienvenus à l'héritage céleste, vous qui dès ce jour n'êtes plus des enfants, mais des frères et des sœurs dans la foi ! Et cependant... pourquoi ne seriez-vous plus enfants ? Le royaume du ciel leur appartient. Sur la terre, une société d'enfants, et dans le ciel, un père qui la gouverne comme sa famille, pardonnant et punissant tour à tour, c'est l'image de la vie humaine, telle que l'Écriture nous la représente. Heureux ceux qui sont purs devant Dieu ! Sur la pureté et l'innocence repose la foi chrétienne, enfant elle-même des régions célestes. Être forts comme des hommes et pieux comme des enfants, telle est la doctrine que le divin Maître nous a enseignée, la doctrine pour laquelle il a souffert et est mort sur la croix. Ah ! si vous sortez aujourd'hui du saint asile de l'enfance, pour vous enfoncer toujours de plus en plus dans les froides vallées de l'âge, il vous arrivera bientôt,

trop tôt, hélas! d'aspirer à retourner en arrière, à revoir ces collines illuminées par le soleil, où le châtiment se présentait à vous comme un père, où le pardon, sous les traits d'une mère, vous donnait sa main à baiser; et où votre cœur plein d'amour était pur de tout péché. Alors la vie était un jeu, vous ne songiez qu'à en cueillir les roses! J'ai déjà vécu soixante-dix ans; le Père éternel a mêlé mes jours de joie et de douleur, mais quand j'examine attentivement les plus belles heures de ma vie, je les reconnais toutes pour des amies d'enfance. C'est pourquoi apprenez, dès le jeune âge, à choisir pour guides la prière aux regards levés vers le ciel, et l'innocence, cette fiancée de l'homme enfant. L'innocence, chers enfants, est un hôte des mondes plus heureux; elle est belle avec son lis à la main. Elle se balance confiante sur les vagues de la vie, et s'endort dans son navire, sans s'apercevoir de leur fracas. Elle est calme au milieu de l'agitation des hommes; les anges la visitent dans le désert et la servent; elle ignore sa beauté, mais elle suit humble et fidèle, elle suit, aussi longtemps qu'elle le peut, ses amis. Ne la repoussez pas, car elle vient de Dieu, et elle porte les clefs du ciel.

« La prière est l'amie de l'innocence, elle plane sans cesse entre la terre et les nuages, colombe messagère vers le ciel. L'esprit, ce fils de l'Éternité, proscrit et chargé de fers par le Temps, secoue ses chaînes et s'efforce de s'élever comme la flamme vers

les régions d'en haut. Car il se souvient toujours avec émotion des nombreuses demeures de son père; il se souvient de sa patrie où fleurissaient des fleurs plus fraîches, où brillait un soleil plus beau, où il jouait avec les anges. Et la terre lui paraît étroite, étouffante, et il brûle de retourner au ciel. Ce désir de l'âme, c'est la dévotion, son langage est la prière. Ah ! quand le poids immense de la vie nous accable, quand il brise contre terre ou qu'il précipite dans le tombeau nos espérances, il est bien de prier Dieu; car Dieu ne ferme point son cœur à ses enfants gémissants; il les console, il les guérit et les aide. Mais il est encore mieux de le prier lorsque tout sourit à nos vœux, de le prier dans les jours de prospérité, car le bonheur le plus beau de la vie est à genoux devant le trône de l'Éternel, les mains jointes, adorant avec émotion et reconnaissance le suprême dispensateur de tous les biens. Connaissez-vous, enfants, un seul bien qui ne vienne du Seigneur? Tout ce que l'homme, cette misérable créature, possède, ne lui a-t-il pas été donné? Prosternez-vous donc dans la poussière et adorez ! Les Séraphins adorent, en se voilant la face de leurs six ailes devant la majesté de Celui qui a tiré l'univers du néant; la terre rend témoignage à sa puissance; le firmament raconte sa gloire. Les races fleurissent et meurent, les étoiles tombent du ciel comme une feuille flétrie; les siècles, par milliers, se couchent en mourant aux pieds de l'Éternel; il les voit, mais

il ne les compte pas. Qui ne tremble en sa présence ? Redoutable est la gravité du juge ; d'un signe il renverse les superbes. Quand il parle dans sa colère, les collines bondissent comme des agneaux, et les montagnes comme des chevreuils. Mais, pourquoi le craindriez-vous, enfants ? Ce terrible vengeur est le Dieu de l'amour. La voix de ce Dieu n'est point dans le tremblement de terre, dans le feu ni dans la tempête ; elle est dans le murmure du zéphyr. L'amour est la racine de la création, l'essence de Dieu ; des mondes sans fin reposent comme des enfants sur ses bras ; c'est pour cela qu'il les a créés. Oui, c'est seulement pour aimer et pour être aimé qu'il a soufflé son esprit sur la poussière assoupie ; et elle s'est levée, et elle a mis la main sur son cœur, et elle l'a senti réchauffé par la flamme céleste. Gardez-vous, gardez-vous d'éteindre cette flamme, c'est l'âme de la vie. L'amour est la vie, la haine est la mort. Ni votre père, ni votre mère ne vous ont aimé autant que Dieu, car, pour que vous jouissiez du bonheur, il a donné son fils unique. Lorsque ce fils inclina sa tête dans la mort, l'amour joyeux célébra son triomphe ; le sacrifice était consommé. Alors le voile du temple se déchira tout à coup, ce voile qui séparait la terre du ciel ; et les morts, surgissant de la tombe, se parlèrent à voix basse, murmurant de leurs lèvres pâles ce mot pressenti seulement jusqu'alors, ce mot de l'énigme du monde : Réconciliation ! Oui, l'abîme de l'amour,

c'est l'abîme de la réconciliation ; la réconciliation, c'est l'amour.

« C'est pourquoi, ô enfant des hommes, aime le Père des miséricordes, conforme ta volonté à sa volonté sainte, mais par amour et non par crainte. La crainte est la vertu des esclaves; le cœur aimant se donne de lui-même. Sois parfait devant Dieu, l'amour seul est parfait. Si tu aimes Dieu comme tu le dois, tu aimeras aussi tes frères; le soleil est un, l'amour est un aussi. Toute figure humaine ne porte-t-elle pas le signe de Dieu sur son front? Ne lis-tu point dans ses traits ta propre origine? Ne vogue-t-elle pas comme toi sur une mer étrangère, et guidée par les mêmes étoiles ! Pourquoi donc haïrais-tu ton frère? S'il te hait, pardonne-lui ! Il est beau de balbutier, au moins, une lettre de la langue de l'Éternel, cette lettre qui s'appelle pardon sur la terre. Connais-tu Celui qui pardonna, tandis que sa tête était couronnée d'épines, qui pria avec tendresse pour ses ennemis, pour ses bourreaux, le connais-tu? Ah! si tu confesses son nom, suis aussi son exemple; ne pense pas mal de ton frère, sois indulgent pour ses défauts, et quand il s'égare, remets-le dans le droit chemin ! Car le bon pasteur, le pasteur céleste, prit dans ses bras l'agneau qui s'était perdu et le rapporta à sa mère. Ce sont là les fruits de l'amour, et nous reconnaissons l'amour à ses fruits.

« L'amour, chez Dieu, c'est le bien de la création;

chez l'homme, c'est un soupir infini. Il languit, il souffre, mais il est heureux pourtant, et sourit avec les yeux pleins de larmes. L'espérance, sa récompense sur la terre, l'espérance montre toujours le ciel. Elle enfonce aussi son ancre dans la tombe, et elle y crée un monde plus beau, un monde où le sourire se joue parmi les ombres. Des races meilleures que la nôtre, n'ayant d'autre bien qu'elle, ont vécu sur ses promesses incertaines. Louons donc notre Père céleste de ce qu'il nous a donné davantage, car pour nous l'espérance n'erre plus dans la nuit; c'est la foi, c'est la sagesse vivante. La foi, c'est l'espérance transfigurée, c'est la lumière, c'est l'œil de l'amour; elle explique les songes de celui qui désire; elle grave les visions sur le marbre. La foi, c'est le soleil de la vie; sa face rayonne comme celle de Moïse, car elle voit Dieu. Par elle, le ciel descend sur la terre, et la nouvelle Jérusalem, avec ses douze portes merveilleuses, s'abaisse vers nous sur des nuages d'or. L'extase s'élance à sa rencontre, et elle contemple ce céleste spectacle, joyeuse d'habiter au milieu des anges. Aimez donc et croyez, les œuvres suivront d'elles-mêmes, comme le jour suit le soleil. La justice est fille du bien, c'est le corps de l'amour. L'action chrétienne est à l'amour et à la foi ce que la fleur est au printemps. Elle nous suivra tous devant Dieu; et là elle rendra témoignage, non de ce qu'elle paraissait être, mais de ce qu'elle était réellement. Heureux celui qui pourra les entendre

sans crainte! Elles gardent le silence sur la terre, jusqu'à ce que la mort leur ait ouvert la bouche.

« La mort! la craignez-vous, enfants? La mort est la sœur de l'amour, sa sœur jumelle ; seulement son aspect est plus grave. Elle enlève l'âme au milieu d'un baiser sur des lèvres pâles, et la berçant amoureusement dans ses bras, elle la dépose comme un enfant nouveau-né devant son père. Je l'entends déjà qui s'avance, j'aperçois ses ailes noires comme la nuit, mais parsemées d'étoiles. Je ne la crains pas. La mort, c'est la délivrance, c'est la compassion silencieuse; sur son cœur, ma poitrine respire plus légère, et je vois Dieu face à face, tel qu'il est, un soleil qui s'élance resplendissant du sein des nuages. Je vois la lumière des siècles que j'ai aimée, je vois ces âmes puissantes, ces âmes plus nobles et meilleures que la mienne, transfigurées devant le trône de l'Éternel, vêtues de blanc, et, sur des harpes d'or, chantant un hymne de gloire, inspiré par le ciel, dans la langue même que parlent les anges. Et vous aussi, mes chers enfants, la mort vous enlèvera un jour; elle n'oublie point ceux qui sont fatigués. Vous serez les bienvenus alors. Mais en attendant, n'oubliez point la sainteté de vos serments, ne violez point vos promesses; marchez en paix vers la félicité céleste; ne vous attachez point à la terre; la terre, c'est de la boue; le ciel, c'est la lumière; je vous ai consacrés au ciel.

« Écoute ma voix, ô Dieu des mondes, source

éternelle de l'amour, écoute la voix de ton serviteur! J'élève ma prière vers ton ciel. Fais que je n'aie pas un jour à regretter devant ton trône un seul de ces enfants que tu m'as confiés, et que j'ai aimés comme un père. Puissent-ils témoigner, eux-mêmes, que je leur ai enseigné le chemin de la vie, loyalement, et autant qu'il m'a été donné de comprendre ta parole! Puissent-ils me reconnaître encore, se jeter dans les bras de leur pasteur, et me permettre de les présenter devant ta face, aussi purs que maintenant, mais plus éprouvés! Je m'écrierai alors avec joie : « Mon père, me voici avec les enfants que tu m'as donnés! »

III

Ainsi parla le vieillard, les yeux baignés de larmes, et, sur un signe de sa main, les enfants s'agenouillèrent et formèrent une couronne autour de l'autel. A genoux lui-même, il lut la sainte prière, les enfants la suivaient à voix basse; enfin, d'une voix tremblante, il proclama la paix du ciel, la bénédiction pour tous. Son œuvre du jour était achevée; la première communion des enfants devait avoir lieu le dimanche suivant. Mais, tout à coup, comme frappé d'inspiration, le pasteur s'arrête, pose la main sur son front et lève les yeux au ciel. Des pensées divines traversent son âme, son regard brille d'un merveilleux éclat.

« Dimanche prochain, qui le sait? je reposerai peut-être dans la tombe; peut-être l'un de vous, lis brisé avant le temps, inclinera sa tête vers la terre.

Pourquoi tarder ? Le moment est venu ; le cœur est chaud, la semence du ciel a germé. J'achèverai ce que j'ai commencé. S'il y a faute, j'en répondrai, moi vieillard, devant Dieu et devant notre vénérable évêque. Dites-moi seulement, mes enfants, nouveaux citoyens du ciel, dites-moi, êtes-vous disposés à vous asseoir aujourd'hui au banquet de la réconciliation ? Vous en connaissez le mystère ; je vous l'ai souvent expliqué : c'est le symbole de la nouvelle alliance, c'est le signe de la réconciliation entre le ciel et la terre. L'homme pécheur s'était éloigné de Dieu, du principe de son être ; au commencement des jours, il était tombé près de l'arbre de la science, et cet arbre étend encore ses rameaux sur sa tête. Dans la pensée est la chute, dans le cœur la réconciliation. La chute est infinie, la réconciliation l'est également. Regardez derrière vous, aussi loin que s'étendent les vieux souvenirs ; regardez en avant, aussi loin que l'espérance porte son essor fatigué. Partout la vie de l'homme flotte entre le péché et la réconciliation. Le péché naît dans toute sa force ; mais la réconciliation dort dans le cœur, silencieuse comme l'enfant au berceau, et elle rêve du ciel et des anges, sans pouvoir secouer son sommeil. Elle ressemble aux sons de la harpe, esprits enchaînés qui attendent les doigts du libérateur. C'est pourquoi, mes chers enfants, le prince de la réconciliation est descendu sur la terre, pour y réveiller ceux qui dorment ; et maintenant, il est là, les yeux brillants et purs

comme la voûte du ciel, et il combat contre le péché, et il triomphe. Ressuscité d'entre les morts, il s'est éloigné de ce monde, mais non du cœur, où il vit encore en esprit; et il aime et il réconcilie toujours. La réconciliation durera autant que le temps. Recevez donc aujourd'hui avec respect son signe visible. Le signe est mort, si la chose n'a point de vie. La lumière éternelle n'est point faite pour les aveugles, mais pour les yeux qui voient. Ce n'est point dans le pain ni dans le vin, mais dans le cœur purifié qu'habite le pardon. Le désir de s'amender peut seul changer les fruits terrestres en fruits célestes, effacer le péché et la peine du péché. C'est à l'amour, au cœur dilaté, au repentir qui pleure et qui prie, à la volonté éprouvée, dont l'or jaillit purifié de la flamme, c'est à l'homme réconcilié, enfin, qu'il appartient de rompre le pain et de boire le vin de la réconciliation. Mais celui qui s'avance, indigne, la haine dans le cœur, se moquant de Dieu et des hommes, celui-là profane le corps du Seigneur, le sang du médiateur; il mange et boit sa mort et sa condamnation. Préserve-nous de ce malheur, ô Père céleste! Et vous, enfants, êtes-vous prêts à vous asseoir au banquet de la réconciliation? »

A cette question de leur pasteur, tous les enfants répondent d'une voix élevée, mais pleine d'émotion : « Oui! » Et de nouveau, le pasteur récite les prières, les paroles fondamentales, et l'orgue murmure le chant divin : « Saint agneau de Dieu qui effaces les

péchés du monde, exauce-nous, donne-nous la paix, et révèle-toi à nous ! » Et le vieillard, la main tremblante, les yeux baignés de larmes célestes, remplit le calice et la patène, et distribue les dons mystiques. Oh ! alors, il me sembla que le rayon du midi de Dieu pénétrait plus brillant par les fenêtres, que les arbres courbaient leurs vertes couronnes, que le gazon des tombes frémissait. Mais, en même temps, je sentis que, chez les jeunes communiants, le tressaillement du bonheur se communiquait jusqu'à leurs membres glacés. Parée comme un autel, la terre verdoyante se déroulait devant eux ; au-dessus, le ciel s'entr'ouvrait et leur montrait, comme autrefois à Étienne, le Père éclatant de l'univers, et le Fils assis à sa droite. Et le son des harpes arrivait jusqu'à leur oreille, et, de leurs nuages d'or, les anges leur faisaient un signe fraternel, et agitaient leurs ailes de pourpre.

Le pasteur avait fini son œuvre ; les enfants, le ciel dans les yeux, le ciel dans le cœur, se levèrent ; et chacun s'inclina, en pleurant, pour baiser la main du vénérable vieillard ; mais il les pressa tous sur son cœur, et les bénit en posant ses mains, tantôt sur leurs heureuses poitrines, tantôt sur l'innocence bouclée de leurs têtes.

NOTES

---

(1) Page 46. — Freya.

Déesse de l'amour. Les Scandinaves la représentaient sous la forme d'une belle femme, vêtue d'une robe ailée, et parée d'un splendide collier. Le soleil était son symbole; son char était tiré par deux chats. Indépendamment du nom de Freya, on la désignait encore par les surnoms de femme d'Oder, mère de Hnos, belle Pleureuse (*Grâtfagra*), Vanadis (déesse des Vanes). Elle habitait le château de *Folkvang*, où, dans une salle que l'Edda appelle *Sesrummer*, elle réunissait la moitié des guerriers tombés sur les champs de bataille (*Valhälften*).

Quelques écrivains, entre autres Mallet, ont confondu les attributs de Frigga, femme d'Odin, avec ceux de Freya. Frigga n'apparaît guère d'une manière sérieuse sur la scène mythologique que dans le

funèbre épisode de son fils Balder. Freya, au contraire, y joue un rôle important ; on la retrouve dans tous les chants principaux de l'Edda, dans presque toutes les sagas des bardes et des mythologues.

Freya présidait au printemps, à l'amour et à la fécondité. C'était donc une gracieuse déesse, une autre Vénus. Toutefois, entre la Vénus grecque et la Vénus scandinave, la différence est grande. Celle-ci n'est point née du délire des sens, ni de la spontanéité de la matière. Entourés de toutes parts d'une nature abrupte et sauvage, d'hommes et de dieux sans cesse absorbés par la guerre, les Scandinaves ne tardèrent pas à éprouver un invincible besoin d'avoir dans leur ciel un cœur de femme, dont la tendresse s'ouvrît à leurs épanchements, et dont la généreuse bienveillance leur distribuât plus volontiers des consolations et des secours. De là la création mythologique de Freya. Aussi, quoi de plus idéal que le caractère qui lui est attribué par les bardes? « Elle verse, » disent-ils, « une goutte de la source inépuisable de l'amour dans le cœur des mortels, afin de leur donner comme un avant-goût du bonheur des dieux et le leur faire désirer. Elle se révèle au Skalde, dans toute la splendeur de sa beauté, et déchire à ses yeux le voile des mystères de l'amour, dont l'éclat se manifeste ensuite dans ses chants. » Ainsi caractérisé, le type de Freya devient radieux ; son culte honore ses adorateurs. « Il ne faut point, » dit Grundtvig, « accuser nos ancêtres de faiblesse,

parce qu'ils adoraient Freya. C'était, au contraire, un des plus grands triomphes du Nord, que ses fils inclinassent devant les autels de l'amour leur superbe fierté : tels que ces rochers qui défient toute force, mais qui se laissent pénétrer aux rayons du soleil. »

Mais il n'était point dans la nature de la mythologie scandinave d'accepter, dans un mythe d'une certaine importance, un sourire sans mélange. Il lui fallait partout du sombre et du terrible. Freya est donc une déesse de la mort en même temps qu'une déesse de l'amour. Elle plane sur les champs de bataille et se partage avec Odin les guerriers expirés. Non contente de charmer par ses grâces et par l'appât des voluptés, elle cherche une nouvelle puissance dans les plus sinistres mystères de la magie. Au lieu des colombes d'Aphrodite, elle attelle des chats à son char : symboles des frénésies de l'amour, plutôt que de ses douceurs. Enfin, comme si le plaisir ne pouvait lui aller sans les larmes, elle ne se marie que pour voir partir son époux et le pleurer éternellement. Il est vrai que, se hâtant de lui restituer son caractère propre, la mythologie transforme ses larmes en perles d'or et lui donne le surnom gracieux de belle Pleureuse (*Gratfagra*). Nous ne signalons qu'à regret les sarcasmes de Loki (*Lokasenna*, chant de l'Edda), où le malicieux auteur, chargeant de ses traits les plus acerbes tous les dieux de l'odinisme, traite la déesse Freya, à peu près en beauté d'aven-

ture. Ces sarcasmes, œuvre de quelque païen à demi converti, ou de quelque sceptique de mauvaise humeur, n'importent en rien à l'histoire intime du mythe. Quelles que soient les noirceurs que l'on prête à Freya, on ne saurait confondre son culte avec ces orgies des mystères helléniques, ces turpitudes sans nom, que les philosophes de Rome et d'Athènes démasquaient à l'envi, et que Juvénal flagellait de ses satires.

En effet, lorsqu'on étudie sérieusement les antiques mœurs du Nord, on ne peut s'empêcher de rendre hommage à leur pureté, à leur sévérité. Tout contribuait, du reste, à ce qu'il en fût ainsi. Une nature comme celle de la Scandinavie n'avait certes rien d'énervant, et les occupations de ses habitants brisaient court à toute mollesse. Aussi, bien différents des Orientaux, qui ne faisaient de la femme qu'une misérable esclave ou un fugitif instrument de plaisir, les Scandinaves la traitaient-ils comme leur égale. Ils la respectaient, ils la protégeaient; longtemps avant les siècles de chevalerie, ils avaient introduit entre les deux sexes des rapports de noble galanterie. De son côté, la femme répondait à ces flatteuses avances ; elle était pour l'homme une compagne fidèle, une amie zélée, une sage conseillère. Si elle approchait de ses lèvres la coupe du plaisir, ce n'était ni pour l'affaiblir, ni pour le corrompre, c'était pour couronner ses hauts faits, exaltant ainsi son courage, et doublant, par les charmes du prix,

la force qu'on devait déployer pour l'obtenir.

Le culte de la femme avait pris, chez les hommes du Nord, un tel caractère de grandeur, qu'ils allaient jusqu'à la regarder comme l'interprète naturel de la Divinité. « Les Germains, » dit Tacite, « sont persuadés qu'il y a quelque chose de divin et de prophétique chez les femmes. Ils se gardent bien de mépriser leurs conseils et de négliger leurs oracles. » *De moribus Germ.* On comprend combien de tels principes étaient propres à fonder chez ces peuples, que le Midi a qualifiés de barbares, les vertus bienfaisantes de la vie de famille, la paix et la sainteté du foyer domestique. Quoi de plus terrible que les lois fulminées par eux contre l'adultère? La *Völuspä* (vers 160) nous montre ceux qui en sont coupables ensevelis dans les sombres régions de Nastrand, se traînant dans les eaux fangeuses, mêlés aux parjures et aux exilés pour meurtre. Salvien, l'éloquent prêtre de Marseille, qui fut témoin des invasions du cinquième siècle, ne pouvait s'empêcher d'admirer la vertu des envahisseurs :

« Erubescamus, » s'écriait-il, « et confundamur. Jam apud Gothos impudici non sunt nisi Romani; jam apud Wandalos nisi Romani; tantum severitas disciplinæ, non solum quod ipsi casti sint, sed, ut rem dicamus novam, rem incredibilem, rem pene etiam inauditam, castos etiam Romanos esse fecerunt. Si infirmitas id humana pateretur, exclamare super vires meas cuperem, ut toto orbe resonarem :

Pudeat vos Romani ubique populi, pudeat vitæ vestræ; nullæ pene urbes lustris, nullæ omnino impuritatibus vacant, nisi illæ tantum in quibus barbari esse cœperunt; et miramur miseri qui tam impuri sumus, miramur si ab hostis viribus vincimur, qui honestate superamur; miramur si nostra bona possident, qui mala nostra exsecrantur. Nec illos naturale robur corporum facit vincere, nec nos naturæ infirmitas vinci. Nemo sibi aliud persuadeat; nemo aliud arbitretur : sola nos morum nostrorum vitia vicerunt. » *De gubern. Dei*, lib. VII.

(2) P. 46. — Alfes.

Génies mythologiques. On distingue les Alfes ou *Elfes* blancs et les Alfes noirs. Les premiers habitent *Alfheim*, séjour de lumière; les seconds habitent les régions de la mort, d'où les sorciers les font sortir par des évocations magiques. La doctrine des Alfes, c'est-à-dire des bons et mauvais génies, s'est répandue dans presque toute l'Europe, sous les divers noms de fées, dvergues, nix, etc., etc. C'est ainsi que, sous le souffle de la mythologie, toute la nature s'anime. Pas un arbre, pas une pierre, pas une fleur, qui n'aient leur divinité protectrice, leur personnification. Les bardes scandinaves ont singulièrement agrandi la sphère d'action des Alfes. C'est de tous les mythes celui que, peut-être, ils ont le plus développé.

Un poëte allemand, Frédéric Matthison, a composé sur les Alfes un chant tout à fait caractéristique. C'est la reine des Alfes qui parle :

« Sous la lune, qui est égal à nous, Alfes agiles et légers? Nous nous mirons dans la rosée de la prairie éclairée par les étoiles. Nous dansons sur la mousse du ruisseau, nous nous berçons sur les germes naissants, et nous dormons dans le calice des fleurs.

« Alfes des montagnes, Alfes des forêts, suivez votre reine sur le gazon perlé par la rosée! Portés sur les toiles d'araignée, entourés de l'éclat du ver luisant, venez, accourez à la danse, à la lumière de la lune!

« Que, léger comme l'air, un voile pur, blanchi sur les tombes froides, à la lueur des étoiles, vous entoure. Vous tous, sur les monts, dans les vallées, dans les forêts, dans les prairies, sur la mousse, dans les roseaux, dans les blés, dans les buissons, venez, accourez à la ronde!

« Sous les feuilles des orties, nous avons une belle salle de danse; une blanche gaze de brouillard nous cachera; nous tournerons rapidement, nous voltigerons avec légèreté. Une troupe de gnomes sombres sortira de terre et jouera de la harpe.

« Venez, accourez à la danse! Venez tous, portés sur les toiles d'araignée argentées. La ronde des Alfes tourne rapidement. Où est le pied qui jamais ne glisse? Nous autres, Alfes, nous voltigeons comme

des zéphyrs ; les herbes ne se courbent pas sous nos pas. »

(3) P. 46. — Rune.

Rune (*run* ou *runa*) signifie *chant* ou *discours*, *lettre* ou *écriture*. Les savants et les érudits ont fait des runes un thème d'infinies dissertations, où trop souvent le paradoxe se mêle à la conjecture, la fable à l'histoire. Selon Hallenberg, historiographe du royaume de Suède, l'étymologie du mot rune est orientale. « In linguis orientalibus nomen soni atque clamoris expressum fuit litteris *rn*, *rnh*, *rnm*, quod idem etiam factum est nomen visûs tùm oculorum, tùm mentis; samariticè, *rn*, *rnn*, murmuravit, *rnjn*, murmuratio; hebraïcè, *ranan*, *ranah*, clamare, sonare, *rinnah*, clamor, cantus precatio; chaldaïcè, *rnan*, clamare, *rinnanah*, *rinnun*, murmuratio, cantus, meditatio; syriacè, *rno*, meditatus est, *reno*, meditatio; arabicè, *ranna*, sonare, clamare, gemere, *rannin*, sonus, clamor, gemitus, *rana*, *ranaa*, vocem edere exultationis, *runaa*, sonus *. » Cette explication de Hallenberg n'est point dénuée de vraisemblance, car il paraît certain que les runes sont d'origine asiatique, et qu'elles ont été importées en Scandinavie lors de la migration odinique. Geijer dit aussi que le vieux mot suédois *runa*,

* *Disquisitio de nominibus in lingua suiogothica lucis et visus*, etc., t. Ier, p. 172.

employé dans la grande chronique rimée, signifie murmurer, parler à voix basse *. Du reste, du sens radical *murmurer*, au sens complet *mystère* qu'on attribue proprement au mot rune, la transition est facile. Une voix qui murmure n'est-elle pas déjà une voix mystérieuse?

Nous ne nous étendrons point ici sur l'antiquité des runes. Une simple note ne saurait suffire à une pareille étude. Nous préférons renvoyer le lecteur à une dissertation excellente, quoique un peu obscure et chargée de superfluités, publiée par M. Edélestand Duméril **. L'état de la question s'y trouve exposé avec une certaine étendue.

Lorsqu'on parcourt les régions de la Scandinavie, on est frappé de la quantité de monuments runiques qu'elles renferment. Il est des endroits, par exemple, dans le Bleking et la Gothie (provinces de Suède), où l'on rencontre des rochers entiers couverts d'inscriptions et de figures. La forme de ces runes est remarquable. « L'on en trouve rarement, » dit Mallet, « qui soient écrites de droite à gauche, mais il n'est pas rare d'en voir qui le soient de haut en bas, sur une même ligne, à la manière des Chinois et de plusieurs peuples des Indes; ou de haut en bas, et de là tournant à gauche pour remonter jusqu'à la hauteur du point où commence la première ligne; ou de gauche à droite, et rebroussant ensuite

* *Svea rikes Häfder.*, 1 *Del. sid.* 135.

** *Mélanges archéologiques et littéraires*, p. 49.

de droite à gauche, manière qui a été aussi celle des premiers Grecs, qui lui donnaient un nom tiré de la ressemblance avec un sillon tracé par des bœufs *. » Bien que les caractères runiques fussent d'une interprétation difficile, et qu'ils ne se rattachassent à aucune forme systématique qui pût en *uniformiser* les modes, ils étaient néanmoins d'un usage si général dans le Nord, qu'on les voit reproduits sur presque tous les objets de quelque importance : les glaives, les boucliers, les cornes à boire, la proue des navires, les tombeaux, etc. Nous devons signaler aussi les bâtons runiques, sorte de calendriers, destinés à marquer les jours de l'année et le mouvement des saisons.

En général, l'expression de *rune* emporte l'idée de mystères, hiéroglyphes, signes cabalistiques. On en distinguait de plusieurs espèces. Il y avait les *runes amères*, qui engendraient les maux; les *secourables*, qui détournaient les fléaux; les *victorieuses*, qui procuraient la victoire; les *médicinales*, qui guérissaient les maladies. D'autres servaient à chasser les mauvaises pensées de l'esprit, à éviter les naufrages, à soulager les femmes en travail, à préserver du poison, à détourner les effets du ressentiment de ses ennemis, à se rendre une femme favorable. Ces dernières devaient être employées avec une extrême prudence. Un ignorant, qui traçait une rune pour une autre ou qui se trompait dans le

* *Introduction à l'Histoire du Danemark*, t. I, p. 330.

moindre trait, exposait la personne à laquelle il s'adressait à quelque dangereuse maladie dont on ne pouvait la guérir qu'en écrivant d'autres runes avec la plus grande exactitude *.

C'est du dixième au treizième siècle surtout, que les runes dominèrent dans le Nord. Quand le christianisme y eut importé les caractères latins, elles déchurent peu à peu; mais, malgré le mouvement des siècles, malgré le développement des études classiques, les Scandinaves n'ont jamais pu y renoncer complétement; on en retrouve encore aujourd'hui des traces manifestes dans quelques endroits de la Suède, en particulier dans la Dalécarlie **.

(4) Page 47. — Valhalla.

Nous avons vu que Freya s'empare de la moitié des guerriers morts sur les champs de bataille pour les emporter dans son château de Folkvang. L'autre moitié de ces guerriers appartient à Odin, qui les admet aux jouissances du Valhalla. Le Valhalla est donc une sorte de paradis ou d'Élysée militaire. Par une faveur qui caractérise parfaitement le génie sanglant de la mythologie scandinave, ce paradis s'ouvrait encore à tous ceux qui, n'ayant pu succomber

* Mallet, *Introduction à l'Histoire du Danemark*, t. Ier, p. 328. — Worm., *Litterat. runic.*, p. 33. — Barthol., *De caus.*, etc., p. 650.

** Geijer, *Svea rikes Häfder.*, 1 *Del. sid.* 169.

sur le champ de bataille, s'exécutaient violemment eux-mêmes. Ceux-là seuls qui expiraient tranquillement dans leur lit en étaient exclus C'est l'apothéose du suicide.

L'Edda décrit magnifiquement les splendeurs du Valhalla. L'or y brillait de toutes parts; des lances, des boucliers, des cuirasses y éclataient à la voûte, sur les murs et sur les bancs. On y comptait cinq cent quarante portes, dont chacune était assez large pour donner passage à huit cents guerriers de front. Un aigle et un loup en gardaient l'entrée, sans doute pour signifier que ceux qui avaient pu nourrir les aigles et les loups des cadavres de leurs ennemis étaient seuls dignes d'entrer dans cette glorieuse demeure.

L'occupation des élus dans le Valhalla répondait aux œuvres qui leur en avaient mérité l'entrée. Voici ce que raconte l'*Edda*, à ce sujet : « Les héros qui sont reçus dans le palais d'Odin ont tous les jours le plaisir de s'armer, de se passer en revue, de se ranger en bataille et de se tailler en pièces les uns les autres; mais, dès que l'heure du repas approche, ils retournent tous à cheval, sains et saufs, dans la salle d'Odin, et se mettent à boire et à manger. Quoiqu'il y en ait un nombre infini, la chair du sanglier *Schrimmer* leur suffit à tous. Chaque jour on le sert et chaque jour il redevient entier. Leur boisson est la bière et l'hydromel; une chèvre, dont le lait est un excellent hydromel, en fournit assez pour

enivrer tous les héros; leurs coupes sont les crânes des ennemis qu'ils ont tués. Odin seul, assis à une table particulière, boit du vin pour toute nourriture, et distribue les mets qui lui sont destinés à deux loups, Geri et Freki. Une foule de belles vierges (*Valkyries*) servent les héros à table et remplissent leurs coupes à mesure qu'ils les vident. » Il faut remarquer que ces batailles quotidiennes auxquelles se livrent les élus du Valhalla, ne sont qu'un exercice destiné à les préparer à la grande lutte suprême qui doit avoir lieu dans la plaine de Vigrid, entre les dieux et les géants, lutte d'où sortira la régénération du monde. Ainsi, le séjour du Valhalla, tout splendide qu'il est, n'est qu'un séjour temporaire. La demeure éternelle ne viendra qu'après *Ragnarök* et s'appellera *Gimle*.

(5) Page 47. — Iduna.

Femme de Brage, déesse de la science et de la verdure de l'été. Elle garde les pommes merveilleuses dont le suc communique aux dieux une jeunesse éternelle.

(6) P. 48. — Frigga.

Femme d'Odin, déesse de la terre et de la fécondité.

(7) P. 48. — Gerda.

Fille du pays des Jotes, remarquable par sa beauté. Frey l'ayant aperçue du haut du trône

d'Odin, où il était assis, en devint éperdument amoureux. Il n'eut de repos que lorsqu'il eut réussi, par l'entremise de Skirner, à la rendre propice à ses vœux et à lui faire accepter sa main. L'amour de Frey et les événements qui en furent la suite sont longuement racontés dans l'*Edda*, dont ils forment un des récits les plus curieux et les plus attrayants.

(8) P. 48. — Nanna.

Femme de Balder; l'*Edda* célèbre l'amour qu'elle avait pour son époux et la douleur extraordinaire qu'elle manifesta à sa mort.

(9) P. 48. — Balder.

Dieu de la bonté, de la douceur, de la lumière; personnification de tout ce qui est grâce, vertu, splendeur. Le fait de la mort de Balder domine toute la mythologie scandinave. C'est le dernier effort du génie du mal contre le génie du bien, son triomphe momentané; c'est la semence jetée dans la terre du temps, pour y accomplir son œuvre de laborieuse germination, et en sortir, ensuite, revêtue de toutes les gloires de l'éternité.

Les dieux passaient leur temps à jouter avec Balder, et ils se réjouissaient de voir comment toutes les flèches, tous les traits, toutes les pierres évitaient de le blesser, pensant que c'était là pour lui une grande gloire. Loki en fut jaloux. Il découvrit que

Frigga, mère de Balder, en faisant jurer à toutes les créatures d'épargner son fils, avait négligé de faire prêter serment au *gui*, l'estimant sans doute incapable de nuire. Loki se mit donc à la recherche du gui, et, l'ayant trouvé, il en fit une flèche qu'il donna à l'aveugle Höder, un des Ases, l'engageant à tirer avec elle sur Balder, afin de contribuer aussi à sa gloire. Höder dit qu'étant aveugle, il lui était impossible de faire ce que voulait Loki. Alors, celui-ci ajusta lui-même la flèche, et Höder la tira avec tant de force, que Balder, transpercé, tomba mort sur la terre.

C'était le plus grand malheur, dit l'*Eddâ*, qui pouvait arriver aux dieux. Ils portèrent le corps de Balder sur le rivage, et ce corps était si lourd, que, pour le déposer dans le navire qui devait lui servir de bûcher, ils furent obligés d'appeler à leur secours une sorcière, qui arriva montée sur un loup et tenant un serpent pour bride. Le corps de Balder fut brûlé avec celui de sa fidèle épouse, Nanna, et celui de son cheval. Les Valkyries, les géants assistèrent à ses funérailles; Frey y vint monté sur un sanglier; Freya, sur un char attelé de deux chats. Tous les dieux jetèrent sur le cadavre de Balder quelques présents; Odin y jeta son merveilleux anneau *Dripner*, et Thor consacra avec son marteau la flamme du bûcher.

Cependant, un des dieux descendit dans la demeure de Héla pour en ramener Balder; mais Héla

dit qu'elle ne le délivrerait que si tout l'univers pleurait sa mort. Alors, les dieux envoyèrent un messager pour ordonner à tous les êtres de pleurer la mort de Balder. Tous pleurèrent, et les dieux, et les hommes, et les animaux, et les plantes, et les pierres, et la terre. Une seule femme s'y refusa : c'était la géante Tock. Ainsi Balder resta dans la demeure de Héla.

Mais les dieux ne tardèrent pas à découvrir que cette nouvelle douleur leur avait été causée par Loki lui-même. Ils s'emparèrent de lui, l'enchaînèrent sur trois rochers, et suspendirent au-dessus de sa tête un serpent dont le venin dégouttait sur son visage. Sa femme, Sigyn, s'établit auprès de lui, afin de recevoir dans un vase le venin du monstre; mais, quand le vase était plein et que Sigyn le retirait pour le vider, le venin tombait de nouveau sur le visage de Loki, et il se tordait avec tant de violence, que toute la terre en était ébranlée *.

(10) Page 48. — Héla.

Fille de Loki et d'Angurbodi, déesse de la tombe, personnification de la mort. Elle règne sur tous ceux qui ne sont pas morts en combattant ou en se suicidant. Son palais, gardé par *Garmur* (glouton), était

* Geijer, *Svea rikes Häfder*, 1 *Del. sid.* 329. — Fryxell, *Berättelser ur svenska historien*, 1 *Del. sid.* 4. — Grundtvig, *Nordens mythologi. Sid.* 42.

l'*angoisse;* sa table, la *famine;* ses serviteurs, l'*attente* et la *lenteur;* le seuil de sa porte, le *précipice;* son lit, la *maigreur*. Son visage était livide, et ses regards seuls glaçaient d'effroi.

(11) Page 49. — Odin.

Dieu suprême des Scandinaves. On trouvera la question odinique traitée avec une certaine étendue dans un de nos livres intitulé *Le Glaive runique* ou *Lutte du paganisme scandinave contre le christianisme*, etc. 1 vol. in-8. *Paris*, 1846, *chez Sagnier et Bray*.

(12) Page 49. — Allfader.

Père de tous les êtres. C'est le nom d'Odin idéalisé, c'est-à-dire pris comme Dieu suprême, comme principe universel.

(13) Page 50. — Thor.

« Asa-Thor est le plus fort de tous les dieux et de tous les hommes. Quand il a attaché autour de son corps sa ceinture *Meginjard*, sa force est centuplée. Son marteau *Mjolner* brise tout ce qu'il rencontre et revient ensuite dans sa main. Mais, pour le manier, Thor doit prendre ses gantelets de fer. Thor, le fort, a pour fonction de poursuivre les géants et les Trolles et de les écraser avec son marteau. Il monte

alors dans un char attelé de deux boucs, et roule avec tant de fracas, que toute la terre en est ébranlée, et que les étincelles jaillissent des flancs des montagnes. C'est là le bruit du tonnerre, appelé, pour cette raison, *Tordön* (bruit de Thor). Quand il ne fait point la guerre aux géants, Thor demeure dans son château de *Thrudvang*. C'est là qu'il attend *Ragnarök* *. »

Parmi les antiquités scandinaves conservées à Upsal, on trouve une statue du dieu Thor haute de sept pieds, la barbe longue, le bras droit étendu sur la cuisse, mais le bras gauche coupé. Sur les médailles ou pièces de monnaie trouvées au même lieu, Thor est représenté assis sur un trône, tenant de la main droite un glaive ou un sceptre, de la main gauche son marteau et la foudre. (Voir Peringsköld, *Monumenta uplandica.*)

(14) Page 51. — Paysan.

Notre langue n'a pas d'expression qui puisse rendre le sens propre du mot suédois *bonde*. La racine islandaise *buandi, bondi*, signifie littéralement un homme qui a sa demeure à lui, *sit eget bo;* un homme libre et indépendant par ses biens fonciers, *man för sig*, comme disent les Suédois. Cette classe d'hommes formait, dans les temps anciens, le corps

* Fryxell, *Berättelser ur svenska historien. Sid.* 3.

véritable de la nation suédoise. Ils traitaient d'égal à égal avec les rois, qu'ils surpassaient souvent en richesse et en influence.

(15) Page 52. — SACRIFICES.

Le culte religieux a eu, dans le Nord, les mêmes péripéties que dans les autres pays du monde. D'abord, l'idée qu'on y conçut de la Divinité fut si grande, qu'on ne crut pas pouvoir la renfermer dans des temples. On se prosterna devant elle au milieu de l'immensité de la nature, prenant pour témoins des sacrifices la terre, les cieux, tous les êtres de la création. Des monuments sacrés, qui se rencontrent encore çà et là dans les plaines et les rochers de la Scandinavie, prouvent évidemment la réalité de cet ancien culte.

Mais, à mesure que, dans leurs pérégrinations lointaines, les Scandinaves communiquèrent avec des civilisations plus avancées, on vit l'idée de Dieu perdre de ses proportions à leurs yeux. Ils adorèrent des idoles et édifièrent des sanctuaires. Entre tous, celui d'Upsal fut remarquable. Les Sagas racontent que l'or y brillait de toutes parts, et qu'une chaîne de ce métal en entourait le toit, dont la circonférence n'avait pas moins de neuf cents aunes. L'Islande fut aussi célèbre par ses temples; deux surtout fixaient l'attention. « On voyait dans chacun d'eux, » dit Mallet, d'après un écrivain de ce pays, « une cha-

pelle particulière qui était regardée comme un lieu sacré. C'est là que les idoles étaient placées, sur une espèce d'autel, autour duquel on rangeait les victimes qui devaient être immolées. Vis-à-vis, était un autre autel revêtu de fer, pour que le feu qui devait y brûler sans cesse ne le détruisit pas. Sur cet autel était placé un vase d'airain où l'on recevait le sang des victimes, et à côté un goupillon dont on se servait pour arroser de ce sang les assistants; il y pendait aussi un grand anneau d'argent que l'on teignait de sang et qu'on devait tenir dans ses mains quand on prêtait serment pour quelque affaire. Dans un de ces temples, il y avait, près de la chapelle ou lieu sacré, un puits profond où l'on précipitait les victimes. »

Trois grandes fêtes, répondant aux principales époques de l'année, réunissaient les hommes du Nord dans les temples. C'étaient la fête du Soleil (*Jul*), au solstice d'hiver; la fête de la Terre, au croissant de la seconde lune de l'année; la fête du Printemps. On se livrait alors, en l'honneur des dieux, à tous les transports de la joie et du plaisir; on leur demandait la fécondité de la terre, le bonheur de la vie, le succès dans les combats.

La matière des premiers sacrifices fut sans doute fort élémentaire : c'étaient les fleurs les plus belles, les fruits les plus savoureux. Puis on immola des animaux : à Thor, des bœufs et des chevaux; à Odin, des chevaux, des chiens, des faucons, quelquefois

des coqs et des taureaux; enfin on sacrifia des hommes. Et dans ces oblations sacrées, le couteau tombait non-seulement sur des étrangers, des prisonniers de guerre, mais sur des citoyens recommandables, sur des rois même. On vit aussi des pères immoler leurs enfants. Rien ne semblait trop précieux à ces farouches Scandinaves, quand il s'agissait d'honorer leurs dieux ou d'apaiser leur courroux. « Un chrétien, dit Geijer, raconte avoir vu soixante-douze cadavres d'hommes et d'animaux suspendus aux arbres du bois sacré, voisin du temple d'Upsal, tout resplendissant d'or et orné à l'intérieur des images d'Odin, de Thor et de Frey*. »

Ce n'est qu'au neuvième siècle que les sacrifices humains furent abolis en Scandinavie, car c'est à cette époque que le christianisme pénétra dans ce pays et triompha de l'odinisme.

(16) Page 53. — Colonnes du ciel.

Il s'agit ici des quatre points cardinaux. Les connaissances astronomiques avaient acquis un certain développement chez les anciens Scandinaves. Elles leur étaient nécessaires pour se diriger sur mer; peut-être aussi s'en servaient-ils, ainsi que tant d'autres peuples, pour lire leur destinée dans les astres et prédire l'avenir. « Ce que l'on peut avancer

* *Sermo Lupi ad Anglos*, dans Langebeck, *Scriptores rerum danicarum*, t. II.

avec certitude, » dit Mallet, « c'est qu'ils ont toujours été fort attentifs à régler le cours du temps, soit que la religion, en leur prescrivant certains sacrifices périodiques, leur rendit ce soin nécessaire, soit que ce fût un effet de cette aptitude naturelle que les peuples du Nord ont pour les sciences de calcul. Ils commençaient ordinairement l'année au solstice d'hiver, et la partageaient en deux demi-années ou intervalles des deux solstices, qui étaient subdivisées en quarts d'années et en mois. Les noms de ces mois paraissent avoir beaucoup varié; ils étaient empruntés, pour la plupart, des occupations champêtres qu'ils amenaient avec eux ou des cérémonies religieuses qu'on devait y observer, et ils sont encore en usage chez le peuple en plusieurs endroits du Nord. Le mois était partagé en semaines composées de sept jours, usage qu'ont adopté presque toutes les nations que nous connaissons, depuis l'extrémité de l'Asie jusqu'à celle de l'Europe, et le jour était divisé en douze parties qui avaient chacune leur nom. Mais, au lieu d'employer le mot de *jour*, ils se servaient de celui de *nuit*, lorsqu'ils comptaient le temps. Tacite remarque la même chose des Germains, et les Anglais ont encore conservé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardaient la plus longue nuit de l'hiver comme celle qui avait produit toutes les autres et le jour lui-même. C'est pourquoi ils l'appelaient la *mère nuit*, et se persuadaient que c'était pendant une nuit

semblable que le monde avait été formé. C'est sans doute cette opinion qui avait donné lieu à la manière de s'exprimer que je viens de rapporter*. »

Le système zodiacal nous apparaît également chez les Scandinaves, dès les temps les plus reculés. Ils appelaient les douze signes demeures du soleil, *sol-hus*, et c'est sous ce titre qu'ils les ont décrits de la manière la plus explicite dans le chant de l'*Edda* intitulé *Grimnismal*. En voici le résumé :

1° *Y-dalir* (vallées de la pluie ou de la chasse). — C'est là qu'habitait Uller, dieu de l'hiver, fils de Sif et beau-fils de Thor. Il était beau à voir et si habile à bander l'arc et à courir sur la glace et sur la neige, que nul ne pouvait lui être comparé. Le château d'Uller répond dans le Zodiaque au signe du *Sagittaire*. C'est pourquoi les anciens habitants du Nord commençaient l'hiver ou l'année à dater du 21 novembre.

2° *Alfheimr* (demeure des Alfes lumineux). — C'était le château dont les dieux, au commencement des temps, avaient fait présent à Frey. Frey, fils de Niord, était un des principaux dieux. On l'appelait *le Sage;* il régnait sur la pluie et sur le soleil, et on lui offrait des sacrifices pour en obtenir une bonne récolte. Alfheimr répond au signe du *Capricorne*. Il est placé entre le 20 décembre et le 20 janvier. Aussi la fête du *Jul*, qui se célébrait à cette époque, était-elle consacrée à Frey.

* *Introduction à l'Hist. du Danemark*, t. Ier, p. 315, 316.

3° *Valaskialf* (château aérien de Vale). — Haute et splendide demeure, aux voûtes étincelantes d'argent. Vale y avait fixé son séjour dès l'origine du monde. Vale était fils d'Odin (le soleil) et de Rinda (la terre glacée); il était l'image vivante de la victoire de la lumière sur les ténèbres. C'est pourquoi son mois était appelé *Liosberi* (porte-lumière), et sa fête célébrée à l'époque où les jours commençaient à croître. Valaskialf répond au signe du *Verseau*, c'est-à-dire au 20 janvier-19 février.

4° *Söckvabeckr* (ruisseau profond et rapide). — Demeure de Saga, déesse de l'histoire, chez laquelle Odin passait les jours à festoyer et à boire le mjöd dans une coupe d'or. Ce mythe paraît fondé sur ce que, à l'époque qui lui est assignée par le *Grimnismal*, le soleil se lève sur les flots de la mer, désormais libre des glaces qui les enchaînaient. Söckvabeckr répond au signe des *Poissons*, c'est-à-dire au 19 février-21 mars.

5° *Gladsheimr* (séjour de la joie et de la lumière). — Vaste enceinte où était situé le glorieux Valhalla, dont nous avons déjà parlé. Hropter (un des noms d'Odin) l'habitait et y amenait les guerriers tombés dans les combats. Gladsheimr répond au signe du *Bélier*, c'est-à-dire au 21 mars-20 avril, époque à laquelle les anciens Scandinaves commençaient leurs expéditions aventureuses.

6° *Drymheimr* (séjour de la foudre et du ton-

nerre). — Il était habité par le géant Thiasse, qui fut tué par Thor, quand, s'étant attaché des ailes d'aigle, il vola jusqu'à Asgărd, pour y reprendre la belle Iduna, qu'il avait d'abord enlevée à l'aide du rusé Loki, mais que celui-ci avait dû ramener pour satisfaire aux ordres des dieux. La fille de Thiasse, la courageuse Skadi, prit les armes pour venger la mort de son père. Mais les dieux l'apaisèrent, et elle devint l'épouse de Niord. Cependant, l'ayant suivi à *Noatun*, sur les bords de la mer, elle ne tarda pas à être fatiguée des cris des oiseaux marins et revint à Drymheimr, pour s'y livrer au plaisir de la chasse. Au bout de neuf nuits, elle retourna auprès de Niord, et ainsi, dans la suite, changea-t-elle de demeure toutes les fois que l'y portait son caprice. Drymheimr répond au signe du *Taureau*, c'est-à-dire au 20 avril-21 mai, alors que survient la rupture entre le printemps et l'été.

7° *Breidablik* (demeure éclatante). — C'est là que Balder habitait. Rien d'impur ne pouvait y entrer. Le mythe de Balder a déjà été précédemment expliqué (voyez note 9). Breidablik répond au signe des *Gémeaux*, c'est-à-dire au 21 mai-21 juin, époque où le soleil atteint son apogée dans le ciel, et où dans le Nord il change la nuit en jour, jusqu'à ce qu'enfin, entrant dans le signe suivant, il reprenne sa marche à travers les cieux.

8° *Himinbiörg* (montagne du ciel). — De ce

séjour élevé, Heimdal, la sentinelle des dieux, veille sur le *Bifrost* (l'arc-en-ciel), de peur que les géants, venant à le franchir, ne s'introduisent dans la demeure des Ases. Sa vue est si perçante qu'il voit à plus de cent milles à l'horizon, son ouïe si fine qu'il entend l'herbe croître dans la terre et la toison pousser sur le dos des brebis. Quand viendra l'heure du combat suprême, il sonnera de sa corne (*gjallarhorn*) à travers le monde, afin d'y appeler tous les dieux. Himinbiörg répond au signe de l'*Écrevisse*, c'est-à-dire au 21 juin-23 juillet, époque à laquelle le soleil commence à descendre du plus haut point où il était parvenu dans le ciel, pour retourner en arrière.

9° *Folkvangr* (château du peuple). — C'est la demeure de la déesse Freya. Il répond au signe du *Lion*, c'est-à-dire au 23 juillet-23 août, alors que la canicule déploie toutes ses ardeurs.

10° *Glitnir* (éclat). — Ce château, dont les voûtes d'argent sont soutenues par des colonnes d'or, est habité par Forsete, fils de Balder et de Nanna; Forsete, le juge plein de sagesse, dont le tribunal apaise toutes les querelles. Glitnir répond au signe de la *Vierge*, c'est-à-dire au 23 août-24 septembre, époque des *tings* ou lits de justice d'automne dans le Nord.

11° *Noatun*. — Château de l'irréprochable Niord, situé sur les bords de la mer. Niord, originaire du pays des Vanes, avait été admis parmi les Ases.

C'était le dieu de l'air et de l'eau ; on lui offrait des sacrifices pour en obtenir d'heureux voyages maritimes. Noatun répond au signe de la *Balance*, c'est-à-dire au 24 novembre-22 octobre.

12° *Landvidi* (vaste domaine). — Grand château couvert de gazon et de feuillage, habité par Vidar, fils d'Odin, le dieu silencieux. Il était le plus fort des Ases après Thor, et devait, à la fin du monde, donner la mort au loup Fenris. Landvidi répond au signe du *Scorpion*, c'est-à-dire au 22 octobre-22 novembre. Novembre était le dernier mois de l'ancienne année scandinave *.

(17) Page 53. — Ting.

Assemblée provinciale ou nationale des Scandinaves. Les places réservées aux *tings* étaient marquées par de grandes pierres, ordinairement au nombre de douze, rangées en cercle et dressées comme des bornes. Au milieu s'élevait une pierre plus grande que toutes les autres : c'était la place du roi. Les autres pierres servaient de barrière au peuple et de siége à ses délégués. Tacite décrit ainsi le ting des Scandinaves : « Chez ces peuples, les chefs décident les affaires de peu d'importance; on réserve les autres à l'assemblée générale, qui cependant n'a pas

* *Bihang till Frithiofs Saga. Förklaring öfver Ingeborgs armring*, af Bror Emil Hildebrand. — Geijer, *Svea rikes Häfder*, 1 *Del. sid.*, 347, o, *folj*.

le droit d'en connaître qu'elles n'aient été discutées par les chefs... Ils y prennent séance tout armés. Les prêtres, qui, dans ces assemblées, ont aussi le pouvoir de maintenir l'ordre, font faire silence. Alors le roi ou le chef parle le premier. Les grands opinent à leur tour et sont écoutés avec les égards que méritent leur âge, leur noblesse, leurs exploits, leur éloquence. On défère moins à l'autorité de la personne qu'à ses raisons. Si l'avis déplaît à la multitude, elle le rejette par un murmure. Lorsqu'elle le goûte, chacun frappe son bouclier de sa lance : éloge militaire qui passe chez eux pour le signe d'approbation le plus honorable et le plus flatteur... On peut porter aussi les affaires criminelles à ce conseil de la nation... Il appartient encore à ces mêmes assemblées générales de nommer les chefs destinés à rendre la justice dans chaque canton et dans les villages qui en dépendent... »

(18) Page 55. — Oiseaux d'Odin.

Deux corbeaux appelés *Hugin* et *Munnin*, la *pensée* et la *mémoire*, ou la *raison* et la *volonté*. Ces corbeaux allaient et venaient du ciel sur la terre, et racontaient à Odin ce qui se passait dans les diverses parties du monde.

(20) Page 56. — Havamal.

Chant de l'*Edda*, attribué à Odin.

(21) Page 57. — Norne.

Les Nornes sont les déesses du destin. On lit dans la *Völuspä* : « Je connais un frêne nommé *Yggdrasill* (portant le monde), arbre chevelu, humecté par un nuage brillant, d'où naît la rosée qui tombe dans les vallons; il s'élève toujours vert au-dessus de la fontaine d'Urd. — De là sortirent les trois vierges de beaucoup de science : *Urd* (le passé) se nommait l'une; l'autre, *Verdandi* (le présent); *Skuld* (l'avenir) était la troisième. Elles consultèrent les lois, elles interrogèrent le sort et prédirent leur destinée aux enfants des hommes. »

(22) Page 57. — Ases.

Les Ases ou Asiatiques étaient un peuple scythe soumis à Odin, qui habitait entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Strabon, Pline, Ptolémée, Étienne de Byzance placent les Ases du côté de la Géorgie et leur donnent le nom d'Aséens, d'Aspurgiens et aussi d'Ases. Strabon place également dans le même pays la ville d'Asbourg, qui pourrait bien être Ashof. C'était probablement la cité des Ases; car Asgärd, qu'on lui donne généralement pour capitale, signifie en langue gothique la même chose que Asbourg ou Ashof. Geijer appelle le pays des Ases *Asahem*, et les place, d'après les *Sagas des rois*, aux frontières de l'Asie, au delà du Tanaïs. Quelques écrivains pré-

tendent qu'Upsal était le vrai Asgärd. Cette opinion est sans doute postérieure à l'établissement des Ases dans la Scandinavie; car alors Upsal, dont ils firent leur métropole, dut s'appeler nécessairement demeure des Ases, *Asgärd*.

As, en persan et en gothique, signifie seigneur. Ce nom était commun à tous les dieux scandinaves, qui d'ailleurs y avaient un droit originel, puisque tous étaient descendus des douze Ases, compagnons d'Odin, dans sa migration conquérante; mais celui de tous qui l'avait conservé comme un nom caractéristique, c'est le dieu Thor : on l'appelait *Asa-Thor*.

(23) Page 58. — Frey.

Un des grands dieux scandinaves. Il présidait aux saisons de l'année, et donnait la paix, la fertilité et les richesses. Voyez notes 7 et 16.

(24) Page 59. — Tertres funéraires.

« Les tertres funéraires, dit Geijer, couvrent le sol de la Suède, déterminent ses anciennes bornes, et l'affection reconnaissante invoque encore les ombres qui les habitent. » Ces tertres sont surtout très-nombreux dans le Westmanland, depuis Thorsäker, au sud et près des frontières de l'Upland; ils suivent la direction du lac Mälar et s'élèvent le long des rivages.

Les anciens Scandinaves brûlaient leurs morts, et avec eux toutes les choses qui leur avaient appartenu. Plus le bûcher était riche, plus sa flamme était grande et plus la gloire du défunt devait être splendide au Valhalla. Ses cendres étaient déposées dans un tertre élevé, et lorsque sa vie avait été illustrée par les exploits, on dressait sur ce tertre des pierres de souvenir, couvertes d'inscriptions runiques, qu'on appelait pierres de Bauta.

Les tertres funéraires étaient placés de préférence sur les bords des rivières ou aux limites des propriétés. Souvent, quand deux guerriers amis mouraient ensemble, on les ensevelissait sur des rives opposées.

Mourir dans son lit (*strådöd*) était pour les vieux Scandinaves une fin ignominieuse. C'est pourquoi, lorsqu'ils ne pouvaient laisser leur vie sur le champ de bataille, ils s'ouvraient la poitrine avec leur glaive ou se précipitaient du haut d'un rocher. Cette mort volontaire avait d'autant plus de prix à leurs yeux qu'Odin lui-même en avait le premier donné l'exemple. D'ailleurs, elle seule pouvait suppléer au trépas guerrier et ouvrir les portes du Valhalla. Ceux qui expiraient dans leur lit descendaient dans le Nifleim, séjour de Héla, déesse de la destruction, qui les y attendait, entourée de toute sa cour. Saxo Grammaticus nous donne de cette déesse une lugubre idée. « Son palais, dit-il, était l'angoisse; sa table, la famine; ses serviteurs, le retard et la lenteur; sa porte,

le précipice; son lit, la maigreur; elle était livide et son regard glaçait d'effroi. »

Les chants de mort des chefs scandinaves n'étaient le plus souvent qu'une exaltation sauvage, un défi à la douleur. Le roi Régner, près de succomber à ses blessures, appelle de ses vœux l'instant où, dans les salles célestes, il pourra se désaltérer dans le crâne de ses ennemis.

Quand les rois et les guerriers du Nord avaient rendu le dernier soupir, on entourait leur dépouille mortelle de splendides honneurs, et les skaldes célébraient leur mémoire. On appelait ces éloges funèbres *drapa;* la poésie y déployait toute sa pompe.

(25) Page 61. — Brage.

Dieu de l'éloquence, de la sagesse et de la poésie. Il portait les runes symboliques gravées sur sa langue. Son épouse Iduna possédait les pommes d'or qui rajeunissaient les dieux. Brage était en grande vénération parmi les peuples scandinaves. On le trouve souvent cité immédiatement après Odin. Les poëtes se paraient de son nom et s'appelaient hommes de Brage.

(25) Page 61. — Mimer.

Personnage mythologique renommé pour sa sagesse et qui possédait la fontaine de la science.

(27) Page 62. — Dvergues.

Personnifications des forces élémentaires de la nature, dont la constitution tient principalement à deux éléments, l'eau et la terre. La *Völuspä* s'étend longuement sur l'origine, les noms et la puissance des Dvergues. Leurs caractères, leurs mœurs, leurs fonctions sont différents : les uns sont des génies de la lune, comme *Nyi* et *Nidi;* les autres président aux quatre régions du ciel, comme *Nordri*, *Sudri*, *Austri* et *Vestri;* d'autres sont des génies de l'air ou des génies des saisons. Les uns habitent l'eau; les autres les marécages, ou les hauteurs, ou les astres. Ceux-ci sont peureux; ceux-là sont vifs, audacieux*, etc.

(28) Page 62. — Viking.

Viking, pris ici comme nom propre, est le nom général des pirates du Nord. (Voir note 55.)

(29) Page 63. — Hildur.

Personnification de la guerre. Hildur est le nom d'une des Valkyries, ces vierges guerrières qu'Odin envoyait sur les champs de bataille, pour y choisir les guerriers qui devaient y mourir et les introduire ensuite au Valhalla. Les Valkyries versaient aux

* V. Bergman, *Poëmes islandais*, p. 226 et 227.

élus d'Odin l'hydromel des bienheureux ; elles étaient aussi les déesses de la chasse.

(30) Page 63. — VAULUND.

M. Ed. du Méril a résumé dans une intéressante notice les divers travaux qui ont été publiés sur *Vaulund* ou *Volund*, par MM. Depping, Fr. Michel, Finn Magnussen, Grim, Œhlenschlæger, etc. *. Il y expose la grande célébrité dont le forgeron chanté par l'Edda a joui en Scandinavie, en Angleterre, en Allemagne, en France même et en Italie. Voici comment il analyse le chant de l'*Edda* (*Völundar Quida*) : « Du temps que Nidud régnait en Néricie, Völund, fils d'un géant ** et petit-fils d'une femme marine, vint chasser avec ses deux frères auprès d'un lac, pendant que trois Valkyries s'y baignaient. Ils enlevèrent les vêtements de cygnes qu'elles avaient laissés sur les bords et ne les leur rendirent qu'après les avoir forcées de les épouser. Au bout de neuf ans, les Valkyries se renvolèrent, et au lieu de courir après sa femme, comme ses frères, Völund l'attendit en se livrant aux travaux de la forge. Les richesses qu'il acquit excitèrent la cupidité de Nidud. Accompagné de guerriers armés, il le surprit pendant son

* *Histoire de la poésie scandinave*, t. Ier, p. 361.

** Geijer prétend que ce géant était un roi finnois des frontières du Svithiod. Les Finnois avaient, en effet, la réputation d'être fort habiles à travailler le fer. On trouve même dans leurs poésies populaires un chant sur l'origine de ce métal. (*Svea rikes historie*, cap. II).

sommeil, lui lia les pieds et les mains et l'emmena dans son royaume. Il l'y retint dans une île déserte, le força de travailler pour lui et, craignant qu'il ne voulût se venger, lui fit couper les jarrets. Un jour que les fils de Nidud étaient venus dans son atelier, Völund les tua tous deux, et donna à leur sœur Bauldvild leurs dents arrangées en collier, à leur mère leurs prunelles montées en bague et à leur père une coupe faite avec leur crâne. Quelque temps après, Bauldvild étant allée le prier de raccommoder un anneau, il lui fit violence; puis il se fabriqua des ailes et s'envola après avoir appris sa vengeance à Nidud. »

Que Vaulund ait été originairement un héros historique, dont la mythologie se serait emparée plus tard, c'est ce que nous ne déciderons pas. Il nous suffit de savoir qu'il était regardé par les Scandinaves comme la personnification de l'art et de l'industrie, et que c'est comme tel, quoique avec de légères différences dans le nom, qu'il fut accepté par presque toutes les nations de l'Europe.

(31) Page 64. — Saga.

Les sagas sont des récits historiques ou mythologiques des peuples du Nord. Les sagas nous viennent surtout de l'Islande. Les Islandais, dit Geijer, pourraient être appelés un *peuple d'écrivains de sagas*. On les regardait dans toute la Scandinavie

comme possédant les plus anciennes poésies du Nord et les connaissances les plus étendues sur l'antiquité ; les plus vieilles chroniques sont unanimes à cet égard. Ce fut l'Islande qui fit entendre le plus longtemps ces chants poétiques dont on attribuait l'origine à Odin et aux dieux. Ils perdirent de leur simplicité quand les croyances païennes qui leur servaient de base eurent disparu. Longtemps encore après l'établissement du christianisme, les skaldes conservèrent leur place à la cour des rois. Ils étaient presque tous Islandais. Comme, suivant un antique usage, ils célébraient aussi les faits historiques, on retenait avec soin leurs vers, qui ne furent d'abord confiés qu'à la mémoire. Quand ils les chantaient pour la première fois, quelques-uns des assistants les apprenaient immédiatement par cœur, et l'on a vu souvent refuser aux bardes le prix ordinaire de leur travail lorsqu'ils ne faisaient pas à la cour du souverain un séjour assez long pour donner le temps à leurs vers de se graver dans le souvenir.

Ainsi donc les récits historiques faisaient le fond de ces chants, source inépuisable de plaisir pour le peuple, comme pour les rois. Telle fut l'origine des sagas islandaises les plus anciennes; elles avaient pour objet de célébrer les premières familles de l'île et celles des chefs des États du Nord, surtout de la Norvége. Elles s'appuyaient sur le témoignage des skaldes, et différaient

tout à fait par leur caractère de celles qui vinrent plus tard et qui n'étaient que des œuvres d'imagination.

Il y avait déjà un peu plus de deux cent quarante ans que l'Islande avait été peuplée, quand on commença à composer des sagas; et comme les plus anciennes ne sont presque toutes que les chants mêmes des skaldes, il est à croire qu'elles n'ont été conservées que beaucoup plus tard par des moyens graphiques. Ainsi, cette précieuse transmission orale des souvenirs de l'antiquité, qui s'était maintenue, pour ainsi dire, artificiellement, sur cette terre lointaine, se transforma de bonne heure en une littérature qui lui était propre. Elle est déjà remarquable en cela seul qu'elle s'exprime dans la langue nationale, c'est-à-dire la langue qui se parlait à cette époque dans les trois royaumes du Nord.

Le plus célèbre des auteurs de sagas est Snorro Sturleson, né en 1178; il était sénéchal d'Islande et jarl de Norvége, et florissait à l'époque des dernières luttes qui eurent lieu pour la liberté islandaise; il y prit même part et en fut victime. Il écrivit les *Sagas des rois de Norvége* (*Norriges konunga Sagor*), où, comme il le dit lui-même (car il est plutôt compilateur qu'auteur), il enregistra les anciennes sagas des rois qui ont régné sur les pays du Nord; il puisa dans les chants des bardes, dans les généalogies des rois et dans les récits des hommes instruits. Aussi la *Nouvelle Eddà* ou l'*Edda pro-*

saïque porte-t-elle son nom, bien qu'elle ait été formée par l'addition successive des œuvres de plusieurs auteurs : sagas en l'honneur des dieux, commentaires, images et poésies païennes. Cette *Edda*, destinée à l'usage des jeunes poëtes, sert à démontrer que l'ancienne poésie fut cultivée comme un art par les Islandais. Les chants *mythiques*, parmi lesquels nous remarquons la *Völuspä* et le *Havamâl*, attribués à Odin, sont presque tous conservés et se trouvent dans l'*Ancienne Edda* ou l'*Edda poétique*, *Sœmunds Edda*, ainsi nommée du prêtre Sœmund le Sage, mort en 1173, qui est regardé comme l'auteur de cette collection. La *Sœmunds Edda* contient, outre plusieurs chansons héroïques, les fragments d'une saga d'un héros, empruntée aux souvenirs de la grande migration des peuples. C'est pourquoi l'on en trouve des restes dans plusieurs contrées; mais partout sous une forme chrétienne, à l'exception du Nord, où elle a conservé sa forme originaire païenne. Ces chants mythiques et héroïques, issus du paganisme du Nord, sont antérieurs à toutes les autres poésies islandaises; c'est pour cela que les noms de leurs auteurs sont ignorés, car les Islandais connaissent parfaitement les noms des bardes depuis l'époque où leur île fut peuplée. Ces poésies, dans leur belle et sauvage simplicité, l'emportent sur toutes les productions des skaldes de cour islandais, en étendue et en profondeur, en hardiesse et en originalité.

(Voyez l'ouvrage de M. de Laveleye intitulé *La Saga des Niebelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave.*)

(32) Page 64. — GLITNER.

V. note 16.

(33) Page 64. — FORSETE.

V. note 16.

(34) Page 69. — SKALDE.

Nom des anciens bardes ou poëtes scandinaves. On ne saurait imaginer de quelle estime et de quelle considération ils étaient environnés. Les plus beaux jours de nos troubadours méridionaux n'en donnent qu'à peine une faible idée. Assis à la table des rois, au même rang que les plus illustres chefs, les skaldes prenaient part aux grands conseils de la politique. On leur confiait les missions les plus importantes, les plus délicates. Appelés pendant la paix à charmer les loisirs des cours par les merveilles de leur poésie, ils suivaient les armées à la guerre, afin de les exciter au combat et de raconter leurs hauts faits après la victoire. Il n'était aucune faveur à laquelle ils ne pussent prétendre; les plus riches présents leur étaient réservés. Aussi la poésie n'était-elle pas cultivée seulement par les simples citoyens; les plus hauts personnages en faisaient un objet d'étude, et

les traditions du Nord nous ont laissé les noms de plus d'un héros qui à la couronne du guerrier joignait la palme du skalde.

Les sujets chantés par les skaldes avaient presque toujours une signification nationale. C'étaient les merveilles de la mythologie, les exploits des guerriers, les généalogies des rois. Les skaldes islandais étaient surtout d'une inépuisable fécondité; il n'est aucun point de l'histoire scandinave qu'ils n'aient exploré. C'est par eux que le Nord ancien nous a été manifesté, et que nous avons pu apprécier, dans ses éléments caractéristiques, une des plus curieuses et des plus imposantes nationalités qui fut jamais.

(35) Page 76. — FOLKVANG.

Palais de Freya. *V.* note 16.

(36) Page 82. — DELLING.

D'après le Vafthrudnis-mâl, Delling est le père du Jour, comme Nörve, de la Nuit. Ils montent des coursiers à la peau luisante, Skinfaxe et Rimfaxe. L'*Edda* en prose, dans ses généalogies, range Delling parmi les Ases et Nörve parmi les Jotes; d'où il suit que le mélange, malgré leurs demeures différentes, de la *lumière* et des *ténèbres*, dans le *temps*, est un effet nécessaire de l'union des Ases et des Jotes.

(37) Page 83. — VALKYRIE.

Vierge guerrière. *V.* note 4.

(138) Page 85. — VINGOLF.

Palais des déesses.

(39) Page 86. — RAGNARÖK.

Le crépuscule des dieux ou des grandeurs, le dernier jour du monde. Les poëmes scandinaves racontent cet événement suprême dans un magnifique langage. Nous résumerons brièvement leurs récits d'après l'historien Fryxell.

« La dernière heure du monde se nomme ***Ragnarök*** ou ***crépuscule des dieux.*** Alors il y aura des combats sans fin et d'horribles carnages. Le frère tuera son frère, le fils maudira son père, des crimes innombrables couvriront le monde, et puis surgira un hiver puissant, épouvantable, qui durera trois ans, sans être interrompu par aucun été. Le serpent de Midgärd s'élancera du sein de l'abîme, sur la terre, et la terre sera inondée par les eaux de la mer, qui triomphera de ses rivages. Le monde sera ébranlé; tout tombera en poussière, et Loki et le loup Fenris se lèveront libres de leurs rochers. Surtur viendra de ***Muspelshem*** (région du feu), et il marchera sur le Bifrost et il le brisera, et puis, avec Loki, avec le serpent Midgärd, avec le loup Fenris et

tous les Rimtussar (géants), il s'acheminera vers la grande plaine de Wigrid.

« A cette vue, Heimdall se lèvera, et il soufflera dans Giallarhorn, et la voix de son cor retentira par tout le monde. Odin descendra à la source de Mimer pour y chercher conseil; mais il la trouvera desséchée. Le chêne Yggdrasil (l'arbre du temps) agitera ses branches, et tout tremblera dans le ciel et sur la terre. Alors les Ases revêtiront leurs armes, et viendront avec les Einheriar, aux champs de Wigrid.

« Odin marchera à leur tête, armé de sa glorieuse lance Gugner. Contre lui s'élancera le loup Fenris, dont la gueule béante étendra sa mâchoire inférieure jusqu'aux abîmes de la terre et sa mâchoire supérieure jusqu'aux voûtes du ciel; si l'espace était plus grand, sa gueule s'agrandirait encore. Le loup Fenris engloutira Odin; mais lui-même, à son tour, sera mis en pièces par le fils d'Odin, le silencieux Vidar. Thor attaquera le serpent Midgärd et le tuera; mais il ira tomber neuf pas plus loin, suffoqué par le venin du monstre. Loki et Heimdall se donneront mutuellement la mort. Et le soleil et la lune s'obscurciront, et les étoiles tomberont du ciel. Surtur répandra au loin la flamme, et la terre sera brûlée, et elle s'abîmera dans la mer.

« Après ces choses, un monde nouveau surgira, bon, parfait, et le monde mauvais sera anéanti. Du sein de la mer, une terre s'élèvera, couverte d'une verdure éternelle, de cascades bruyantes, de mois-

sons mûries sans semence. Le soleil enfantera une fille belle comme lui, qui le suivra par-dessus les mondes. Le doux Balder reviendra, et avec lui toute justice et toute bonté. Une nouvelle race d'hommes peuplera le monde. La puissance infinie, dont le nom est ineffable, régnera sur tous les êtres et les jugera. Les bons auront pour séjour le glorieux château de Gimle, dont l'éclat effacera celui du soleil; mais, au loin, s'élèvera le château de Nastrand, dont les portes seront tournées vers le nord. Les murs de la salle seront faits de serpents entrelacés, dont les têtes suspendues dans l'intérieur y distilleront sans cesse un noir venin qui inondera le parquet. Là, tous les parjures, tous les meurtriers perfides, tous les hommes pervers nageront pendant toute l'éternité. »

(40) Page 89. — Géfion.

Déesse de la virginité. Toutes les vierges qui meurent lui appartiennent.

(41) Page 90. — Bifrost.

Arc-en-ciel. C'était le pont qui joignait le ciel à la terre, et que les dieux avaient confié à la garde de Heimdall.

(42) Page 93. — Vala.

Célèbre prophétesse du Nord. On sait le grand rôle que jouaient dans ce pays les interprètes de

l'avenir. Nous empruntons, à ce sujet, quelques intéressants détails au savant ouvrage de Bergman, sur les poëmes islandais :

« Tous les peuples du Nord rendaient hommage à la magie. On sait que les hordes cimbriques amenèrent avec elles des prophétesses qui égorgeaient les prisonniers et lisaient dans leur sang et leurs entrailles la destinée de la nation ; les Goths honoraient les Aliorumnes, ces jeunes prêtresses débauchées que Filimer chassa de son armée, et qui, réfugiées dans les forêts de la Propontide, eurent commerce avec les Faunes et devinrent mère des Huns *. Les noms d'Aurinia, de Véleda, de Gaune, sont célèbres aussi dans l'histoire.

« Chez les Scandinaves, les prophétesses rivales des Nornes mythologiques portaient le nom de Spâkonur (femme de vision) ou de Spâdisir (intelligentes de vision). D'abord elles restèrent dans les temples, en compagnie des prêtresses, et n'eurent recours, pour leurs prophéties, qu'aux seules inspirations de l'intelligence; mais vint le temps où elles firent divorce avec les prêtresses. Alors elles substituèrent à la prophétie proprement dite les opérations mystérieuses de la magie, auxquelles elles réussirent à donner le plus grand crédit.

« Les Spâkonur s'appelaient aussi *Volur*. L'histoire nous a conservé les noms de quelques-unes

* Jornandès, *De Rebus Geticis*, ed. P. Bross. cap. 24; Cornel. Agrippa, *De Occulta Philosophia*, lib. III, cap. 34.

d'entre elles, tels que ceux de Thôrdise, de la Spâkona Thuridr, en Islande, et de Thôrbiorg, dans la colonie islando-norvégienne de Groënland. Thôrbiorg était surnommée la petite Vala; elle jouissait de beaucoup de crédit auprès des grands et du peuple. On raconte qu'un jour Thôrkille, voulant la consulter sur la durée de la famine et des maladies qui désolaient la contrée, l'invita à se rendre chez lui. Elle vint sur le soir et fut reçue avec distinction. Son habillement consistait en un surtout bleuâtre couvert de haut en bas de petites pierres; son collier était de grains de verre, sa coiffure de peau d'agneau noire doublée de peau de chat blanc. Elle tenait en main un bâton dont la pomme était de cuivre jaune incrusté de pierreries. De sa ceinture pendait une gibecière qui renfermait des instruments de magie. Elle avait des souliers de peau de veau avec des tirants terminés en petites boules de cuivre. Ses gants étaient de peau de chat, noirs à l'extérieur et blancs dans l'intérieur. Elle portait, du reste, quelques ornements qui faisaient partie du costume des femmes nobles.

« Les Spâkonur pouvaient guérir des maladies; elles pouvaient aussi, par leurs opérations magiques, produire de grands malheurs. C'est pourquoi on achetait leurs services quand on voulait nuire à un ennemi ou lui ôter secrètement la vie.

« Deux sortes de maléfices étaient employés pour nuire : le *meingaldr* (incantation funeste) et les *ger-*

ningar (opérations). Le meingaldr consistait en imprécations lancées secrètement contre la personne à laquelle on voulait causer quelque désastre. Les paroles de l'imprécation étaient accompagnées d'une action symbolique qui indiquait le genre de malheur qu'on désirait produire. Les gerningar s'employaient quand on voulait faire tomber une forte grêle pour gâter les semailles ou pour déconcerter l'ennemi au milieu des combats, ou bien quand on voulait exciter sur terre ou sur mer une tempête (gorningavedr) pour faire périr une flotte ou pour mettre une armée en déroute. Tels étaient les maléfices que pouvaient produire les Spâdsir Thôrgerdr Irpa, Heidi, Hanglom, Ingibiorg * et autres, quand on leur demandait leur assistance. Un autre maléfice consistait à envelopper tout à coup l'ennemi dans un brouillard épais ou dans une obscurité complète, de sorte qu'il était comme aveuglé. Ce nuage enveloppant (hulinshiâlmr), on s'en servait aussi pour se rendre invisible; c'était le *nimbus*, dont les divinités grecques ou romaines s'entouraient pour ne pas être aperçues des mortels. »

Mais, de tous les maléfices, le plus efficace était le *seidr* des Finnois, sorte de magie qui s'opérait sur le feu et au moyen de l'incantation. Par le seidr, on pouvait prendre la forme qu'on voulait et traverser

* Formanna Sag II, 141; Fornaldas Sag III, 219, 338. Saxo grammaticus, liv. 7. Cf. Tarnkappe, dans le *Nibelengunot*, I, 98, 448, 1060, etc.

les airs avec rapidité. C'est ainsi que Wäinämöinen, pour échapper aux embûches des fils de la Mort, se changea successivement en pierre, en carex, etc.; ainsi que Louhi, la fameuse magicienne de Pohjola, effrayée par l'écueil que Wäinämöinen avait fait surgir au milieu de la mer, se changea en aigle et prit son essor au niveau des nuages, portant sous ses ailes tous les guerriers qui remplissaient son navire. Par le seidr, on pouvait procurer la vue à tous les objets qu'on désirait; on pouvait communiquer la folie, la rage, l'imbécillité, ou bien augmenter l'intelligence et rendre raisonnables les animaux eux-mêmes. Le seidr avait quelquefois pour but de transporter par enchantement dans les contrées les plus éloignées. Ainsi, Wäinämöinen transporte Ilmarinnen, contre son gré, à travers les airs, jusqu'aux régions de Pohja.

Les opérations pour préparer le seidr se faisaient d'ordinaire pendant la nuit et en plein air; on les appelait *utisëtur* (séances en dehors).

Le seidr jouit pendant longtemps d'un grand crédit; mais enfin les terribles maléfices qu'on lui attribuait le firent abhorrer du peuple. Les rois de Suède défendirent, sous les peines les plus graves, tout voyage en Finlande, ayant pour but d'apprendre les mystères du seidr si recherchés par la nation finnoise.

Chez tous les autres peuples du Nord, il semble que l'exercice de la magie et de la sorcellerie fut sur-

tout l'apanage des femmes; chez les Finnois, au contraire, c'était celui des hommes. On appelait ceux qui s'y livraient *noijat*, c'est-à-dire sorciers. « Ces sortes de gens, dit M. Xavier Marmier, jouissaient d'une haute considération et d'un redoutable ascendant; on les recherchait et on les craignait. Ils avaient, comme tous les savants des écoles, leurs disciples et leurs sectateurs, et, comme tous les puissants de la terre, leurs courtisans et leurs favoris. Malheur à qui semblait douter de leur expérience, à qui semblait affronter leur colère! Ils pouvaient déchaîner contre lui la peste et la famine, lancer dans sa demeure les sangliers farouches et les ours affamés, renverser sa barque sur les vagues, anéantir ses moissons, faire périr ses troupeaux. Que dis-je? ils pouvaient même invoquer contre lui l'empire des morts, car la terre et l'air, les régions visibles et invisibles, l'onde et le feu obéissaient à leurs enchantements. Mais si on savait les prendre adroitement, s'immiscer dans leurs bonnes grâces, leur donner à propos une pièce d'argent, ces souverains des éléments étaient les meilleures gens du monde. Ils vidaient une cruche de bière comme de simples mortels, et acceptaient sans difficulté un témoignage palpable d'estime et de reconnaissance. On pouvait alors attendre d'eux toutes sortes d'agréables services : ils guérissaient les malades; ils retrouvaient les bestiaux égarés dans les bois, les objets volés et quelquefois même les voleurs. On venait les consul-

ter de loin dans les divers accidents de la vie, et quand ils se présentaient à la porte d'une maison, on accourait au-devant d'eux avec respect *. »

C'était, comme on voit, un pouvoir imposant que celui des magiciens. Cependant les effets n'en étaient point inévitables. Il existait un talisman contre lequel les efforts des sorciers les plus hardis venaient se briser : ce talisman n'était autre chose qu'un bâton, le *bâton du ciel*, comme disent les runes. Mais quelle était la forme de ce bâton, quelles inscriptions étaient gravées sur lui, nous n'en savons rien. Wäinämöinen, menacé par la grande magicienne de Laponie, dit simplement :

« Le Lapon ne peut me nuire par ses enchantements, car j'ai entre les mains le *bâton du ciel*, et celui qui me porte envie, celui qui crée le malheur ne le possède point. »

(43) Page 94. — NASTRAND.

Rivage des morts. C'est, dit l'*Edda*, une demeure éloignée du soleil dont les portes sont tournées vers le nord ; le poison y pleut par mille ouvertures ; elle n'est composée que de cadavres, de serpents ; des torrents y coulent, dans lesquels se roulent les parjures, les assassins et les adultères. Un dragon noir et ailé vole sans cesse autour, et dévore les corps des malheureux qui y sont renfermés.

* *Lettres sur la Russie, la Finlande*, etc., t. I, p. 155, 156.

(44) Page 106. — Oeder.

Époux de la déesse Freya. *V.* note 1.

(45) Page 109. — Rana.

Femme d'Aegir, déesse de la mer. Ses filles sont les *vagues* et les *ondes*.

(46) Page 117. — Langue norrène.

Ancien idiome de la Scandinavie.

(47) Page 123. — Loki.

Génie du mal. *V.* note 9.

(48) Page 124. — Var.

Déesse des serments. Elle récompense ceux qui les gardent et punit ceux qui les violent.

(49) Page 125. — Vidar.

Dieu du silence. *V.* note 39.

(50) Page 126. — Lofn.

Déesse des fiançailles. Elle réconciliait les amants et les époux désunis.

(51) Page 128. — Höder.

Dieu de la nuit. C'est le même Ase aveugle qui avait tué involontairement Balder, par suite des perfides machinations de Loki. *V.* note 9.

(52) Page 131. — Coq rouge.

Coq est pris ici pour la flamme. C'était, en effet, chez les Scandinaves le symbole du feu. « Dans plusieurs de nos provinces, » dit M. E. Du Méril, « le coq est resté une figure de l'incendie : les habitants des campagnes n'osent pas refuser les mendiants, parce que, disent-ils, *le coq rouge chanterait.* »

(53) Page 131. — Fils de Muspel.

Les flammes. *Muspelshem* est la région du feu, dont Surtur est le roi et le génie.

(54) Page 135. — Heimskringla.

Un des noms de la terre.

(55) Page 137. — Viking.

Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine et le sens de ce mot. Certains auteurs le font dériver de *wig* (guerre, combat), d'autres de *vige* (forteresse). Il nous semblerait plus naturel de le décomposer : *vi* (golfe, mer), *king* (roi), roi de la mer. Les Vikings du Nord se donnaient eux-mêmes un pareil nom, qui répondait parfaitement, du reste, à leur vie aventureuse à travers les flots. L'illustre Geijer a écrit sur le *Viking* un chant célèbre dont voici la traduction :

« A l'âge de quinze ans, la maison où je demeurais avec ma mère me devint étroite ; la journée me parut

longue à garder les chèvres; je changeai d'idées et de sentiments. Je rêvais, je pensais je ne sais à quoi; je ne pouvais plus, comme auparavant, être joyeux dans le bois.

« Je m'élançais avec une ardeur fébrile au sommet des montagnes, et de là je contemplais la vaste mer. Le chant des vagues, à travers les ondes écumenses, me semblait si doux ! Elles viennent de loin, de bien loin; les chaînes ne les retiennent point, elles ne connaissent point d'entraves, sur la mer.

« Un matin, du haut du rivage, j'aperçus un navire; il voguait rapide comme une flèche, sur le golfe. Alors, ma poitrine se gonfla, ma tête s'enflamma, je compris la cause de mes tourments. J'abandonnai les chèvres et ma mère; et le *Viking* me prit dans son navire, sur la mer.

« Et le vent souffla avec force dans la voile; nous voguâmes sur le dos des vagues. La cime des montagnes plongeait dans l'abîme bleu; et j'étais si gai, si plein de confiance ! Je tenais dans ma main le glaive rouillé de mon père, et je jurais de me conquérir un royaume et un pays, sur la mer.

« A l'âge de seize ans, je battis le Viking qui se moquait de ma faiblesse et de mon menton sans barbe. Et je devins roi de la mer... J'engageai sur les eaux le jeu sanglant des batailles. Je fis des descentes à terre; je pris des châteaux et des forteresses. et avec mes guerriers, je tirai au sort le butin, sur la mer.

« Nous vidions avec intrépidité les cornes d'hydromel, sur la mer orageuse. Du haut de la vague, nous commandions en maîtres sur chaque rivage. Au pays des Galles, j'enlevai une vierge... Elle pleura pendant trois jours, puis elle se consola ; et nos noces furent joyeusement célébrées, sur la mer.

« Une fois aussi, je possédai des terres et un château ; et je bus sous un toit enfumé * ; et j'eus à veiller sur le royaume et les sujets, et je dormis dans l'enceinte des murs et derrière les serrures. Ce fut pendant tout un hiver... Il me parut long, et quoique je fusse roi, la terre m'était étroite en comparaison de la mer.

« Je ne faisais rien, et cependant je n'avais aucun repos, car je devais secourir tous les fous qui se trouvaient en péril ; on voulait que je servisse de mur à la maison du paysan, de serrure à la besace du mendiant. Je me fatiguais à entendre parler d'amendes, de serments, de voleurs et de brigands... Ah ! comme j'aspirais à m'éloigner de tout cela pour reprendre la mer !

« Oui, tel était mon désir... Mais déjà le long hiver a fui ; les rivages s'émaillent d'anémones, les vagues chantent de nouveau leur chant ; elles crient de leur voix retentissante : « En mer ! en mer ! » Et les vents printaniers se jouent dans les montagnes et

* Une des lois du Viking était de ne jamais boire sous un toit enfumé (*soladŭs*), c'est-à-dire à terre.

les vallées, et les torrents déchaînés se précipitent avec joie vers la mer.

« Alors, je me sentis étreint par mon ancienne et invisible chaîne ; les jeux des flots me fascinèrent. Je semai mon or à travers les campagnes et les cités, je mis ma couronne en pièces ; et pauvre comme auparavant, avec un vaisseau et un glaive, je repris ma course de Viking vers un but inconnu, sur la mer.

« Libres comme le vent, nous folâtrions gaiement sur les vagues au loin bondissantes ; nous vîmes, dans les régions étrangères, les hommes vivre et mourir de la même manière. Les soucis habitent toujours avec eux ; mais les soucis sont inconnus du Viking marchant à travers la mer.

« Et de nouveau, parmi les guerriers, j'épiai les navires sur le vaste espace bleu.—Si c'était un navire de Viking, alors éclatait la bataille ; si, au contraire, c'était celui d'un marchand, il pouvait librement suivre sa route. Mais la victoire digne du brave est sanglante, de même que l'amitié du Viking nouée avec le glaive, sur la mer.

« Je me tenais, pendant le jour, balancé sur ma quille ; l'avenir se déroulait devant moi splendide ; comme le cygne au milieu des roseaux agités, je voguais sur les flots orageux. Tout butin qui me tombait des mains du sort était mien, et mon espérance était libre comme l'espace immense, sur la mer.

« Mais pendant la nuit, debout à la même place, je suivais la vague solitaire. Alors j'entendais les Nornes tisser leur toile, dans la tempête qui couvait à l'horizon. Semblable au destin des hommes est le mouvement des flots; il vaut mieux se tenir prêt pour les succès qui vous attendent sur la mer.

« J'ai vingt ans accomplis... Voici que le malheur approche! la mer est avide de mon sang! Elle le connaît déjà; elle l'a déjà bu partout où a sévi le combat. Ce cœur brûlant, qui bat si fort, doit bientôt s'éteindre dans un endroit glacé, au milieu de la mer.

« Cependant je ne regrette point le nombre de mes jours; leur course a été rapide, mais bonne. Il n'est pas qu'un seul chemin vers la demeure des dieux; et mieux vaut y atteindre tout de suite. Les vagues sonores roulent avec des chants funèbres... J'ai vécu au milieu d'elles... Je dois chercher un tombeau dans le sein de la mer. »

Ainsi chantait, sur la pente d'un roc isolé, le Viking naufragé au milieu des brisants orageux. La mer l'attira dans ses abîmes; et les flots recommencèrent leur chant, et les vents poursuivirent leur marche folle... Mais la mémoire du brave ne périra pas.

(55) Page 148. — Einheriar.

De *ein* (un) et *heri* (héros, combattant); héros d'élite, guerrier qui lutte seul contre un ou plusieurs adversaires. Bergman traduit *Einheriar* par Mono-

maque (μονομάχος). C'est le nom que portent les élus d'Odin dans le Valhalla. *V.* note 4.

(56) Page 149. — Sleipner.

Coursier merveilleux appartenant à Odin.

(57) Page 151. — La Tentation.

M. Siméon Pécontal, un de nos poëtes qui ont traité avec le plus de bonheur le genre si délicat de la *ballade* et de la *légende*, M. Siméon Pécontal a publié, dans un volume de poésies, une imitation en vers, de *la Tentation de Frithiof*. Certainement nous ne l'en blâmerons pas; son œuvre mérite tout éloge. Ce que nous voulons seulement faire remarquer, c'est l'insuffisance de cette sorte de moyens pour donner une idée exacte de la littérature du Nord. Qui voudrait juger le chant de Tegner par celui de M. Pécontal jugerait à faux. Ce n'est plus le même génie; le parfum s'en est évaporé. Le poëte français va jusqu'à dire, à propos des coupures qu'il a faites à l'original : « Nous avons supprimé le nom *Rota*, qui est une Valkyrie; celui de *Freya*, la déesse de la beauté; celui de *Berserk*, qui désigne une espèce particulière de guerriers sauvages, toujours ivres et furieux; et beaucoup d'autres noms qui auraient demandé le secours d'un commentaire, ou le Dictionnaire de mythologie du Nord de Finn Magnussen. » En effet, M. Pécontal a retranché de la *Tentation de Frithiof* presque tout ce qui lui

donnait son caractère propre et national. Il a même complétement défiguré le nom de l'héroïne. Pourquoi? nous ne saurions le dire. *Ingeborg* et *Incborn* ne seront jamais synonymes. Tout ceci nous conduit à affirmer que, pour initier le lecteur français à la connaissance de la littérature scandinave, il n'y a d'instrument possible qu'une sévère traduction en prose. Les langues du Nord ont des principes et une allure trop différents de la nôtre; ils étouffent sous l'étreinte rigoureuse et inflexible de nos formes poétiques. Ici, le vers n'est admissible que comme satisfaction d'une fantaisie sans conséquence, ou comme cadre à une inspiration dont la fleur a été cueillie sur une tige étrangère, mais dont on n'a pas la prétention de conserver le parfum originel. C'est à ce dernier titre que nous applaudissons aux vers de M. Pécontal. Nous les citerons, pour qu'on puisse apprécier, par le fait, la vérité de notre théorie.

Le printemps vient; l'oiseau gazouille sur la branche,
La forêt reverdit; les fleurs de l'églantier,
Rougissant au soleil parmi l'épine blanche,
A travers le buisson parfument le sentier.
Tout renait; les courants ont dénoué leurs chaînes;
Ils s'en vont à la mer chantant leur hymne en chœur;
La séve court plus libre aux verts rameaux des chênes,
Le sang plus généreux au cœur.

Le vieux roi veut chasser. Incborn, sa jeune épouse,
Doit suivre aussi la chasse; une nombreuse cour
L'attend pour l'escorter, brillant sur la pelouse
De l'éclat rehaussé de tous les feux du jour.

Le cor frémit, le chien hurle et bondit de joie,
Les étalons ardents du pied mordent le sol,
Et l'œil chaperonné, criant après leur proie,
Les faucons vont prendre leur vol.

Mais voici ! C'est Incborn ! Quelle grâce ingénue!
Malheureux Frithiof! ne la regarde pas!
Comme l'étoile luit sur un flocon de nue,
Sur son beau coursier blanc elle brille là-bas.
Jamais printemps ne vit majesté plus sereine
Flottant au gré de l'air, jamais plume d'azur
Et jamais chaperon de pourpre souveraine
N'ombragèrent un front plus pur.

Oh! ne regarde pas les ondes de ses boucles
Ni ce sein où les lis aiment à se cacher,
Trésor mystérieux, et dont deux escarboucles,
Ainsi que des dragons, défendent d'approcher!
Oh! qu'à tes yeux le ciel de ses yeux se dérobe!...
Et ces accents de voix qui vous suivent partout,
Murmures aussi frais que les brises de l'aube,

Ne les écoute pas surtout!
La troupe des chasseurs est prête ;
Courage ! allez, jeunes rivaux,
A travers monts, à travers vaux,
Volez ainsi que la tempête :
L'alarme gagne la forêt,
Rennes et daims prennent la fuite
Walkyrie est à leur poursuite
Son épieu sanglant en arrêt.

La chasse emporte tout dans sa course effarée...
Le vieux roi ne peut suivre et s'en va lentement,
Tandis que Frithiof, sombre, l'âme navrée,
Chevauche près de lui silencieusement.
Ses soupirs étouffés ont peine à se contraindre ;
Hélas ! tout lui rappelle un bonheur qui l'a fui :
Il ne peut plus rien voir qui ne semble se plaindre
Et se désoler avec lui.

O mes vagues ! pourquoi vous ai-je donc quittées?
Quel aveugle destin m'a séparé de vous?
L'ennui n'habite point sur les mers agitées ;
Le vent qui vient du ciel le chassse loin de nous.

Si le hardi Viking nous convie aux alarmes,
Avec lui nous pouvons gaiement croiser le fer,
Et les sombres soucis tombent devant nos armes,
Tout éblouis de leur éclair.

Mais ici point de trêve à mes peines nouvelles;
Je vais traînant partout le trait qui m'a blessé;
Partout, sur moi le mal étend ses noires ailes,
Ne me laissant rien voir que mon bonheur passé.
Et comment oublier le serment que nous fîmes!
L'oublier, cher Inebborn! O toi, tu ne l'as pu!
Tu le gardes toujours, et nous sommes victimes
Des dieux méchants qui l'ont rompu!

Jaloux de nos plaisirs, qu'ils voient d'un œil morose,
Contre moi de l'envie ils nourrissent le ver,
Et mon amour naissant, mon frais bouton de rose,
Ils l'ont mis sans pitié sur le sein de l'hiver!
L'hiver! mais sait-il bien que la rose veut vivre?
Il ne peut le comprendre, hélas! et cependant
Il revêt tige et fleurs de frimas et de givre,
Et la fleur souffre en attendant!

Frithiof en lui-même exhale ainsi sa plainte,
Et, chevauchant toujours à côté du vieillard,
Il arrive avec lui dans une sombre enceinte
Que l'aulne et le bouleau dérobent au regard.
Le roi descend et dit: L'air est pur, l'ombre douce,
Laisse-moi reposer à l'abri du soleil;
La forêt est ici sacrée, et sur la mousse
Je veux me livrer au sommeil.

Ici l'on ne dort pas! La forêt, à cette heure,
N'est pas bonne au repos; le sol est froid et dur.
Je vais te reconduire, ô roi! dans ta demeure;
Le sommeil y sera plus facile... et plus sûr.
Comme les autres biens, le sommeil salutaire,
Quand l'homme en a besoin, vient quoique inattendu;
L'hôte refuse-t-il un gîte sur la terre
A l'étranger qui s'est perdu?

Frithiof ôte alors son manteau de voyage,
Puis l'étend sur le sol, où se couche le roi,
Qui, livrant au guerrier son front courbé par l'âge,
Se confie à sa garde et s'endort sur sa foi.

Là, dans un doux repos, le noble Ring sommeille,
Comme sur son armure un héros triomphant,
Ou comme dans les bras de sa mère qui veille
S'endort avec calme un enfant.

Et, pendant son sommeil, voilà que sur la branche
L'oiseau noir vient chanter : « Frappe, frappe le roi !
Détache de son tronc cette tête qui penche ;
Un seul coup te suffit, et la reine est à toi !...
D'ailleurs, n'a-t-elle pas été ta fiancée ?
Et puis, qui peut te voir ? et qu'est-ce qu'un trépas ?
Une tache de sang est bientôt effacée,
Et la tombe ne parle pas !... »

Et Frithiof écoute ! Et là-haut, sur la branche,
L'oiseau blanc vient chanter : Si nul ne peut te voir,
L'œil d'Odin te verra ! Cette tête qui penche,
Cette tête de Ring n'est pas en ton pouvoir.
Regarde ! il est sans arme, ainsi qu'une victime !
Malheureux ! tu veux donc égorger le sommeil ?
Mais, malgré tes efforts pour endormir ton crime,
Le remords aurait son réveil !

Ainsi, les deux oiseaux chantent tout bas dans l'ombre ;
Frithiof tire alors son glaive menaçant,
Loin de lui le rejette, et, dans la forêt sombre,
Le glaive du trépas se perd en frémissant.
L'oiseau noir, aussitôt, vers la rive infernale
S'enfuit ; et l'oiseau blanc, l'oiseau de bon conseil,
Laissant comme un son pur de harpe qui s'exhale,
Prit son essor vers le soleil.

Le vieux roi se réveille : Il est bien doux le rêve,
Et le sommeil dormi sous les aulnes bien doux,
Quand du brave et du fort nous protége le glaive
Et qu'il brille dans l'ombre en veillant près de nous !
Mais où donc, étranger, est ton glaive de guerre ?
Dis, parle, où donc est-il, le frère de l'éclair ?
Qui vous a séparés ? On ne sépare guère
Le jeune guerrier et le fer.

Qu'importe ! et que te fait le tranchant d'une lame ?
Des glaives !... il en est bien assez dans le Nord !...
Leur langue est affilée et conseille mal l'âme ;
Elle n'a que des mots de vengeance et de mort !

Oui, dans l'acier brillant le noir enfer habite!
Toute la bande, ô roi! des esprits ténébreux,
L'aspect des cheveux blancs sans cesse les irrite ;
Le sommeil s'expose auprès d'eux.

Je n'ai point sommeillé! Sur la foi d'un autre homme,
Sans épreuve jamais un homme ne s'endort;
J'ai voulu te tenter seulement. On te nomme
Frithiof. Je t'ai bien reconnu dès l'abord,
Quand tu montais dans la salle royale.
Oui, le vieux Ring savait ce que tu viens chercher,
Ce que depuis longtemps ton âme peu loyale
S'efforce en vain de lui cacher.

Pourquoi dans mon foyer te glisser de la sorte ?
Tu voulais arracher la femme de mes bras!
Le nom ne doit jamais se laisser à la porte;
L'honneur ne s'assied point anonyme au repas;
Pur et noble partout, la franchise est sa règle;
Plus haut que ton orgueil brille son étendard;
Il ressemble au soleil, qui ne craint pas que l'aigle
Ose l'attaquer du regard.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Pourquoi baisser les yeux ? De l'amour des batailles
Jadis, ainsi que toi, j'ai nourri le tourment.
Dans ce pays du fer on joue aux funérailles;
La vie est un combat dès le commencement.
Il faut au bouclier le choc ardent des lames,
Jusqu'à ce que nos jours de triomphes soient pleins :
Je viens de t'éprouver, pacifions nos âmes;
Je te pardonne et je te plains.

Tu le vois, je suis vieux, je penche vers la tombe,
Prends mon royaume alors, et prends l'épouse aussi.
Demeure en mon palais; avant que je succombe
Sois mon fils, le vieux Ring se met à ta merci :
Protége-le, protége un compagnon sans armes;
Pour de meilleurs destins oublions le passé;
Si tu veux, à présent, ainsi que nos alarmes
Nos discordes auront cessé.

Moi! répond Frithiof d'un air sombre et farouche,
Pour te ravir Ineborn je ne suis point venu.
Si j'avais eu dessein de profaner ta couche,
Parle, quel bras puissant, quel dieu m'eût retenu?
Je voulais une fois revoir ma fiancée,
Une fois seulement, la dernière... Malheur !...
Ma flamme, mal éteinte, hélas! s'est attisée :
Je brûle, mais c'est de douleur!

J'ai déjà tardé trop, ô vieillard; je te quitte.
La colère des dieux irréconciliés
Repose lourdement sur ma tête maudite.
Tous mes crimes ne sont pas encore oubliés.
Balder, aux longs cheveux, le dieu bon de la terre,
Balder me voit toujours avec des yeux hagards.
Et moi, proscrit partout, je subis, solitaire,
Le long tourment de ses regards.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le ciel a beau briller de merveilles sans nombre,
La terre a beau renaître au souffle du printemps,
Sous mes pieds le sol brûle, et l'arbre n'a point d'ombre
J'étouffe dans l'espace, ainsi que dans le temps.
Celle qui remplissait ma jeunesse ravie,
Ma fiancée Ineborn, tu la possèdes, toi!...
A jamais s'est couché mon beau soleil de vie;
Tout est mort à présent pour moi...

A moi donc, Océan! à moi vague marine!
Hé! sus, mon bon Dragon! en mer, au large, en mer,
Allons, rebaigne-toi! Que ta noire poitrine
Déchire en bruissant le sein du gouffre amer!
Mêle au nuage ailé les ailes de tes voiles;
A travers les écueils, berce-moi sur ton dos;
Vole, vole aussi loin que guident les étoiles,
Aussi loin que portent les flots!

Que j'entende les vents et les coups de tonnerre!
Qu'ils fassent devant moi dresser la mer d'horreur!
Quand l'Océan me parle et me livre la guerre,
Alors, il refait paix et silence en mon cœur.

Combats, terreurs de mort, noir abîme, tempête,
A vous donc ! je reviens, en relevant mon front,
Pour entrer tout armé dans l'éternelle fête
Semblable aux dieux, qui m'absoudront !

M. J.-J. Ampère, dans ses travaux sur la littérature du Nord, s'est aussi exercé à en traduire en vers quelques fragments. Nous citerons d'autant plus volontiers sa romance d'Ingeborg, qu'on pourra la rapprocher de notre traduction en prose. Ce qui fait le mérite des vers de M. Ampère, et ce qui, en même temps, excuse les quelques légères infidélités qu'il commet à l'endroit du texte de Tegner, c'est qu'il a réussi à reproduire presque identiquement dans son rhythme le mouvement de l'original.

Voici l'automne :
De la mer le flot brumeux tonne.
Ah ! sur elle j'aimerais tant
Aller flottant !

Sous les étoiles
Je vis blanchir tes voiles
Frithiof, heureux ton vaisseau
Qui fuit sur l'eau !

Quand il me quitte,
Flots, pourquoi l'entraîner si vite ?
Astres, protégez le sentier
Du nautonnier.

L'été ramène
Le voyageur ; mais sur l'arène
Je ne pourrai pas m'élancer
Pour t'embrasser.

Car, sous la terre,
On me couchera solitaire,
Ou près d'un autre époux j'irai,
Et languirai.

Aigle qu'il aime,
Reste, je t'aimerai de même.
Par moi, chaque jour tes petits
Seront nourris.

Laisse mon voile :
Je te broderai sur la toile
Des ailes d'argent, puis encor
Des serres d'or.

Aigle rapide,
Regarde avec moi la mer vide,
Monte sur mon épaule... Hélas !
Il ne vient pas.

Je serai morte
Quand il reviendra ; mais n'importe.
Et quand ton cri le saluera,
Il pleurera.

(58) Page 152. — Rota.

Une des Valkyries. (V. note 37.)

(59) Page 154. — Niflheim.

Région des ténèbres opposée à *Muspelshem*, région de la lumière. On l'appelait aussi *Niflhel*, car Héla, déesse de la mort, y faisait son séjour. C'est là où descendaient ceux qui mouraient de maladie ou de vieillesse ; les autres, comme on sait, allaient au Valhalla. Toutefois, à parler rigoureusement, la destinée des morts dépendait encore moins de leur genre de trépas que de leur condition personnelle. Ainsi, bien qu'Odin reçût dans sa gloire tous les hommes tués par le glaive, cependant, ni les scélérats ni les Jotes ne pouvaient y aspirer, quelque violente qu'eût été leur mort.

Ce qui faisait de *Niflhem* un horrible séjour, c'est que ceux qui y étaient engloutis s'y trouvaient engourdis par un froid surhumain, couverts de brouillards empoisonnés, et tourmentés d'une disette universelle. Les lâches y avaient pour supplice la perspective de ce grand combat suprême, auquel ils ne pourraient se soustraire; les Jotes la pensée que la dernière scène qui s'accomplirait sous leurs yeux serait le triomphe des Ases.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit de la demeure de Héla et de son épouvantable laideur. Elle pouvait, ainsi qu'Odin, choisir les victimes qui devaient lui être consacrées. C'est pourquoi nous voyons les morts introduits dans Niflhem par le même agent que dans le Valhalla, c'est-à-dire par une Valkyrie, la Valkyrie de la colère, ***Modgudur***.

(60) Page 155. — Berserk.

Nom des guerriers d'Odin. Ils se précipitaient avec une sorte de délire dans la mêlée, sans armes défensives, et le feu ni le fer ne pouvaient les atteindre. Leur pas d'attaque s'appelait ***Berserksgäng***. ***Berserk*** signifie sans cuirasse.

(61) Page 156. — Maudit.

Le texte porte *varg i veum*, c'est-à-dire *loup dans le sanctuaire*, profanateur, et par suite maudit. Les anciennes lois normandes disent en parlant de la punition de certains crimes : que le coupable soit loup, *wargus esto*, c'est-à-dire qu'il soit maudit !

(62) Page 158. — Skinnfaxe.

Coursier magnifique qui traînait le char du Jour.

(63) Page 160. — Gjallarhorn.

Cor de Heimdall. C'est avec lui qu'au dernier jour il doit appeler tous les dieux au combat de *Ragnarök*.

(64) Page 162. — Vanadis.

Déesse des Vanes, surnom de Freya. En effet, Freya était la fille de Niord, ce Vane qui, lors de la paix conclue entre ceux de sa race et les Ases, ayant été envoyé chez ces derniers comme otage, en échange d'Hœnir, frère d'Odin, finit par rester Asgärd et y prendre rang parmi les dieux. Les Vanes habitaient le pays situé entre le Tanaïs et le Wolga. Ils étaient pleins de sagesse et d'intelligence, et contre-balancèrent longtemps la puissance des Ases, auxquels ils firent une guerre acharnée. Ce dernier trait leur est commun avec les Jotes. Aussi la mythologie scandinave les enveloppe-t-elle, quoique pour des motifs différents, dans la même réprobation. Ajoutons qu'elle les revêt de formes si fantastiques, qu'il devient excessivement difficile de les ressaisir dans leur réalité historique. Toutefois, nous croyons avec Geijer que les Vanes étaient une tribu slave. La Russie, ou pays des Slaves, est encore appelée aujourd'hui par les Finnois *Wenäjänmaa*, terre des Vanes; les Russes *Venälaiset*,

Vanes. Ce nom, ajoute Geijer, est probablement une modification de l'ancien mot slave *Vendi*, *Vendes*, *Vanadis*. Le nom de Freya devait aussi signifier la déesse des Vendes ou Vanes, et il est à remarquer que les Slaves de la Dalmatie adoraient la bonne Fricchia, et que les Morlaches l'invoquent encore aujourd'hui dans leurs noces *. Ainsi, tout porte à croire que les Vanes ont eu une existence historique; et que si les récits mythologiques en ont fait, ainsi que des Jotes, la personnification de tous les peuples ennemis des Ases, c'est parce que les Vanes et les Jotes sont, entre ces derniers, ceux avec lesquels les Ases ont eu les rapports les plus intimes et les plus fréquents.

(65) Page 162. — Rosée des Dvergues.

L'or. Nous savons déjà que les Dvergues excellaient à travailler le fer et à distiller les métaux. Les dragons se couchaient sur les trésors, pour les garder contre les voleurs.

(66) Page 163. — Baton de convocation.

Les anciens Scandinaves transmettaient par un bâton, qui passait de main en main, l'ordre de convocation pour les assemblées générales de la nation.

(67) Page 167. — Nidhögg.

Dragon ailé qui habite Niflhem; il ronge l'une

* Karamsin, *Histoire de Russie*, tome Ier; — Hallenberg, *Observations sur l'histoire de Lagerbring*, II, 234.

des racines de l'arbre du monde (*Yggdrasil*), et suce les cadavres qui arrivent dans l'empire de Héla.

(68) Page 169. — Breidablik.

Palais de Balder (V. note 16).

(69) Page 175. — Jotunheim.

Pays des Jotes. Les Scandinaves avaient partagé l'univers en neuf mondes, dont trois au-dessus de la terre, trois sous la terre, et trois sur la terre. *Jotunheim* était du nombre de ces derniers ; il était situé à l'Orient et au nord. On l'appelait aussi *Utgard* (monde du dehors), pour le distinguer de *Midgard*, qui était le monde intérieur, le monde central, habitation des fils d'*Ask* et d'*Embla*.

Les Jotes jouent un rôle important dans la mythologie du Nord. Ce sont les ennemis des Ases, ennemis sauvages, implacables. Aussi les sagas ne se font-elles pas faute de les dépeindre sous les plus épouvantables couleurs. Nous avons de fortes raisons de croire que les Jotes n'étaient autres que les Finnois, lesquels, se trouvant en Suède et en Norvége lors de l'invasion odinique, opposèrent une résistance héroïque aux nouveaux conquérants. Le nom de Jote est d'importation étrangère, et n'a pris que plus tard une signification mythologique. Ces questions, qui tiennent à tout un système historique, ne sauraient être développées dans une simple note. On les retrouvera dans l'ouvrage que nous préparons

actuellement sur les antiquités finnoises, ouvrage qui paraîtra prochainement.

(70) Page 176. — Ask.

Le premier homme. La genèse scandinave est remarquable. L'*Edda* raconte qu'à l'origine des temps il n'y avait ni terre, ni mer, ni ciel, mais un vaste gouffre qu'on appelait *Ginnungagap* (abîme béant). D'un côté, dans *Niflhem*, régnaient les ténèbres, le froid et la glace; de l'autre, dans *Muspelshem*, empire de Surtur, la lumière et le feu. Quand la vapeur, montant de Niflhem, rencontra les rayons lumineux de Muspelshem, elle s'anima, et il en surgit un immense géant appelé *Ymer*. Ce géant était mauvais, de même que tous ceux dont il était le père, et qu'on appela *Rimtussar*. Mais les trois dieux *Odin*, *Vile* et *Ve* donnèrent la mort à *Ymer*, et dans son sang tous les *Rimtussar* furent noyés, excepté *Bergeler*, qui se sauva dans une barque avec sa femme et propagea leur race.

Les dieux portèrent le corps d'*Ymer* dans *Ginnungagap* et en firent la terre; de son sang, la mer et les lacs; de ses os, les montagnes; de ses cheveux, les bois; de sa barbe, le gazon; de ses dents, les pierres. Quant à son crâne, ils le suspendirent au-dessus de la terre et en firent la voûte du ciel. Aux quatre côtés du ciel, quatre Dvergues furent placés : *Nordi*, *Sudri*, *Austri* et *Vestri* (le nord, le midi, l'orient et l'occident). Ensuite, les dieux prirent des

étincelles de Muspelshem et en firent les étoiles du ciel; puis ils créèrent le soleil et la lune, le jour et la nuit. Au centre de la terre, ils bâtirent avec les sourcils d'Ymer un château-fort nommé *Midgărd*. C'était la demeure des dieux. Quant aux fils de Bergeler, ils s'établirent aux environs, non loin des rivages de la mer. Or, il advint que, sur ces rivages, les dieux trouvèrent un jour deux arbres sans force et sans vie. Ils en firent les premiers humains, *Ask* et *Embla*, dont sont issus tous les hommes, et qui partagèrent avec les dieux le séjour de *Midgărd*.

La mythologie scandinave ne s'est pas bornée à raconter la création du monde et de l'homme en général; elle décrit encore dans ses sagas la manière dont les différentes classes de la société humaine ont été formées.

Heimdal, le dieu sage et fort, arriva un jour dans une maison déserte située sur le rivage de la mer. Il y entra. Deux êtres humains, vêtus d'habits grossiers, y étaient accroupis auprès d'un foyer allumé, et se disposaient à prendre leur repas. C'étaient Ae et Edda. Heimdal, qu'on appelait aussi Rig, prit place à leur côté, et resta dans leur maison trois jours et trois nuits. Puis il se remit en route. Mais, quand neuf lunes se furent succédé dans le ciel, Edda accoucha d'un fils qu'elle plongea dans l'eau, et auquel elle donna le nom de *Träl*. Et ce fils grandit. Son teint était noir, ses traits disgracieux,

ses mains épaisses et ridées, ses pieds larges, son dos voûté. Or, il advint que *Trälinna*, la mendiante, au nez plat, aux bras hâlés, aux pieds fatigués, étant entrée dans la hutte, s'unit à Träl, et lui donna des fils et des filles. Leur occupation consistait à traîner des fardeaux, à porter du bois, à cultiver les terres, à garder les pourceaux et les chèvres, à tirer de la tourbe. De Träl et de Trälinna est sortie la race des esclaves.

Et Rig arriva à une autre maison, où il trouva encore un homme et une femme. C'étaient Afe et Amma. Afe était occupé à tourner un tronc d'arbre; il avait la barbe rasée, les cheveux coupés et portait une chemise attachée au cou avec une boucle. Amma filait de la laine. Ses cheveux étaient serrés dans un réseau, son cou entouré d'un mouchoir, et sur ses épaules flottait un ruban. Ils accueillirent Rig avec cordialité, et l'hébergèrent durant trois jours et trois nuits. Puis Rig se remit en route. Mais quand neuf lunes se furent succédé dans le ciel, Amma accoucha d'un fils qu'elle plongea dans l'eau, et auquel elle donna le nom de *Karl*. Et ce fils grandit. Son teint était rose, ses traits agréables, ses yeux rayonnants. Il apprit à dompter les taureaux sauvages, à bâtir des maisons, à carder la laine, à conduire la charrue. *Snor* lui fut donnée pour épouse, Snor, qui était vêtue d'une robe de crins de pourceau, et portait un trousseau de clefs. Et ils eurent beaucoup de fils et de filles. De

Karl et de Snor est sortie la race des hommes libres.

Et Rig arriva à un palais magnifique, habité par *Fader* et *Moder*. Là régnait le luxe des festins et des parures. Rig y resta trois jours et trois nuits, puis se remit en route. Mais, quand neuf lunes se furent succédé dans le ciel, Moder accoucha d'un fils qu'elle plongea dans l'eau, et auquel elle donna le nom de *Jarl*. Et ce fils grandit. Et quand Rig eut appris qu'il était beau de visage, et plein d'habileté à monter à cheval, à bander l'arc et à lancer le javelot, il revint au palais, lui enseigna les lettres runiques, et l'adopta pour fils. Le jeune Rig se rendit célèbre dans les combats. Il épousa la fille de Herse, la blanche et gracieuse Erna, et il en eut beaucoup de fils et de filles. De Karl et d'Erna est sortie la race des rois et des Jarles.

(71) Page 176. — Megingard.

Ceinture du dieu Thor.

(72) Page 176. — Fenris.

Le loup Fenris et le serpent Midgärd sont les enfants de Loke et d'Angurbodi. (V. note 39.)

(73) Page 179. — Ida.

Vallée des Ases.

(74) Page 179. — Gimle.

Séjour des bienheureux. (V. note 39.)

(75) Page 182. — Jumala.

Le mot *jumala* chez les peuples finnois est la plus haute expression du caractère divin. Il emporte essentiellement l'idée de puissance créatrice. Quand les Finnois l'eurent incarné dans des symboles matériels, ils lui élevèrent des sanctuaires au service desquels ils préposèrent des prêtres. Les sagas islandaises font une description magnifique du culte de *Jumala* chez les Finnois de la Bjarmie.

(76) Page 188. — Chariot de Charles.

Les Suédois donnent ce nom à la constellation de la grande Ourse.

(77) Page 190. — Rolf Krake.

Célèbre guerrier scandinave.

(78) Page 197. — Sigurd Fafnersbane.

Sigurd tua le redoutable dragon Fafner. Ses exploits sont racontés dans l'*Edda* poétique.

FIN

VITTORIO EMANUELE ROMA

MAG
514,340

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Etude biographique et critique	1
La Saga de Frithiof	45
I. Frithiof et Ingeborg	45
II. Le roi Bele et Thorsten Vikingsson	51
III. Frithiof entre en possession de son héritage	59
IV. Frithiof demande la main d'Ingeborg	70
V. Le roi Ring	75
VI. Frithiof joue aux échecs	79
VII. Le bonheur de Frithiof	81
VIII. La séparation	88
IX. Plaintes d'Ingeborg	105
X. Frithiof sur la mer	107
XI. Frithiof chez Angantyr	113
XII. Retour de Frithiof	120
XIII. Le bûcher de Balder	128
XIV. Frithiof part pour l'exil	132
XV. Le code de Viking	137
XVI. Frithiof et Björn	141
XVII. Frithiof chez le roi Ring	144
XVIII. La course en traîneau	149
XIX. Tentation de Frithiof	151
XX. Mort du roi Ring	158
XXI. Drapa de Ring	161
XXII. L'élection royale	163
XXIII. Frithiof au tombeau de son père	166
XXIV. La réconciliation	172

Pages.

La Saga d'Axel 185

La première communion 215

Notes 236
Freya 236
Alfes 240
Rune 242
Valhalla 245
Iduna 247
Frigga 247
Gerda 247
Nanna 248
Balder 248
Héla 250
Odin 251
Allfader 251
Thor 251
Paysan 252
Sacrifices 253
Colonnes du ciel 255
Ting 261
Oiseaux d'Odin 262
Havamal 262
Norne 263
Ases 263
Frey 264
Tertres funèbres 264
Brage 266
Mimer 266
Dvergues 267
Viking 267
Hildur 267
Vaulund 268
Saga 269
Glitner 273
Forsète 273
Skalde 273
Folkvang 274

Pages.
Delling 274
Valkyrie 275
Vingolf 275
Ragnarök 275
Géfion 277
Bifrost 277
Vala 277
Nastrand 283
Oeder 284
Rana 284
Langue norrène 284
Loki 284
Var 284
Vidar 284
Lofn 284
Oder 284
Coq rouge 285
Fils de Muspel 285
Heimskringla 285
Viking 285
Einheriar 289
Sleipner 291
La Tentation 291
Rota 298
Niflhem 298
Berserk 299
Maudit 299
Skinnfaxe 300
Gjallarhorn 300
Vanadis 300
Rosée des Dvergues 301
Bâton de convocation 301
Nidhögg 301
Breidablick 302
Jotunheim 302
Ask 303
Megingjard 306
Fenris 306

Pages.
Ida..... 306
Gimle..... 306
Jumala..... 307
Chariot de Charles..... 307
Rolf Krake..... 307
Sigurd Fafnersbane..... 307

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

COLLECTION DES ÉPOPÉES NATIONALES PRIMITIVES

ET DES POÉSIES POPULAIRES

Valmiki. Le Ramayana. Poème traduit du sanscrit par M. H. Fauche. 2 vol. in-18 jésus. . . . . 7 »

Milton. Le Paradis perdu. Poème traduit par Chateaubriand. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

Kalidasa. Œuvres choisies : poèmes et drames, avec le drame de Sacountala, traduction du sanscrit par M. H. Fauche. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Les Nibelungen. Poème traduit de l'allemand par Émile de Laveleye. 1 vol. in-18 jésus 3 50

Les Eddas, traduction du poème scandinave par Émile de Laveleye. 1 vol. in-18 jésus 3 50

La Chanson de Roland, précédée de la Chronique de Turpin, version nouvelle par A. de Saint-Albin. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Le Poème du Cid, suivi des chroniques et des romances sur le Cid. Traduction nouvelle de l'espagnol par A. de Saint-Albin. 2 vol. in-18 jésus. . . . . 7 »

Chants populaires des Slaves de Bohême, traduits par L. Léger. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Chants populaires de l'Italie, traduction de Caselli. 1 vol. in-18 jésus 3 50

Le Roman du Renard, mis en vers d'après les textes originaux par Ch. Potvin. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Les Poèmes nationaux de la Suède moderne, traduction de Léouzon Le Duc. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Petœfi. Le poète national de la Hongrie. Poésies, traduites par Ch.-L. Chassin. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Le Kalavala. (Sous presse.)

PARIS. — IMP. L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google

A. to VOLPARI
ROMA